

Prix : 95 centimes

LES MEILLEURS AUTEURS CLASSIQUES

Français et Étrangers

ESSAIS

DE

MONTAIGNE

TOME SECOND



PARIS

ERNEST FLAMMARION, ÉDITEUR

26, RUE DACINE, 26

LES ESSAIS
DE
MONTAIGNE

Publiés d'après l'édition de 1588

avec les variantes de 1595

UNE NOTICE, DES NOTES ET UN GLOSSAIRE-INDEX

TOME DEUXIÈME



PARIS
ERNEST FLAMMARION, ÉDITEUR
26, RUE RACINE, 26

Tous droits réservés

LES ESSAIS
DE
MONTAIGNE

AUXERRE-PARIS. — IMPRIMERIE A. LANIER

ESSAIS
DE
MICHEL DE MONTAIGNE

LIVRE SECOND

CHAPITRE PREMIER

De l'Inconstance de nos actions.

Ceux qui s'exercent à contreroller les actions humaines ne se trouvent en aucune partie si empeschez qu'à les r'appiesser et mettre à mesme lustre : car elles se contredisent communément de si estrange façon qu'il semble impossible qu'elles soient parties de mesme boutique. Le jeune Marius se trouve tantost fils de Mars, tantost fils de Venus. Le pape Boniface huictiesme entra, dit-on, en sa charge comme un renard, s'y porta comme un lion, et mourut comme un chien. Et qui croiroit que ce fust Neron, cette vraie image de la ¹ cruauté, comme on luy presenta à signer, suivant le stile, la sentence d'un criminel condamné, qui eust respondu : « Pleust à Dieu que je n'eusse jamais sceu es-

1. Var.: *La* (mot supprimé).

crire » ! tant le cœur luy serroit de condamner un homme à mort ? Tout est si plein de tels exemples, voire chacun en peut tant fournir à soy-mesme, que je trouve estrange de voir quelquefois des gens d'entendement se mettre en peine d'assortir ces pieces, veu que l'irresolution me semble le plus commun et apparent vice de nostre nature, tesmoing ce fameux verset de Publius le farseur :

*Malum consilium est quod mutari non potest*¹,

Il y a quelque apparence de faire jugement d'un homme par les plus communs traicts de sa vie ; mais, veu la naturelle instabilité de nos meurs et opinions, il m'a semblé souvent que les bons autheurs mesmes ont tort de s'opiniastrier à former de nous une constante et solide texture. Ils choisissent un air universel, et, suyvant cette image, vont regeant et interpretant toutes les actions d'un personnage, et, s'ils ne les peuvent assez tordre, les vont renvoyant² à la dissimulation. Auguste leur est eschappé : car il se trouve en cet homme une variété d'actions si apparente, soudaine et continuelle, tout le cours de sa vie, qu'il s'est fait lascher et indecis aux plus hardis juges. Je croy des hommes plus mal aisément la constance que toute autre chose, et rien plus volontiers que l'instabilité³. Qui en jugeroit à destail⁴ rencontreroit, à mon advis⁵, plus souvent à dire vray. En toute l'ancienneté, il est malaisé de choisir une douzaine d'hommes qui ayent dressé leur vie à un certain et asseuré train, qui est le principal but de la sagesse : car, pour la comprendre tout' en un mot, dict un ancien, et pour embrasser en une toutes les reigles de nostre vie, « C'est vouloir et ne vouloir pas tousjours mesme chose : je ne daignerois, dit-il, adjouster, pourveu que la

1. C'est une mauvaise résolution que celle sur laquelle on ne peut pas revenir. (AULU-GELLE, XVII, 14).

2. Var. : Les renvoyent.

3. Var. : Et rien plus aisément que l'inconstance.

4. Var. : En destail et distinctement, piece a piece.

5. Var. : A mon advis (mots supprimés).

volonté soit juste; car, si elle n'est juste, il est impossible qu'elle soit toujours une ». De vray, j'ay autrefois appris que le vice, ce¹ n'est que des-reglement et faute de mesure, et par consequent il est impossible d'y attacher la constance. C'est un mot de Demosthenes², dit-on, « que le commencement de toute vertu, c'est consultation et deliberation, et la fin et perfection, constance ». Si par discours nous entreprenions certaine voie, nous la prendrions la plus belle; mais nul n'y a pensé :

*Quod petiit spernit, repetit quod nuper omisit ;
Æstuat, et vitæ disconvenit ordine toto³.*

Nostre façon ordinaire, c'est d'aller après les inclinations de nostre apetit, à gauche, à droite, contre-mont, contre-bas, selon que le vent des occasions nous emporte : nous ne pensons ce que nous voulons qu'à l'instant que nous le voulons, et changeons comme cet animal qui prend la couleur du lieu où on le couche. Ce que nous avons à cett'heure proposé, nous le changeons tantost, et tantost encore retournons sur nos pas : ce n'est que branle et inconstance,

Ducimur ut nervis alienis mobile lignum⁴.

Nous n'allons pas, on nous emporte, comme les choses qui flottent, ores doucement, ores avecques violences, selon que l'eau est ireuse ou bonasse :

*Non videmus
Quid sibi quisque velit nescire; et quærere semper,
Commutare locum, quasi onus deponere possit⁵?*

1. Var. : *Ce* (mot supprimé).

2. Voy. *Discours funèbre* sur les guerriers morts à Chéronée, attribué à Démosthène.

3. Il méprise ce qu'il a demandé, il revient à ce qu'il a quitté, et, toujours flottant, il se contredit sans cesse. (HORACE, *Epist.*, I, 1, 98).

4. Nous sommes conduits, comme l'automate, par des fils qui nous dirigent. (Id., *Sat.*, II, VII, 82).

5. Ne voyons-nous pas que l'homme cherche toujours sans savoir ce qu'il veut, et qu'il change continuellement de place, comme s'il pouvait ainsi se délivrer de son fardeau? (LUCRÈCE, III, 1070).

Chaque jour nouvelle fantaisie, et se meuvent nos humeurs avecques les mouvemens du temps :

*Tales¹ sunt hominum mentes, quali pater ipse
Jupiter auctifero lustravit lumine terras²*

A qui auroit prescript et estably certaines loix et certaine police en sa teste, nous verrions tout par tout en sa vie re- luire une equalité de meurs, un ordre et une relation infail- lible des unes choses aux autres³. Le discours en seroit bien aisé à faire, comme il se voit du jeune Caton : qui en a tou- ché une marche a tout touché ; c'est une harmonie de sons tres-accordans, qui ne se peut démentir. A nous au rebours, autant d'actions, autant faut-il de jugemens particuliers. Le plus seur, à mon opinion, seroit de les rapporter aux cir- constances voisines, sans entrer en plus longue recherche et sans en conclurre autre consequence.

Pendant les débauches de nostre pauvre Estat, on me rap- porta qu'une fille, bien près de là⁴ où j'estoy, s'estoit preci- pitée du haut d'une fenestre pour eviter la force d'un be- litre de soldat, son hoste ; elle ne s'estoit pas tuée à la cheute, et, pour redoubler son entreprise, s'estoit voulu donner d'un cousteau par la gorge, mais on l'en avoit em- peschée, toutefois après s'y être bien fort blessée : elle- mesme confessoit que le soldat ne l'avoit encore pressée que de requestes sollicitations et presens, mais qu'elle avoit eu peur qu'en fin il en vinst à la contrainte : et là dessus les parolles, la contenance et ce sang tesmoing de sa vertu, à la vraie façon d'une autre Lucrece. Or j'ay sceu, à la ve-

1. Les pensées des hommes changent avec chaque jour que Jupiter leur envoie. (Vers traduits de l'*Odyssée*, XVIII, 435, par CICÉRON, et conservé par saint Augustin dans sa *Cité de Dieu*, V, 8).

2. Var. : Nous flottons entre divers advis ; nous ne voulons rien li- brement, rien absolument, rien constamment.

3. Var. : Empedocles remarquoit cette difformité aux Agrigentins, qu'ils s'abandonnoient aux delices comme s'ils avoyent l'ende- main à mourir, et bastissoient comme si jamais ils ne devoient mourir.

4. Var. : Qu'une fille de bien près de là.

rité, qu'avant et depuis ell' avoit esté garse de non si difficile composition. Comme dict le conte, « Tout beau et honneste que vous estes, quand vous aurez failly vostre pointe, n'en concluez pas incontinent une chasteté inviolable en vostre maistresse; ce n'est pas à dire que le muletier n'y trouve son heure ».

Antigonus, ayant pris en affection un de ses soldats pour sa vertu et vaillance, commanda à ses medecins de le panser d'une maladie longue et interieure qui l'avoit tourmenté longtemps, et s'apercevant, après sa guerison, qu'il alloit beaucoup plus laschement¹ aux affaires, luy demanda qui l'avoit ainsi changé et encoûardy: « Vous mesmes, Sire, luy respondit-il, m'ayant deschargé des maux pour lesquels je ne tenois compte de ma vie ». Le soldat de Lucullus, ayant esté dévalisé par les ennemis, fit sur eux pour se revenger une belle entreprise. Quand il se fut r'emplumé de sa perte, Lucullus, l'ayant pris en bonne opinion, l'emploioit à quelque exploit hazardeux, par toutes les plus belles remonstrances dequoy il se pouvoit adviser,

*Verbis quæ timido quoque possent addere mentem*²:

« Employez-y, respondit-il, quelque miserable soldat dévalisé »;

Quantum vis rusticus : ibit,

*Ibit eo, quo vis, qui zonam perdidit, inquit*³;

et refusa⁴ resoluëment d'y aller⁵. Celuy que vous vistes hier

1. Var.: Plus froidement.

2. En des termes à donner du cœur au plus timide. (HORACE, *Epist.*, II, II, 36).

3. Tout grossier qu'il étoit, il répondit « C'est à celui qui a perdu sa bourse d'y aller ». (HORACE, *Epist.*, II, V, 39).

4. Var.: Et refuse.

5. Var.: Quand nous lisons que Mahomet ayant outrageusement rudoyé Chasan, chef de ses janissaires, de ce qu'il voyoit sa troupe enfoncée par les Hongres et luy se porter laschement au combat, Chasan alla pour toute responce se ruer furieusement seul, en l'estat qu'il estoit, les armes au poing, dans le premier corps des ennemis qui se presenta, où il fut soudain englouti: ce n'est à l'aventure pas tant justification que radvissement, ny tant prouësse naturelle qu'un nouveau despit.

si aventureuz, ne trouvez pas estrange de le voir aussi poltron le lendemain : ou la cholere, ou la necessité, ou la compagnie, ou le vin, ou le son d'une trompette luy avoit mis le cœur au ventre; ce n'est¹ un cœur ainsi formé par discours, ces circonstances le luy ont fermey; ce n'est pas merveille si le voylà devenu lasche² par autres circonstances contraires³.

Non seulement le vent des accidens me remue selon son inclination, mais en outre je me remue et trouble moy mesme par l'instabilité de ma posture; et qui y regarde primement ne se trouve guere deux fois en mesme estat. Je donne à mon âme tantost un visage, tantost un autre, selon le costé où je la couche. Si je parle diversement de moy, c'est que je me regarde diversement. Toutes les contrarietez s'y trouvent selon quelque tour et en quelque façon. Honteux, insolent⁴; bavard, taciturne; laborieux, delicat; ingenieux, hebeté; chagrin, debonaire; menteur, veritable⁵: tout cela, je le vois en moy aucunement, selon que je me vire; et qui-conque s'estudie bien attentivement trouve en soy, voire et en son jugement mesme, cette volubilité et discordance. Je n'ay rien à dire de moy, entierement, simplement et solidement, sans confusion et sans meslange, ny en un mot. *Distinguo* est le plus universel membre de ma logique.

Encore que je sois tousjours d'avis de dire du bien le bien, et d'interpreter plustost en bonne part les choses qui le peuvent estre, si est-ce que l'estrangeté de nostre condition porte que nous soyons souvent par le vice mesme poussez à bien faire, si le bien faire ne se jugeoit par la seule inten-

1. Var.: Ce n'est pas.

2. Var.: Devenu autre.

3. Var.: Cette variation et contradiction qui se void en nous, si souple, a faict qu'aucuns nous songent deux ames, d'autres deux puissances, qui nous accompagnent et agitent chacune à sa mode, vers le bien l'une, l'autre vers le mal, une si brusque diversité ne se pouvant bien assortir à un sujet simple.

4. Var.: Chaste, luxurieux.

5. Var.: Sçavant, ignorant, et liberal et avare et prodigue.

tion. Parquoy un fait courageux ne doit pas conclure un homme vaillant : celui qui le seroit bien à point, il le seroit tousjours et à toutes occasions. Si c'estoit une habitude de vertu, et non une saillie, elle rendroit un homme pareillement resolu à tous accidens, tel seul qu'en compagnie, tel en camp clos qu'en une bataille : car, quoy qu'on die, il n'y a pas autre vaillance sur le pavé et autre en la guerre¹; aussi courageusement porteroit-il une maladie en son lit qu'une blessure au camp, et ne craindroit non plus la mort en sa maison qu'en un assaut. Nous ne verrions pas un mesme homme donner dans la bresche d'une brave assurance, et se tourmenter après, comme une femme, de la perte d'un procez ou d'un fils².

Il n'est point de vaillance plus extreme en son espece que celle d'Alexandre; mais elle n'est qu'en espece, ny assez pleine partout, et universelle³; qui faict que nous le voyons se troubler si esperduement aux plus legieres⁴ soubçons qu'il prent des machinations des siens contre sa vie, et se porter en cette recherche d'une si vehemente et indiscrete injustice et d'une crainte qui subvertit sa raison naturelle. La superstition aussi de quoy il estoit si fort atteint porte quelque image de pusillanimité⁵. Nostre faict, ce ne sont que pieces rapportées, et voulons acquerir un honneur à fauces enseignes. La vertu ne veut estre suyvie que pour elle-mesme; et si on emprunte par fois son masque pour autre

1. Var.: Et autre *au camp*.

2. Var.: Quand, estant lasche à l'infamie, il est ferme à la pauvreté; quand, estant mol contre les rasoirs des barbiere, il se trouve roide contre les espèces des adversaires, l'action est louable, non pas l'homme. Plusieurs Grecs, dit Cicero, ne peuvent veoir les ennemis et se trouvent constants aux maladies; les Cimbres et Celtiberiens tout au rebours : *nihil enim potest esse equabile, quod non a certa ratione proficiatur* (1).

3. Var.: Toute incomparable qu'elle, si elle a encore ses taches.

4. Var.: *Legers*.

5. Var.: Et l'excès de la penitence qu'il fit du meurtre de Clytus est aussi tesmoigné de l'inegalité de son courage.

(1) Rien de stable qui ne parte d'un principe certain. (CICÉRON, *Tusc. Quæst.*, II, 27).

occasion, elle nous l'arrache aussi tost des poings¹. C'est une vive et forte teinture, quand l'ame en est une fois abbrevée, et qui ne s'en va qu'elle n'emporte la piece. Voylà pourquoy, pour juger d'un homme, il faut suivre longuement et curieusement sa trace : si la constance ne s'y maintient de son seul fondement², si la varieté des occurences luy faict changer de pas (je dy de voye, car le pas s'en peut ou haster ou appesantir), laissez le coure, celuy-là s'en va avau le vent, comme dict la devise de nostre Talebot.

Ce n'est pas merveille, dict un ancien, que le hazard puisse tant sur nous, puis que nous vivons par hazard. A qui n'a dressé en gros sa vie à une certaine fin, il est impossible de disposer les actions particulieres ; il est impossible de renger les pieces, à qui n'a une forme du tout³ en sa teste. A quoy faire la provision des couleurs à qui ne scait ce qu'il a à peindre ? Aucun ne fait certain dessain de sa vie, et n'en deliberons qu'à parcelles. L'archier doit premierement sçavoir où il vise, et puis y accommoder la main, l'arc, la corde, la flesche et les mouvemens. Nos conseils fourvoyent, par ce qu'ils n'ont pas d'adresse et de but. Nul vent fait pour celuy qui n'a point de port destiné. Je ne suis pas d'avis de ce jugement qu'on fit pour Sophocles, de l'avoir argumenté suffisant au maniement des choses domestiques contre l'accusation de son fils, pour avoir veu l'une de ses tragedies⁴. Nous sommes tous de lopins, et d'une contexture si monstrueuse et diverse⁵ que chaque piece, chaque

1. Var.: Aussi tost *du visage*.

2. Var.: *Cui vivendi via considerata, atque provisâ est* (1).

3. Var.: *Du total*.

4. Var.: Ny ne trouve la conjecture des Pariens, envoyez pour reformer les Milesiens, suffisante à la consequence qu'ils en tirent : visitants l'isle, ils remarquoient les terres mieux cultivées et maisons champestres mieux gouvernées ; et, ayants enregistré le nom des maistres d'icelles, comme ils eurent faict l'assemblée des citoyens en la ville, ils nommerent ces maistres là pour nouveaux gouverneurs et magistrats, jugeants que, soigneux de leurs affaires privées, ils le seroyent des publiques.

5. Var. : Si *informe* et diverse.

(1) Dans la route qu'il s'est choisie. (CICÉRON, *Paradox.*, V, 1).

moment, fait son jeu ; et se trouve autant de différence de nous à nous mesmes que de nous à autrui¹. Puis que l'ambition peut apprendre aux hommes, et la vaillance, et la temperance, et la liberalité, voire et la justice ; puis que l'avarice peut planter au courage d'un garçon de boutique, nourri à l'ombre et à l'oysiveté, l'assurance de se jeter, si loing du foyer domestique, à la mercy des vagues et de Neptune courroucé, dans un fraile bateau ; et qu'elle apprend encore la discretion et la prudence ; et que Venus mesme fournit de resolution et de hardiesse la jeunesse encore sous la discipline et la verge, et gendarme le tendre cœur des pucelles aux girons de leurs meres :

*Hac duce, custodes furtim transgressa jacentes,
Ad juvenem tenebris sola puella venit² ;*

ce n'est pas tour de rassis entendement de nous juger simplement par nos actions de dehors ; il faut sonder jusqu'au dedans, et voir par quels ressorts se donne le bransle ; mais, d'autant que c'est une hazardeuse et haute entreprinse, je voudrois que moins de gens s'en meslassent.

CHAPITRE II

De l'Ivrongnerie.

Le monde n'est que variété et dissemblance. Les vices sont tous pareils en ce qu'ils sont tous vices, et de cette façon l'entendent à l'aventure les Stoiciens ; mais, encore qu'ils soient également vices, ils ne sont pas égaux vices, et que celui qui a franchi de cent pas les limites

1. Var. : *Magnam rem puta unum hominem agere* (1).

2. Sous les auspices de Venus, la jeune fille passe furtivement travers ses gardiens endormis, et, seule dans les ténèbres, va rejoindre son amant. (TIBULLE, II, 1, 75).

(1) Soyez persuadé qu'il est difficile d'être toujours le même homme. (SÈNÈQUE, *Epist.* 420).

*Quos ultra citraque nequit consistere rectum*¹,

ne soit de pire condition que celui qui n'en est qu'à dix pas, il n'est pas croyable, et que le sacrilège ne soit pire le larrecin d'un chou de nostre jardin :

*Nec vincet ratio hoc, tantumdem ut peccet idemque
Qui teneros caules alieni fregerit horti,
Et qui nocturnus divum sacra legerit*².

Il y a autant en cela de diversité qu'en aucune chose. La confusion de l'ordre et mesure des pechez est dangereuse ; les meurtriers, les traistres, les tyrans, y ont trop d'acquest. Ce n'est pas raison que leur conscience se soulage sur ce que tel autre, ou est oisif, ou est lascif, ou moins assidu à la devotion. Chacun poise sur le peché de son compagnon et esleve le sien. Les instructeurs mesmes les rangent souvent mal à mon gré³.

Or l'yvrongnerie, entre les autres, me semble un vice grossier et brutal. L'esprit a plus de part ailleurs ; et il y a des vices qui ont je ne sçay quoy de genereux, s'il le faut ainsi dire. Il y en a où la science se mesle, la diligence, la vaillance, la prudence, l'adresse et la finesse ; cettuy-cy est tout corporel et terrestre. Aussi la plus grossiere nation de celles qui sont aujourd'huy, c'est celle là seule qui le tient en credit. Les autres vices alterent l'entendement, cettuy-cy le renverse et estonne le corps.

*Cum*⁴ *vini vis penetravit,
Consequitur gravitas membrorum, præpediuntur*

1. Qu'on ne peut franchir, ni en deçà ni au delà, sans s'écarter du droit chemin. (HORACE, *Sat.*, I, I, 407).

2. La raison n'arrivera jamais à égaliser dans la faute et celui qui vole des choux dans le jardin d'autrui et celui qui, de nuit, se rend coupable d'un sacrilège. (HORACE, *Sat.*, I, III, 445).

3. Var.: Comme Socrate disoit que le principal office de la sagesse estoit distinguer les biens et les maux, nous autres, à qui le meilleur est toujours en vice, devons dire de mesme de la science de distinguer les vices, sans la quelle, bien exacte, le vertueux et le meschant demeurent meslez et incognus.

4. Sous l'action du vin, les membres s'alourdissent, les jambes vacillent, la langue s'embarrasse, l'esprit s'égare, les yeux s'obscurcissent ; puis ce sont des cris, des hoquets, des injures. (LUCRÈCE, III, 475).

*Crura vacillanti, tardescit lingua, madet mens,
Nant oculi; clamor, singultus, jurgia, gliscunt¹.*

Et en dict on, entre autres choses, que comme le moust bouillant dans un vaisseau pousse à mont tout ce qu'il y a dans le fonds, aussi le vin fait desbonder les plus intimes secrets à ceux qui en ont pris outre mesure.

*Tu sapientium
Curas et arcanum jocoso
Consilium retegis Lyæo².*

Joseph conte³ qu'il tira le ver du nez à un certain ambassadeur que les ennemis luy avoyent envoyé, l'ayant fait boire d'autant. Toutefois Auguste, s'estant lié à Lucius Piso, qui conquist la Trace, des plus privez affaires qu'il eust, ne s'en trouva jamais mesconté; ny Tyberius de Cossus, à qui il se deschargeoit de tous ses conseils, quoy que nous les sçachions avoir esté si fort subjects au vin qu'il en a fallu rapporter souvant du Senat et l'un et l'autre yvre,

Hestern⁴ inflatum venas, de more, Lyæo⁵.

Nous voyons nos Allemans, noyez dans le vin, se souvenir de leur quartier, du mot et de leur rang :

*Nec⁶ facilis victoria de madidis, et
Blæsis, atque mero titubantibus⁷.*

1. Var.: Le pire estat de l'homme, c'est où il perd la connoissance et gouvernement de soy.

2. O amphore! c'est ton vin joyeux qui arrache au sage ses plus secrètes pensées. (HORACE, *Od.*, III, XXI, 14).

3. Var.: Joseph raconte.

4. Les veines enflées, comme de coutume, du vin qu'il avait bu la veille. (VIRGILE, *Bucol.*, VI, 15).

Le texte de ce vers est différent dans Virgile :

Inflatum hestern^o venas, ut semper, Iaccho.

5. Var.: Et commit on aussi fidelement qu'à Cassius beuveur d'eané, à Cimber le dessein de tuer Cesar, quoy qu'il s'enyvrast souvent: d'où il respondit plaisamment: « Que je portasse un tyran, moy qui ne puis porter le vin »!

6. Et il n'est pas facile de les vaincre, tout ivres, tout bégayants, tout titubants qu'ils sont. (JUVÉNAL, XV, 47).

7. Var.: Je n'eusse pas creu d'yvresse si profonde, estouffée et ensevelie, si je n'eusse leu cecy dans les histoires: qu'Attalus ayant convié à

Il est certain que l'antiquité n'a pas fort descrié ce vice : les escriis mesmes de plusieurs philosophes en parlent bien mollement; et, jusques aux Stoyciens, il y en a qui conseil- lent de se dispenser quelquefois à boire d'autant et de s'enyvrer pour relascher l'ame.

*Hoc quoque virtutum quondam certamine magnum
Socratem palmam promeruisse ferunt*¹.

La vraye image de la vertu stoïque, Caton a esté reproché de trop boire² :

*Narratur et prisci Catonis
Sæpe mero caluisse virtus*³.

Cyrus, ce⁴ roy tant renommé, allegue entre ses autres louanges, pour se preferer à son frere Artaxerxes, qu'il sçavoit beaucoup mieux boire que luy. Et, és nations les mieux reiglées et policées, cet essay de boire d'autant estoit fort en usage. J'ay ouy dire à Silvius, excellent medecin de

sonper pour luy faire une notable indignité ce Pausanias qui, sur ce mesme subject, tua depuis Philippus, roy de Macedoine (roy portant par ses belles qualitez tesmoignage de la nourriture qu'il avoit prinse en la maison et compagnie d'Epaminondas), il le fit tant boire qu'il peust abandonner sa beauté, insensiblement, comme le corps d'une putain buissonniere, aux muletiers et nombre d'abjects serviteurs de sa maison. Et ce que m'aprint une dame que j'honnore et prise fort, que près de Bordeaux, vers Castres, où est sa maison, une femme de village veufve, de chaste reputation, sentant des premiers ombrages de grossesse, disoit à ses voisins qu'elle penseroit estre enceinte si ell' avoit un mary. Mais, du jour à la journée, croissant l'occasion de ce soupçon et en fin jusques à l'évidence, ell' en vint là de faire declarer au prosne de son eglise que qui seroit consent de ce fait en l'advoüant, elle promettoit de le luy pardonner, et, s'il le trouvoit bon, de l'espouser. Un sien jeune valet de labourage, enhardy de cette proclamation, declara l'avoir trouvée, un jour de feste, ayant bien largement prins son vin, endormie en son foyer si profondement et si indecemment qu'il s'en peut servir sans l'esveiller. Ils vivent encore mariez ensemble.

1. On dit même que, dans cet assaut de vigneur, le grand Socrate remporta autrefois la palme. (PSEUDO-GALLUS, 1, 47).

2. Var. : *Ce censeur et correcteur des autres*, Caton, a esté reproché de bien boire.

3. On raconte aussi du vieux Caton qu'il réchauffait sa vertu dans le vin. (HORACE, *Od.*, III, XXI, II).

4. Var. : *Ce* (mot supprimé).

Paris, que, pour garder que les forces de nostre estomac ne s'aparessent, il est bon, une fois le mois, les esveiller par cet excez, et les picquer pour les garder de s'engourdir. Platon luy attribue ce mesme effect au service de l'esprit¹; et escrit-on que les Perses après le vin consultoient de leurs principaux affaires.

Mon goust et ma complexion est plus ennemie de ce vice que mon discours : car, outre ce que je captive aysément mes creances sous l'autorité des opinions anciennes, je le trouve bien un vice lasche et stupide, mais moins malicieux et dommageable que les autres, qui choquent quasi tous de plus droit fil la société publique. Et si nous ne nous pouvons donner du plaisir qu'il ne nous couste quelque chose, comme ils tiennent, je trouve que ce vice coute moins à nostre conscience que les autres; outre ce qu'il n'est point de difficile queste, et qu'il est aisé à trouver, consideration qui n'est pas à mespriser².

1. Var : *Platon luy attribue*, etc. (proposition supprimée).

2. Var. : Outre ce qu'il n'est point de difficile *apprest*, ny *malaisé* à trouver : consideration *non meprisable*. Un homme avancé en dignité et en aage, entre trois principales commoditez qu'il me disoit luy rester en la vie, comptoit ceste-cy; et où les veut on trouver plus justement qu'entre les naturelles? Mais il la prenoit mal. La delicatesse y est à fuir et le soigneux triage du vin. Si vous fondez vostre volupté à le boire friand, vous vous obligez à la douleur de le boire autre. Il faut avoir le goust plus lasche et plus libre; pour estre bon beuveur, il ne faut le palais si tendre. Les Allemans boivent quasi esgalement de tout vin avec plaisir. Leur fin, c'est l'avaller plus que le gouter. Ils en ont bien meilleur marché; leur volupté est bien plus plantureuse et plus en main. Secondement, boire à la françoise à deux repas et modérément, c'est trop restreindre les faveurs de ce dieu; il y faut plus de temps et de constance. Les anciens franchissoient des nuicts entieres à cet exercice et y attachoyent souvent les jours : et si faut dresser son ordinaire plus large et plus ferme. J'ay veu un grand seigneur de mon temps, personnage de hautes entreprises et fameux succez, qui, sans effort et au train de ses repas communs, ne beuvoit guere moins de cinq lots de vin, et ne se montroit au partir de là que trop sage et advise aux despens de noz affaires. Le plaisir, duquel nous voulons tenir compte au cours de nostre vie, doit en employer plus d'espace. Il faudroit, comme des garçons de boutique et gents de travail, ne refuser nulle occasion de boire et avoir ce desir tousjours en teste. Il semble que, tous les jours, nous racourcissons l'usage de cestuy-

Les incommoditez de la vieillesse, qui ont besoing de quelque appuy et refrechissement, pourroyent me engendrer avecq raison desir de cette faculté : car c'est quasi le dernier plaisir que le cours des ans nous dérobe. La chaleur naturelle, disent les bons compaignons, se prent premierement aux pieds : celle-là touche l'enfance. De là elle monte à la

cy, et qu'en noz maisons, comme j'ay veu en mon enfance, les desjurers, les ressiners et les collations fussent plus frequentes et ordinaires qu'à present. Seroit ce qu'en quelque chose nous allussions vers l'amendement? Vrayment non; mais ce peut estre que nous nous sommes beaucoup plus jettez à la paillardise que nos peres. Ce sont deux occupations qui s'entremeschent en leur vigueur. Elle a affoibli nostre estomach d'une part, et, d'autre part, la sobrieté sert à nous rendre plus coints, plus damerets pour l'exercice de l'amour.

C'est merveille des comptes que j'ay ouy faire à mon pere de la chasteté de son siecle. C'estoit à luy d'en dire, estant tres advenant, et par art et par nature, à l'usage des dames. Il parloit peu et bien; et si mesloit son langage de quelque ornement des livres vulgaires, sur tout espaignols; et, entre les espaignols, luy estoit ordinaire celuy qu'ils nomment Marc Aurele (1). Le port, il l'avoit d'une gravité douce, humble et tres-modeste; singulier soing de l'honnesteté et decence de sa personne et de ses habits, soit à pied, soit à cheval; monstrueuse foy en ses paroles, et une conscience et religion en general penchant plustost vers la superstition que vers l'autre hout. Pour un homme de petite taille, plein de vigueur et d'une stature droite et bien proportionnée, d'un visage agreable, tirant sur le brun; adroit et exquis en tous nobles exercices. J'ay veu encore des cannes farcies de plomb, desquelles on dit qu'il s'exerçoit les bras pour se preparer à ruer la barre ou la pierre, ou à l'escrime, et des souliers aux semelles plombées pour s'alleger au courir et à sauter. Du prim-saut il a laissé en memoire des petits miracles. Je l'ay veu par delà soixante ans se moquer de noz alaignesses, se jeter avec sa robbe fourrée sur un cheval, faire le tour de la table sur son ponce, ne monter guere en sa chambre sans s'eslancer trois ou quatre degrez à la fois. Sur mon propos, il disoit qu'en toute une province à peine y avoit il une femme de qualité qui fust mal nommée; recitoit des estranges privautés, nommément slennes, avec des honnestes femmes, sans soupçon quelconque; et de soy juroit saintement estre venu vierge à son mariage, et si c'estoit après avoir eu longue part aux guerres delà les monts, desquelles il nous a laissé un papier journal de sa main, suyvant poinct par poinct ce qui s'y passa, et pour le public et pour son privé. Aussi se maria il bien avant en aage, l'an M. D. XXVIII, qui estoit son trente troisieme, sur le chemin de son retour d'Italie. Revenons à nos bouteilles.

(1) On l'Horloge des Princes, par Antoine Guevara. Voy. BAYLE, à l'art. Guevara.

moyenne region, où elle se plante longtems et y produit, selon moy, les seuls vrais plaisirs de la vie corporelle ¹. Sur la fin, à la mode d'une vapeur qui va montant et s'exhalant, ell' arrive au gosier, où elle fait sa dernière pose. Je ne puis pourtant entendre comment on vienne à allonger le plaisir de boire outre la soif, et se forger en l'imagination un appetit artificiel et contre nature. Mon estomac n'yroit pas jusques là, il est assez empesché à venir à bout de ce qu'il prend pour son besoin ².

Mais c'est une vieille et plaisante question, si l'ame du sage seroit pour se rendre à la force du vin,

St munitæ adhibet vim sapientiæ ³.

1. Var. : Les autres voluptez dorment au prix.

2. Var. : Ma constitution est ne faire cas du boire que pour la suite du manger ; et boy à cette cause le dernier coup tousjours le plus grand. Et, parce qu'en la vieillesse nous apportons le palais encrassé de reume ou altéré par quelque autre mauvaise constitution, le vin nous semble meilleur, à mesme que nous avons ouvert et lavé nos pores. Aumoins il ne m'advient guere que pour la première fois j'en prenne bien le goust. Anacharsis s'estonnoit que les Grecs beussent sur la fin du repas en plus grands verres qu'au commencement. C'estoit, comme je pense, pour la mesme raison que les Alemans le font, qui commencent lors le combat à boire d'autant. Platon defend aux enfans de boire vin avant dix-huict ans, et avant quarante de s'enyvrer ; mais, à ceux qui ont passé les quarante, il pardonne de s'y plaire et de mesler un peu largement en leurs convives l'influence de Dionysus, ce bon dieu qui redonne aux hommes la gayeté, et la jeunesse aux vieillards ; qui adoucit et amollit les passions de l'ame, comme le fer s'amollit par le feu, et en ses loix trouve telles assemblées à boire (pourveu qu'il y aye un chef de bande à les contenir et regler) utiles l'yvresse estant une bonne espreuve et certaine de la nature d'un chascun, et quand et quand propre à donner aux personnes d'aage le courage de s'esbaudir en danses et en la musique, choses utiles, et qu'ils n'osent entreprendre en sens rassis : Que le vin est capable de fournir à l'ame de la temperance, au corps de la santé. Toutesfois ces restrictions, en partie empruntées des Carthaginois, luy plaisent : Qu'on s'en espargne en expedition de guerre : Que tout magistrat et tout juge s'en abstienne sur le point d'executer sa charge et de consulter des affaires publiques ; Qu'on n'y employe le jour, temps deu à d'autres occupations, ny celle nuit, qu'on destine à faire des enfans. Ils disent que le philosophe Stilpon, aggravé de vieillesse, hasta sa fin à esclent par le breuvage de vin pur. Pareille cause, mais non du propre dessein, suffoqua aussi les forces abbatuës par l'aage du philosophe Arcesilaüs.

3. Au cas où le vin s'attaquerait au sage. (HORACE, *Od.*, III, xxviii, 4).

A combien de vanité nous pousse cette bonne opinion que nous avons de nous ! La plus reiglée ame du monde et la plus parfaite n'a que trop affaire à se tenir en pieds et à se garder de ne¹ s'emporter par terre de sa propre foiblesse. De mille, il n'en est pas une qui soit droite et rassise un instant de sa vie ; et se pourroit mettre en doute si, selon sa naturelle condition, elle y peut jamais estre. Mais d'y joindre la constance, c'est sa dernière perfection ; je dis quand rien ne la choqueroit, ce que mille accidens peuvent faire. Lucrece, ce grand poëte, a beau philosopher et se bander, le voylà rendu insensé par un breuvage amoureux. Pensent ils qu'une apoplexie n'estourdisse aussi bien Socrates qu'un portefaix ? Les uns ont oublié leur nom mesme par la force d'une maladie, et une legiere blessure a renversé le jugement à d'autres. Tant sage qu'il voudra, mais en fin c'est un homme : qu'est-il plus caduque, plus miserable et plus de neant ? La sagesse ne force pas nos conditions naturelles :

*Sudores itaque et pallorem existere toto
Corpore, et infringi linguam, vocemque aboriri,
Caligare oculos, sonore aures, succidere artus,
Denique concidere, ex animi terrore, videmus².*

Il faut qu'il sille les yeux au coup qui le menace ; il faut qu'il fremisse planté au bord d'un précipice³ ; il pallit à la peur, il rougit à la honte, il gemit à la colique, sinon d'une voix vaineue du mal, au moins comme estant en une aspre meslée⁴ :

1. Var.: *Ne* (mot supprimé).

2. Sous le coup de la terreur, le corps pâlit et se couvre de sueur, la langue s'embarrasse, la voix s'éteint, la vue se trouble, les oreilles tintent, les membres fléchissent, toute la machine s'effondre. (LUCRÈCE, III, 155).

3. Var.: Comme un enfant, nature ayant voulu se reserver ces legeres marques de son autorité, inexpugnables à nostre raison et à la vertu stoïque, pour luy apprendre sa mortalité et nostre fadeze.

4. Var.: Sinon d'une voix *desesperée et esclatante*, au moins d'une voix cassée et enrouée.

*Humani a se nihil alienum putet*¹.

Les poètes² n'osent pas descharger seulement des larmes leurs heros :

*Sic fatur lachrymans, classique immittit habenas*³.

Luy suffise de brider et moderer ses inclinations, car de les emporter, il n'est pas en luy. Cetuy mesme nostre Plutarque, si parfait et excellent juge des actions humaines, à voir Brutus et Torquatus tuer leurs enfans, est entré en doute si la vertu pouvoit donner jusques là, et si ces personnages n'avoient pas esté plustost agitez par quelque autre passion. Toutes actions hors les bornes ordinaires sont subjectes à sinistre interpretation, d'autant que nostre goust n'advient non plus à ce qui est au dessus de luy qu'à ce qui est au dessous⁴.

Quand nous oyons nos martyrs crier au tyran au milieu de la flamme⁵ : « C'est assez rosti de ce costé là, hache le, mange le, il est cuit ; recommance de l'autre » ; quand nous oyons en Josephé cet enfant tout deschiré de tenailles mordantes et persé des aleines d'Antiochus, le deffier encore,

1. Qu'il ne s'imagine pas être à l'abri des accidens humains ! (TÉRENCE, *Heaut.*, act. I, sc. 1, v. 25).

2. Var. : Qui feignent tout à leur poste.

3. Ainsi parlait Énée en pleurant, et sa flotte voguait à pleines voiles. (VIRGILE, *En.*, VI, 1).

4. Var. : Laissons cette autre secte (4), faisant expresse profession de fierté. Mais quand, en la secte mesme estimée la plus molle (2), nous oyons ces ventances de Metrodorus : *Occupavi te, Fortuna, atque cepi; omnesque aditus tuos interclusi, ut ad me aspirare non posses* (3) ; quand Anaxarchus, par l'ordonnance de Nicocreon, tyran de Cypre, couché dans un vaisseau de pierre et assommé à coups de mail de fer, ne cesse de dire : « Frappez, rompez, ce n'est pas Anaxarchus, c'est son estuy que vous pilez »...

5. Allusion à saint Laurent sur son gril, d'après PRUDENCE, liv. des *Couronnes*. hym. 2, v. 401.

(1) Celle des Stoïciens, fondée par Zénon.

(2) Celle d'Épicure.

(3) Je t'ai mâtée, ô Fortune ! je t'ai réduite à l'impuissance ; j'ai bouché toutes les avenues par où tu pouvais arriver jusqu'à moi. (CICÉRON, *Tusc. Quæst.*, V, 9).

criant d'une voix ferme et assurée : « Tyran, tu pers temps, me voicy tousjours à mon aise ; où est cette douleur, où sont ces tourmens, de quoy tu me menassois ? n'y sçais tu que cecy ? ma constance te donne plus de peine que je n'en sens de ta cruauté : ô lasche belistre ! tu te rens, et je me renforce : fay moy pleindre, fay moy flechir, fay moy rendre si tu peux ; donne courage à tes satellites et à tes bourreaux ; les voylà defaillis de cœur, ils n'en peuvent plus ; arme les, acharne les » : certes il faut confesser qu'en ces ames là il y a quelque alteration et quelque fureur, tant sainte soit elle. Quand nous arrivons à ces saillies stoïques, « J'ayme mieux estre furieux que voluptueux¹ », *Μωστὸν ἢ ἡδύτατον*² ; quand Sextius nous dit qu'il ayme mieux estre enfermé de la douleur que de la volupté ; quand Epicurus entreprend de se faire chatouiller à la goutte, et desdaignant le repos³ et la santé, que de gayeté de cœur il deffie les maux, et, mesprisant les douleurs moins aspres, desdaignant de⁴ les luyter et les combattre, qu'il en appelle et desire des fortes, poignantes et dignes de luy :

*Spumantemque dari, pecora inter inertia, votis
Optat aprum, aut fulvum descendere monte leonem⁵ ;*

qui ne juge que ce sont boutées d'un courage eslançé hors de son giste ? Nostre ame ne sçauroit de son siege atteindre si haut ; il faut qu'elle le quitte et s'esleve, et, prenant le frein aux dents, qu'elle emporte et ravisse son homme si loing qu'après il s'estonne luy-mesme de son faict ; comme, aux exploits de la guerre, la chaleur du combat pousse les hommes⁶ genereux souvent à franchir des pas si hazar-

1. Mot d'Antisthenez.

2. (AULU-GELLE, IX, 5 ; DIOGÈNE LAERCE, VI, 3). Montaigne a traduit ces mots avant de les citer.

3. Var.: De se faire *mignarder* à la goutte et *refusant* le repos.

4. Var.: *De* (mot supprimé).

5. Dédaignant ces animaux timides, il appelle de ses vœux quelque sanglier écumant, ou un lion à la fauve crinière qui descende de la montagne. (VIRGILE, *En.*, IV, 458).

6. Var.: Les *soldats*.

deux qu'estant revenuz à eux ils en transissent d'estonnement les premiers : comme aussi les poëtes sont espris souvent d'admiration de leurs propres ouvrages et ne reconnoissent plus la trace par où ils ont passé une si belle carrière ; c'est ce qu'on appelle aussi en eux ardeur et manie. Et comme Platon dict que pour neant hurte à la porte de la poésie un homme rassis, aussi dit Aristote que aucune ame excellente n'est exempte de quelque meslange de folie, et a quelque raison d'appeler fureur¹ tout esclancement, tant loüable soit-il, qui surpasse nostre propre jugement et discours, d'autant que la sagesse c'est² un maniment réglé de nostre ame, et qu'elle conduit avec mesure et proportion, et s'en respond³.

CHAPITRE III

Costume de l'isle de Cea⁴.

Si philosopher c'est douter, comme ils disent, à plus forte raison niaiser et fantastiquer, comme je fais, doit estre doubter : car c'est aux apprentifs à enquerir et à debatre, et au cathedrant de resoudre. Mon cathedrant, c'est l'autorité de la sacro-sainte⁵ volonté divine, qui nous reigle sans contredit et qui a son rang au dessus de ces humaines et vaines contestations.

1. Var.: N'est exempte de *meslange* de folie et a *raison* d'appeler *folie*.

2. Var.: Que la sagesse *est*.

3. Var.: Platon argumente ainsi, que la faculté du prophetizer est au dessus de nous ; qu'il faut estre hors de nous quand nous la traittons : il faut que nostre prudence soit offusquée ou par le sommeil ou par quelque maladie, ou enlevée de sa place par un ravissement celeste.

4. Nègrepoint, Ile de l'archipel.

5. Var.: *Sacro-sainte* (mot supprimé).

Philippus estant entré à main armée au Peloponese, quelcun disoit à Damidas que les Lacedemoniens auroient beaucoup à souffrir s'ils ne se remettoient en sa grace : « Et poltron ! répondit-il, que peuvent souffrir ceux qui ne craignent point la mort » ? On demandoit aussi à Agis comme ¹ un homme pourroit vivre vraiment ² libre : « Mesprisant, dict-il, le mourir ». Ces propositions et mille pareilles qui se rencontrent à ce propos sonnent évidemment une chose ³ au delà d'attendre patiemment la mort, quand elle nous vient : car il y a en la vie plusieurs choses pires ⁴ à souffrir que la mort mesme ; tesmoing cet enfant lacedemonien pris par Antigonus et vendu pour serf, lequel, pressé par son maistre à s'employer ⁵ à quelque service abject : « Tu verras, dit-il, qui tu as acheté : ce me seroit honte de servir, ayant la liberté si à main », et, ce disant, se precipita du haut de la maison. Antipater menassant asprement les Lacedemoniens pour les renger à certaine sienne demande : « Si tu nous menasses de pis que la mort, répondirent-ils, nous mourrons plus volontiers ⁶ ». C'est ce qu'on dit, que le sage vit tant qu'il doit, non pas tant qu'il peut ; et que le present que nature nous ait fait le plus favorable et qui nous oste tout moyen de nous pleindre de nostre condition, c'est de nous avoir laissé la clef des champs. Elle n'a ordonné qu'une entrée à la vie, et cent mille yssuës. Nous pouvons avoir faute de terre pour y vivre, mais de terre pour y mourir nous n'en pouvons avoir faute, comme répondit Boiocatus ⁷ aux Romains. Pourquoi te plains-tu de ce monde ? il ne te tient pas : si tu vis en

1. Var. : *Comment.*

2. Var. : *Vrayement* (mot supprimé).

3. Var. : *Evidemment quelque chose.*

4. Var. : *Plusieurs accidens pires.*

5. Var. : *De s'employer.*

6. Var. : Et à Philippus leur ayant escrit qu'il empescheroit toutes leurs entreprises : « Quoy ! nous empescheras tu aussi de mourir » ?

7. Ou mieux *Botiocatus*. Voy. TACITE, *Annal.*, XIII, 56.

peine, ta lascheté en est cause; à mourir il ne reste que le vouloir :

Ubique mors est: optime hoc cavet Deus.

Eripere vitam nemo non homini potest;

At nemo mortem: mille ad hanc aditus patent¹.

Et ce n'est pas la recepte à une seule maladie², la mort est la recepte à tous maux: c'est un port tres-asseuré, qui n'est jamais à craindre et souvent à rechercher. Tout revient à un, que l'homme se donne sa fin ou qu'il la souffre, qu'il coure au devant de son jour ou qu'il l'attende; d'où qu'il vienne, c'est tousjours le sien: en quelque lieu que le filet se rompe, il y est tout, c'est le bout de la fusée. La plus volontaire mort, c'est la plus belle. La vie despend de la volonté d'autrui; la mort de la nostre. En aucune chose nous ne devons tant nous accommoder à nos humeurs qu'en celle-là. La reputation ne touche pas une telle entreprise, c'est folie d'en avoir respect. Le vivre, c'est servir, si la liberté de mourir en est à dire. Le commun train de la guerison se conduit aux despens de la vie: on nous incise, on nous cauterise, on nous detranche les membres, on nous soustrait l'aliment et le sang; un pas plus outre, nous voilà gueris tout à fait. Pourquoi n'est la veine du gosier autant à nostre commandement que la mediane? Aux plus fortes maladies les plus forts remedes. Servius le Grammairien, ayant la goutte, n'y trouva meilleur remede que de s'appliquer du poison aux jambes, et vescu depuis ayant cette partie du corps morte³. Dieu nous donne assez de congé,

1. La mort est partout, nous le devons à la faveur divine. On peut arracher la vie à l'homme, mais on ne peut lui arracher la mort; mille chemins ouverts y conduisent. (SÉNÈQUE, *Thébaïde*, act. I, sc. I, v. 454).

2. La plupart de ces idées sont empruntées de SÉNÈQUE, *Epist.*, 69 et 70.

3. Var.: N'y trouva meilleur conseil que de s'appliquer du poison à tuer ses jambes; qu'elles fussent podagres à leur poste, pourveu qu'elles fussent insensibles.

quand il nous met en tel estat que le vivre nous est pire que le mourir¹.

Mais cecy ne s'en va pas sans contraste : car, outre l'autorité, qui en defendant l'homicide y enveloppe l'homicide de soy-mesmes, d'autres philosophes tiennent² que nous ne pouvons abandonner cette garnison du monde sans le commandement exprés de celuy qui nous y a mis, et que c'est à Dieu, qui nous a icy envoyez, non pour nous seulement, mais³ pour sa gloire et service d'autruy, de nous donner congé quand il luy plaira, non à nous de le prendre⁴; autrement, comme deserteurs de nostre charge, nous sommes punis en l'autre monde :

*Proxima deinde tenent mæsti loca, qui sibi letum
Insontes peperere manu, lucemque perosi
Projecere animas⁵.*

Il y a bien plus de constance à user la chaine qui nous tient

1. Var. : C'est foiblesse de ceder aux maux, mais c'est folie de les nourrir. Les Stoïciens disent que c'est vivre convenablement à nature, pour le sage, de se departir de la vie, encore qu'il soit en plein heur, s'il le fait opportunément; et au fol de maintenir sa vie, encore qu'il soit miserable, pourveu qu'il soit en la plus grande part des choses qu'ils disent estre selon nature. Comme je n'offense les loix qui sont faictes contre les larrons, quand j'emporte le mien et que je coupe ma bourse, ny des boutefeuz, quand je brusle mon bois, aussi ne suis-je tenu aux loix faictes contre les meurtriers pour m'avoir osté ma vie. Hegesias disoit que, comme la condition de la vie, aussi la condition de la mort devoit dependre de nostre election. Et Diogenes, rencontrant le philosophe Speusippus, affligé de longue hydropisie, se faisant porter en litiere, qui luy escria : « Le bon salut! Diogenes. — A toy, point de salut, respondit-il. — Le bon salut! Diogenes. — A toy, point de salut, respondit-il. De vray, quelque temps après, Speusippus se fit mourir, ennuyé d'une si penible condition de vie.

2. Var. : Sans contraste : car plusieurs tiennent.

3. Var. : Ains.

4. Var. : Que nous ne sommes pas nays pour nous, ains aussi pour nostre pais; les loix nous redemandent compte de nous pour leur interest, et ont action d'homicide contre nous.

5. Plus loin se tiennent les attristés, ceux qui, n'ayant à se punir d'aucun crime, se sont donné la mort en haine de la lumière et ont cru affranchir leur âme. (VIRGILE, *En.*, VI, 434).

qu'à la rompre, et plus de fermeté¹ en Regulus qu'en Caton. C'est l'indiscretion et l'impatience qui nous haste le pas. Nuls accidens ne font tourner le dos à la vive vertu ; elle cherche les maux et la douleur comme son aliment. Les menasses des tyrans, les gehenes et les bourreaux l'animent et la vivifient :

*Duris ut ilex tonsa bipennibus
Nigræ feraci frondis in Algido,
Per damna, per cædes, ab ipso
Ducit opes animunque ferro².*

Et comme dict l'autre :

*Non est, ut putas, virtus, pater,
Timere vitam, sed malis ingentibus
Obstare, nec se vertere ac retro dare³.*

*Rebus in adversis facile est contemnere mortem
Fortius ille facit qui miser esse potest⁴.*

C'est le rolle de la couardise, non de la vertu, de s'aller tapir dans un creux, sous une tombe massive, pour eviter les coups de la fortune : elle ne rompt son chemin et son train pour orage qu'il face :

*Si fractus illabatur orbis,
Impavidam ferient ruinæ⁵.*

Le plus communement, la fuite d'autres inconveniens nous pousse à cettuy-cy : voire quelquefois la fuite de la mort

1. Var. : Et plus d'esprouve de fermeté.

2. Tel est le chêne qui, dans les noires forêts de l'Algide, est élagué par la hache ; au mépris de ses pertes et de ses mutilations, il se rajeunit sous le fer. (HORACE, *Od.*, IV, iv, 57).

3. La vertu, mon père, ne consiste pas, comme tu le penses, à craindre la vie, mais à lui résister et à ne jamais la fuir. (SÉNÈQUE, *Théb.*, act. I, v. 490).

4. Dans l'adversité, il est facile de mépriser la mort ; il y a bien plus de courage à savoir être malheureux. (MARTIAL, XI, lvi, 15).

5. Que l'univers s'éroule, ses ruines la frapperont sans l'effrayer. HORACE, *Od.*, III, iii, 7).

fait que nous y courons¹, comme ceux qui, de peur du précipice, s'y lancent eux-mêmes :

*Multos in summa pericula misit
Venturi timor ipse mali : fortissimus ille est,
Qui promptus metuenda pati, si cominus instent,
Et differre potest².*

*Usque adeo³, mortis formidine, vitæ
Percipit humanos odium, lucisque videndæ,
Ut sibi consciscant mœrenti pectore lethum,
Obliti fontem curarum hunc esse timorem⁴.*

Et l'opinion qui desdaigne nostre vie, elle est ridicule en nous⁵ : car en fin c'est nostre estre, c'est nostre tout. Les choses qui ont un estre plus noble et plus riche peuvent accuser le nostre ; mais c'est contre nature que nous nous mesprisons et mettons nous mesmes à nonchaloir ; c'est une maladie particuliere, et qui ne se voit en aucune autre creature, de se hayr et desdeigner. C'est de pareille vanité que nous desirons estre autre chose que ce que nous sommes. Le fruct d'un tel desir ne nous touche pas, d'autant qu'il se contredict et s'empesche en soy. Celuy qui desire d'estre fait d'un homme ange, il ne fait rien pour luy :

1. Var. : *Hic, rogo, non furor est, ne moriari, mori*(1)?

2. La crainte du péril fait souvent qu'on y tombe. L'homme courageux est celui qui est également prêt à braver ou à éviter le danger selon l'occasion. (LUCAIN, VII, 404).

3. La crainte de la mort va jusqu'à inspirer aux hommes la haine de la vie, jusqu'à leur faire tourner contre eux-mêmes des mains criminelles, oublieux qu'ils sont de cette vérité que la crainte de la mort est l'unique source de leurs peines. (LUCRÈCE, III, 79).

4. Var. : Platon, en ses *Lots*, ordonne sepulture ignominieuse à celui qui a privé son plus proche et plus amy, sçavoir est soy mesme, et de la vie et du cours des destinées, non contraint par jugement publique, ny par quelque triste et inevitable accident de la fortune, ny par une honte insupportable, mais par lascheté et foiblesse d'une ame craintive.

5. Var. : *En nous* (mots supprimés).

(1) Dites-moi, je vous prie, mourir de peur de mourir, n'est-ce pas folie? (MARTIAL, II, LXXX, 2).

car, n'estant plus, il n'aura plus dequoy se resjouyr et ressentir de cet amendement¹ :

*Debet enim, misere cui forte ægreque futurum est,
Ipse quoque esse in eo tum tempore, cum male possit
Accidere?*

La securité, l'indolence, l'impassibilité, la privation des maux de cette vie, que nous achetons au pris de la mort, ne nous apporte aucune commodité. Pour neant evite la guerre celuy qui ne peut jouyr de la paix, et pour neant fuit la peine qui n'a dequoy savourer le repos.

Entre ceux du premier advis, il y a eu grand doute sur ce : Quelles occasions sont assez justes pour faire entrer un homme en ce party de se tuer? Ils appellent cela *εὐλογον ἐξαιροῦν*². Car, quoy qu'ils dient qu'il faut souvent mourir pour causes legieres, puis que celles qui nous tiennent en vie ne sont guieres fortes, si y faut-il quelque mesure. Il y a des humeurs fantastiques et sans discours qui ont poussé non des hommes particuliers seulement, mais des peuples, à se deffaire. J'en ay allegué par cy devant des exemples; et nous lisons en outre, des vierges Milesiennes⁴, que, par une conspiration furieuse, elles se pendoient les unes après les autres, jusques à ce que le magistrat y pourveust, ordonnant que celles qui se trouveroyent ainsi penduës fussent trainées du mesme licol, toutes nuës, par la ville. Quand Threicion presche Cleomenes de se tuer pour le mauvais estat de ses affaires, et, ayant fuy la mort plus honorable en la bataille qu'il venoit de perdre, d'accepter cette autre qui luy est seconde en honneur, et ne donner poinct loisir

1. Var. : Il ne fait rien pour luy; il n'en voudroit de rien mieux: car, n'estant plus, qui se resjouyra et ressentira de cet amendement pour luy?

2. On n'a rien à craindre, en effet, d'un mal à venir, si l'on ne doit plus exister quand ce mal arrivera. (LUCRÈCE, III, 874).

3. Sortie raisonnable. Termes d'école employés par les Stoïciens. (VOYEZ DIOGÈNE LAERCE, VIII, 150).

4. Voy. PLUTARQUE, *des Faits vertueux des femmes*, à l'article des *Milesiennes*.

au victorieux de luy faire souffrir ou une mort ou une vie honteuse, Cleomenes, d'un courage lacedemonien et stoïque, refuse ce conseil comme lasche et effeminé : « C'est une recepte, dit-il, qui ne me peut jamais manquer, et de laquelle il ne se faut servir tant qu'il y a un doigt d'esperance de reste; que le vivre est quelquefois constance et vaillance; qu'il veut que sa mort mesme serve à son pays et en veut faire un acte d'honneur et de vertu ». Threicion se creut dès lors et se tua. Cleomenes en fit¹ autant depuis, mais ce fut après avoir essayé le dernier point de la fortune. Tous les inconveniens ne valent pas qu'on veuille mourir pour les éviter. Et puis, y ayant tant de soudains changemens aux choses humaines, il est malaisé à juger à quel point nous sommes justement au bout de nostre esperance :

*Sperat et in sæva victus gladiator arena,
Sic licet infesto pollice turba minax².*

Toutes choses, disoit un mot ancien, sont esperables à un homme pendant qu'il vit. « Ouy mais, respond Seneca, pourquoy auray je plustost en la teste cela, que la fortune peut toutes choses pour celuy qui est vivant, que cecy, que fortune ne peut rien sur celuy qui sçait mourir » ? On voit Josephe engagé en un si apparent danger et si prochain, tout un peuple s'estant eslevé contre luy, que par discours il n'y pouvoit avoir aucune ressource : toutefois estant, comme il dit, conseillé sur ce point par un de ses amis de se deffaire, bien luy servit de s'opiniatrer encore en l'esperance : car la fortune contourna, outre toute raison humaine, cet accident de tels biais qu'il s'en veid³ delivré sans aucun inconvenient. Et Cassius et Brutus, au contraire, acheverent de perdre les reliques de la romaine liberté, de laquelle ils estoient protecteurs, par la precipitation et

1. Var.: En fit aussi.

2. Étendu sur l'arène, le gladiateur vaincu espère encore la vie, quoique la foule menaçante fasse le geste de mort en renversant le pouce. (PENTADIUS, *de Spe, ap. Virg. Catalecta, ed. Scatigero*, p. 223).

3. Var.: Cet accident, si qu'il s'en veid.

temerité dequoy ils se tuerent avant le temps et l'occasion¹.

*Multa dies variusque labor mutabilis ævi
Rettulit in melius; multos alterna revisens
Lusit, et in solido rursus fortuna locavit².*

Pline dit qu'il n'y a que trois sortes de maladies pour lesquelles éviter on aye accoustumé de se tuer³ : la plus aspre de toutes, c'est la pierre à la vessie, quand l'urine en est retenuë⁴ ; la seconde, la douleur d'estomach ; la tierce, la douleur de la teste⁵. Pour éviter une pire mort, il y en a qui sont d'avis de la prendre à leur poste⁶. Les femmes juif-

1. Var.: A la journée de Serisolles (1), monsieur d'Anguien essaïa deux fois de se donner de l'espée dans la gorge, desespéré de la fortune du combat, qui se porta mal en l'endroit où il estoit, et cuida par précipitation se priver de la jouyssance d'une si belle victoire. J'ay veu cent lievres se sauver sous les dents des levriers: *Atiquis carnifici suo superstes fuit* (2).

2. La succession des jours, le travail du temps, peuvent amener des changements heureux ; souvent, la fortune capricieuse revient à ceux qu'elle a trompés et les relève avec éclat. (VINGILE, *En.*, XI, 425).

3. Var.: On aye droit de se tuer.

4. Var.: Senèque, celles seulement qui esbranlent pour longtemps les offices de l'ame.

5. Var.: *La seconde*, etc. (mots supprimés).

6. Var.: Damocritus, chef des Ætoliens, mené prisonnier à Rome, trouva moyen de nuict d'eschapper ; mais, suivy par ses gardes, avant que se laisser reprendre, il se donna de l'espée au travers le corps. Antinoüs et Theodotus, leur ville d'Epire reduite à l'extrémité par les Romains, furent d'avis au peuple de se tuer tous ; mais, le conseil de se rendre plustost ayant gagné, ils allerent chercher la mort, se ruants sur les ennemis, en intention de frapper, non de se couvrir. L'isle de Goze (3) forcée par les Turcs, il y a quelques années, un Sicilien, qui avoit deux belles filles prestes à marier, les tu dé sa main et leur mere après, qui accourut à leur mort. Cela faict, sortant en rué avec une arbaléste et une arquebouze, de deux coups il en tua les deux premiers Turcs qui s'approcherent de sa porte, et puis, mettant l'espée au poing, s'alla mesler furieusement, où il fut soudain envelopé et mis en pièces, se sauvant ainsi du servage, après en avoir delivré les siens.

(1) En 1544. Voy. BLAISE DE MONTLUD, *Commentaires*, vol. 95, verso.

(2) Tel a survécu à son bourreau. (SÈNÈQUE, *Epist.* 13).

(3) Petite ile près de celle de Malte.

ves, après avoir fait circoncire leurs enfans, s'alloient precipiter quant et eux, fuyant la cruauté d'Antiochus. On m'a conté qu'un prisonnier de qualité estant en nos conciergeries, ses parents, advertis qu'il seroit certainement condamné, pour éviter la honte de telle mort, aposterent un prestre pour luy dire que le souverain remede de sa delivrance estoit qu'il se recommandast à tel saint, avec tel et tel veu, et qu'il fust huit jours sans prendre aucun aliment, quelque defaillance et foiblesse qu'il sentist en soy. Il l'en creut, et par ce moyen se deffit, sans y penser, de sa vie et du dangier. Scribonia, conseillant Libo, son nepveu, de se tuer plustost que d'attendre la main de la justice, luy disoit que c'estoit proprement faire l'affaire d'autruy que de conserver sa vie pour la remettre entre les mains de ceux qui la viendroient chercher trois ou quatre jours après, et que c'estoit servir ses ennemis de garder son sang pour leur en faire curée.

Il se lict dans la Bible que Nicanor, persecuteur de la loy de Dieu, ayant envoyé ses satellites pour saisir le bon vieillard Rasia, surnommé, pour l'honneur de sa vertu, le Pere aux Juifs; comme ce bon homme n'y veit plus d'ordre, sa porte bruslée, ses ennemis prests à le saisir, choisissant de mourir genereusement plustost que de venir entre les mains des meschans, et de se laisser mastiner contre l'honneur de son rang, il se frappa de son espée; mais le coup, pour la haste, n'ayant pas esté bien assené, il courut se precipiter du haut d'un mur au travers de la troupe, laquelle s'escartant et luy faisant place, il cheut droictement sur la teste: ce neantmoins, se sentant encore quelque reste de vie, il r'alluma son courage, et, s'eslevant en pieds, tout ensanglanté et chargé de coups, et fauçant la presse, donna jusques à certain rocher coupé et precipiteux, où, n'en pouvant plus, il print¹ à deux mains ses entrailles, les deschi-rant et froissant, et les jetta à travers les poursuivans, appel-lant² et attestant la vengeance divine.

1. Var. : Il print, par l'une de ses playes.

2. Var. : Appellant sur eux.

Des violences qui se font à la conscience, la plus à éviter, à mon advis, c'est celle qui se fait à la chasteté des femmes, d'autant qu'il y a quelque plaisir corporel naturellement meslé parmy; et, à cette cause, le dissentiment n'y peut estre assez entier, et semble que la force soit meslée à quelque volonté¹. Pelagia et Sophronia, toutes deux canonisées, celle-là se precipita dans la riviere avec sa mere et ses sœurs pour éviter la force de quelques soldats, et cette-cy se tua aussi pour éviter la force de Maxentius, l'empereur.

Il nous sera à l'adventure honorable aux siecles advenir qu'un bien² sçavant autheur de ce temps, et notamment Parisien, se met en peine de persuader aux dames de nostre siecle de prendre plustost tout autre party que d'entrer en l'horrible conseil d'un tel des-espoir. Je suis marry qu'il n'a sceu, pour mesler à ses comptes, le bon mot que j'appriens à Toulouse d'une femme passée par les mains de quelques soldats: « Dieu soit loué, disoit-elle, qu'au moins une fois en ma vie je m'en suis soulée sans peché »! A la verité, ces cruantez ne sont pas dignes de la douceur françoise. Aussi, Dieu mercy, nostre air s'en voit infiniment purgé depuis ce bon advertissement. Suffit qu'elles dient « Nenny » en le faisant, suyvant la reigle du bon Marot³.

L'histoire est toute pleine de ceux qui, en mille façons, ont changé à la mort une vie peneuse. Lutius Aruntius se tua pour, disoit-il, fuir et l'advenir et le passé⁴. Sextilia, femme

1. Var.: L'histoire ecclesiastique a en reverence plusieurs tels exemples de personnes devotes qui appellerent la mort à garant contre les outrages que les tyrans preparoient à leur religion et conscience.

2. Var.: *Bien* (mot supprimé).

3. Voy. MAROT, de *Ouy et Nenny*.

4. Var.: Granus Silvanus et Statius Proximus, après estre pardonnez par Neron, se tuèrent, ou pour ne vivre de la grace d'un si meschant homme, ou pour n'estre en peine une autre fois d'un second pardon, veu sa facilité aux soupçons et accusations à l'encontre des gents de bien. Spargapizès, fils de la royne Tomyris, prisonnier de guerre de Cyrus, employa à se tuer la premiere faveur que Cyrus luy fit de le faire destacher, n'ayant pretendu autre fruit de sa liberté que de venger sur soy la honte de sa prinse. Bogeze, gouverneur en Eione de la part du roy Xerxes, assiegé par l'armée des Atheniens

de Scaurus, et Paxea, femme de Labeo, pour encourager leurs maris à éviter les dangiers qui les pressoyent, ausquels elles n'avoient part que par l'interest de l'affection conjugale, engagerent volontairement la vie pour leur servir, en cette extreme necessité, d'exemple et de compaignie. Ce qu'elles firent pour leurs maris, Cocceius Nerva le fit pour sa patrie, moins utilement, mais de pareil amour. Ce grand jurisconsulte, fleurissant en santé, en richesses, en reputation, en credit près de l'empereur, n'eut autre cause de se tuer que la compassion du miserable estat de la chose publique romaine. Il ne se peut rien adjouster à la delicatesse de la mort de la femme de Fulvius, familier d'Auguste. Auguste, ayant decouvert qu'il avoit esventé un secret important qu'il luy avoit fié, un matin qu'il le vint voir, luy en fit une maigre mine. Il s'en retourne au logis plain de desespoir, et dict tout piteusement à sa femme qu'estant tombé en ce mal-

sous la conduite de Cimon, refusa la composition de s'en retourner seurement en Asie à tout sa chevance, impatient de survivre à la perte de ce que son maistre luy avoit donné en garde; et, après avoir deffendu jusqu'à l'extremité sa ville, n'y restant plus que manger, jecta premierement en la riviere de Strymon tout l'or et tout ce dequoy il luy sembla l'ennemy pouvoir faire plus de butin; et puis, ayant ordonné d'allumer un grand bucher, et d'esgosiller femmes, enfans, concubines et serviteurs, les meit dans le feu, et puis soy-mesme. Ninachetuen, seigneur indoïs, ayant senty le premier vent de la deliberation du vice-roy portugais de le deposseder, sans aucune cause apparante, de la charge qu'il avoit en Malaca, pour la donner au roy de Campar, print à part soy cette resolution: il fit dresser un eschaffault plus long que large, appuyé sur des colonnes, royallement tapissé et orné de fleurs et de parfuns en abondance; et puis, s'estant vestu d'une robbe de drap d'or chargée de quantité de pierreries de hault prix, sortit en ruë, et par des degrez monta sur l'eschaffault, en un coing duquel il y avoit un bucher de bois aromatiques allumé. Le monde accourut voir à quelle fin ces preparatifs inaccoustumés. Ninachetuen remontra d'un visage hardy et mal contant l'obligation que la nation portugaloise luy avoit; combien fidelement il avoit versé en sa charge; qu'ayant si souvent tesmoigné pour autruy, les armes à la main, que l'honneur luy estoit de beaucoup plus cher que la vie, il n'estoit pas pour en abandonner le soing pour soy mesme; que fortune luy refusant tout moyen de s'opposer à l'injure qu'on luy vouloit faire, son courage au moins luy ordonnoit de s'en oster le sentiment et de ne servir de fable au peuple et de triomphe à des personnes qui valoient moins que luy. Ce disant, il se jetta dans le feu.

heur, il estoit resolu de se tuer. Elle tout franchement : « Tu ne feras que raison, veu qu'ayant assez souvent expérimenté l'inconstance de ma langue¹, tu ne t'en es point donné de garde ; mais laisse, que je me tue la première » ; et, sans autrement marchander, se donna d'une espée dans le corps². Alexandre assiegeoit une ville aux Indes : ceux de dedans,

1. Var. : *L'incontinence* de ma langue.

2. Var. : Vibius Virius, desesperé du salut de sa ville assiegée par les Romains et de leur misericorde, en la dernière delibération de leur senat, après plusieurs remonstrances employées à cette fin, conclut que le plus beau estoit d'eschapper à la fortune par leurs propres mains. Les ennemis les en auroient en honneur, et Hannibal sentiroit de combien fideles amis il auroit abandonnés. Conviant ceux qui approuveroient son advis d'aller prendre un bon souper qu'on auroit dressé chez luy, ou, après avoir fait bonne chere, ils boiroient ensemble de ce qu'on luy presenteroit : « Breuvage qui delivrera noz corps des tourments, noz ames des injures, noz yeux et noz oreilles du sentiment de tant de villains maux que les vaincus ont à souffrir des vainqueurs tres-cruels et offencez ; j'ay, disoit-il, mis ordre qu'il y aura personnes propres à nous jeter dans un bucher au devant de mon huis, quand nous serons expirez ». Assez approuverent cette haute resolution, peu l'imiterent. Vingt sept senateurs le suivirent et, après avoir essayé d'estouffer dans le vin cette fascheuse pensée, finirent leur repas par ce mortel mets ; et, s'entre-embrassans après avoir en commun deploré le malheur de leur país, les uns se retirerent en leurs maisons, les autres s'arrestarent pour estre enterrez dans le feu de Vibius avec luy ; et eurent tous la mort si longue, la vapeur du vin ayant occupé les veines et retardant l'effect du poison, qu'aucuns furent à une heure près de veoir les ennemis dans Capouë, qui fut emportée le lendemain, et d'enourir les miseres qu'ils avoyent si chierement fuy. Taurea Jubellius, un autre citoyen de la (4), le consul Fulvius retournant de cette hontense boucherie qu'il avoit faicte de deux cents vingtcinq senateurs, le rappella fierement par son nom, et l'ayant arresté : « Commande, fit-il, qu'on me massacre aussi après tant d'autres, afin que tu te puisses vanter d'avoir tué un beaucoup plus vaillant homme que toy ». Fulvius le desdaignant comme insensé, aussi que sur l'heure il venoit de recevoir lettres de Rome contraires à l'inhumanité de son execution, qui luy lioient les mains, Jubellius continua : « Puis que mon país prins, mes amis morts et ayant occis de ma main ma femme et mes enfants pour les soustraire à la desolation de cette ruine, il m'est interdit de mourir de la mort de mes concitoyens, empruntons de la vertu la vengeance de cette vie odieuse » ; et, tirant un glaive qu'il avoit caché, s'en donna au travers la poitrine, tombant renversé mourant aux pieds du consul.

(4) C'est-à-dire de Capoue.

se trouvant pressez, se resolurent vigoureusement à le priver du plaisir de cette victoire, et s'embrasèrent¹ universellement tous quand et leur ville, en despit de son humanité. Nouvelle guerre : les ennemis combattoient pour les sauver, eux pour se perdre, et faisoient pour garentir leur mort toutes les choses qu'on fait pour garentir sa vie².

Les condamnez qui attendoyent l'execution, du temps de Tibere, perdoient leurs biens et estoyent privez de sepulture; ceux qui l'anticipoyent en se tuant eux mesme estoyent enterrez et pouvoient faire testament.

Mais on desire aussi quelque fois la mort pour l'esperance d'un plus grand bien : « Je desire, dict saint Paul, estre dissoult pour estre avec Jesus-Christ » ; et « Qui me despendra de ces liens » ? Cleombrotus Ambraciota, ayant leu le

1. Var. : *S'embraiserent.*

2. Var. : Astapa, ville d'Espagne, se trouvant foible de murs et de deffenses, pour soustenir les Romains, les habitans firent amas de leurs richesses et meubles en la place, et ayants rengé au dessus de ce monceau les femmes et les enfans, et l'ayants entouré de bois et matiere propre à prendre feu soudainement et laissé cinquante jeunes hommes d'entre eux pour l'execution de leur resolution, feirent une sortie où, suivant leur vœu, à faute de pouvoir vaincre, ils se feirent tous tuer. Les cinquante, après avoir massacré toute ame vivante esparsée par leur ville, et mis le feu en ce monceau, s'y lancerent aussi, finissant leur genereuse liberté en un estat insensible plus tost que douloureux et honteux, et montrant aux ennemis que si fortune l'eust voulu, ils eussent eu aussi bien le courage de leur oster la victoire, comme ils avoient eu de la leur rendre et frustratoire et hideuse, voire et mortelle à ceux qui, amorsez par la lueur de l'or coulant en cette flamme, s'en estants approchez en bon nombre, y furent suffoquez et bruslez, le reculer leur estant interdit par la foule qui les suivoit. Les Abydeens, pressez par Phillipus, se resolurent de mesmes; mais, estans prins de trop court, le roy, qui eut horreur de voir la precipitation temeraire de cette execution (les thresors et les meubles, qu'ils avoient diversement condamnez au feu et au naufrage, saisis), retirant ses soldats, leur conceda trois jours à se tuer avec plus d'ordre et plus à l'aise; lesquels ils remplirent de sang et de meurtre au delà de toute hostile cruauté; et ne s'en sauva une seule personne qui eust pouvoir sur soy. Il y a infinis exemples de pareilles conclusions populaires, qui semblent plus aspres d'autant que l'effect en est plus universel. Elles le sont moins que separées : ce que le discours ne feroit en chacun, il le fait en tous, l'ardeur de la société ravissant les particuliers jugemens.

Phædon de Platon, entra en si grand appetit de la vie advenir que, sans autre occasion, il s'alla precipiter en la mer¹. Jacques du Chastel, evesque de Soissons, au voyage d'ou-tremer que fit S. Loys, voyant le roy et toute l'armée en train de revenir en France, laissant les affaires de la religion imparfaites, print resolution de s'en aller plus tost en paradis, et, ayant dict à Dieu à ses amis, donna seul, à la veuë d'un chacun, dans l'armée des ennemis, où il fut mis en pieces².

Il y a eu des polices qui se sont meslées de reigler ce doute³. En nostre Marseille, il se gardoit, au temps passé, du venin préparé à tout de la cigue, aux despens publics, pour ceux qui vouldroyent haster leurs jours, ayant premièrement approuvé aux six cens, qui estoit leur senat, les raisons de leur entreprise; et n'estoit loisible autrement que par congé du magistrat et par occasions legitimes de mettre la main sur soy. Cette loy estoit encor' ailleurs.

Sextus Pompeius, allant en Asie, passa par l'isle de Cea de Negrepont. Il advint de fortune, pendant qu'il y estoit, comme nous l'apprend l'un de ceux de sa compagnie, qu'une femme de grande autorité, ayant rendu conte à ses citoyens pourquoy elle estoit resoluë de finir sa vie, pria Pompeius d'assister à sa mort pour la rendre plus honorable: ce qu'il fit; et ayant long temps essayé pour neant, à force d'eloquence, qui luy estoit merveilleusement à main, et de persuasion, de la destourner de ce dessein, souffrit en

1. Var.: Par où il appert combien improprement nous appellons desespoir cette dissolution volontaire à laquelle la chaleur de l'espoir nous porte souvent, et souvent une tranquille et rassise inclination de jugement.

2. Var.: En certain royaume de ces nouvelles terres, au jour d'une solemne procession auquel l'idole qu'ils adorent est promenée en publicq sur un char de merveilleuse grandeur, outre ce qu'il se void plusieurs se detaillants les morceaux de leur chair vive à luy offrir, il s'en void nombre d'autres, se prosternants emmy la place, qui se font mouldre et briser souz les rouës pour en acquerir après leur mort veneration de saincteté qui leur est rendue. La mort de cet evesque, les armes au poing, a de la generosité plus, et moins de sentiment, l'ardeur du combat en amusant une part.

3. Var.: Il y a des polices qui se sont meslées de regler *la justice et opportunité des morts volontaires*.

fin qu'elle se contentast. Elle avoit passé quatre vingt dix ans en tres-heureux estat d'esprit et de corps; mais lors, couchée sur son lit mieux paré que de coustume et appuyée sur le coude: « Les dieux, dit-elle, ô Sextus Pompeius, et plustost ceux que je laisse que ceux que je vay trouver, te sçachent gré dequoy tu n'as desdaigné d'estre et conseiller de ma vie et tesmoing de ma mort! De ma part, ayant tous-jours essayé le favorable visage de fortune, de peur que l'envie de trop vivre ne m'en face voir un contraire, je m'en vay d'une heureuse fin donner congé au reste de mon ame, laissant de moy deux filles et une legion de nepveux ». Cela faict, ayant presché et enhorté les siens à l'union et à la paix, leur ayant départy ses biens et recommandé les dieux domestiques à sa fille aisnée, elle print d'une main assurée la coupe où estoit le venin, et, ayant faict ses vœux à Mercure et les prieres de la conduire en quelque heureux siege en l'autre monde, avala brusquement ce mortel breuvage. Or entretint elle la compagnie du progres de son operation, et, comme les parties de son corps se sentoyent saisies de froid l'une après l'autre, jusques à ce qu'ayant dit en fin qu'il arriroit au cœur et aux entrailles, elle appela ses filles pour luy faire le dernier office et luy clorre les yeux.

Pline recite de certaine nation hyperborée, qu'en icelle, pour la douce temperature de l'air, les vies ne se finissent communement que par la propre volonté des habitans; mais qu'estans las et souls de vivre, ils ont en coustume au bout d'un long aage, après avoir fait bonne chere, se precipiter en la mer du haut d'un certain rocher destiné à ce service. La douleur et une pire mort me semblent les plus excusables incitations.

CHAPITRE IV

A demain les affaires.

Je donne avec grande raison, ce me semble, la palme à Jacques Amiot sur tous nos escrivains françois, non seule-

ment pour la naïveté et pureté du langage, en quoy il surpasse tous autres, ny pour la constance d'un si long travail, ny pour la profondeur de son sçavoir, ayant peu développer si heureusement un authœur si espineux et ferré (car on m'en dira ce qu'on voudra, je n'entends rien au grec, mais je voy un sens si beau¹, si bien joint et entretenu par tout en sa traduction, que ou il a certainement entendu l'imagination vraye de l'authœur, ou, ayant par longue conversation planté vivement dans son ame une generale idée de celle de Plutarque, il ne luy a aumoins rien presté qui le desmente ou qui le desdie); mais sur tout je luy sçay bon gré d'avoir sceu trier et choisir un livre si digne et si à propos, pour en faire present à son pays. Nous autres ignorans estions perdus, si ce livre ne nous eust relevé du bourbier: sa mercy, nous osons à cett' heure et parler et escrire; les dames en regentent les maistres d'escole; c'est nostre brevinaire. Si ce bon homme vit, je luy resigne Xenophon pour en faire autant: c'est un' occupation plus aisée, et d'autant plus propre à sa vieillesse; et puis je ne sçay comment il me semble, quoy qu'il se desmele bien brusquement et nettement d'un mauvais pas, que toutefois son stile est plus chez soy, quand il n'est pas pressé et qu'il roule à son aise.

J'estois à cett' heure sur ce passage où Plutarque dict de soy-mesmes² que Rusticus, assistant à une sienne declamation à Rome, y receut un paquet de la part de l'empereur, et temporisa de l'ouvrir jusques à ce que tout fust fait: en quoy (dit-il) toute l'assistance loua singulierement la gravité de ce personnage. De vray, estant sur le propos de la curiosité, et de cette passion avide et gourmande de nouvelles qui nous fait avec tant d'indiscretion et d'impatience abandonner toutes choses pour entretenir un nouveau venu, et perdre tout respect et contenance pour crocheter soudain, où que nous soyons, les lettres qu'on nous apporte, il a eu raison de louer la gravité de Rusticus; et pouvoit

1. Var.: *Si beau* (mots supprimés).

2. Dans le traité de la *Curiosité*, c. 14.

encor y joindre la louange de sa civilité et courtoisie de n'avoir voulu interrompre le cours de sa declamation. Mais je fay doute qu'on le peust louer de prudence : car, recevant à l'improveu lettres, et notamment d'un empereur, il pouvoit bien advenir que le differer à les lire eust esté d'un grand prejudice. Le vice contraire à la curiosité, c'est la nonchalance, vers laquelle je penche evidemment de ma complexion, et en laquelle j'ay veu plusieurs hommes si extremes que trois ou quatre jours après on retrouvoit encore en leur pochette les lettres toutes closes qu'on leur avoit envoyées.

Je n'en ouvris jamais, non seulement de celles qu'on m'eust commises, mais de celles mesme que la fortune m'eust fait passer par les mains ; et fais conscience si mes yeux desrobent par mesgarde quelque cognoissance des lettres d'importance qu'il lit quand je suis à costé d'un grand. Jamais homme ne s'enquit moins et ne fureta moins es affaires d'autruy.

Du temps de nos peres, monsieur de Boutieres cuida perdre Turin pour, estant en bonne compaignie à souper, avoir remis à lire un advertissement qu'on luy donnoit des trahisons qui se dressoient contre cette ville, où il commandoit. Et ce mesme Plutarque m'a appris que Julius Cæsar se fust sauvé si, allant au senat le jour qu'il y fut tué par les conjurez, il eust leu un memoire qu'on luy presenta, contenant le fait de l'entreprise¹ ; et fait aussi luy mesmes² le conte d'Archias³, tyran de Thebes, que le soir, avant l'execution de l'entreprise que Pelopidas avoit faicte de le tuer pour remettre son païs en liberté, il luy fut escrit par un autre Archias, Athenien, de point en point ce qu'on luy preparoit ; et que, ce paquet luy ayant esté rendu pendant son souper, il remet à l'ouvrir, disant ce mot, qui depuis passa en proverbe en Grece : « A demain les affaires ».

1. Var. : *Contenant le fait de l'entreprise* (mots supprimés).

2. Var. : *Luy mesmes* (mots supprimés).

3. Dans le traité de *l'Esprit familier de Socrate*, c. 27.

Un sage homme peut, à mon opinion, pour l'intérêt d'autrui, comme pour ne rompre indecemment compaignie, ainsi que Rusticus, ou pour ne discontinuer un autre affaire d'importance, remettre à entendre ce qu'on luy apporte de nouveau; mais, pour son interest ou plaisir particulier, mesmes s'il est homme ayant charge publique, pour ne rompre son disner, voyre ny son sommeil, il est inexcusable de le faire. Et anciennement estoit à Rome la place consulaire, qu'ils appelloyent la plus honorable à table, pour estre plus à delivre et plus accessible à ceux qui surviendroyent, ou pour porter nouvelles à celuy qui y seroit assis, ou pour luy donner quelque advertissement à l'oreille¹: tesmoignage que, pour estre à table, ils ne se departoyent pas de l'entremise d'autres affaires et survenances. Mais, quand tout est dit, il est mal-aisé és actions humaines de donner reigle si juste par discours de raison, que la fortune n'y maintienne son droict.

CHAPITRE V

De la Conscience.

Voyageant un jour, mon frere sieur de la Brousse et moy, durant nos guerres civiles, nous rencontrasmes un honneste gentil'homme et de bonne façon². Il estoit du party contraire au nostre; mais je n'en sçavois rien, car il se contrefaisoit autre. Et le pis de ces guerres, c'est que les cartes sont si meslées, vostre ennemy n'estant distingué d'avec vous de aucune marque apparente, ny de langage, ny de port, ny de façon³, nourry en mesmes loix, meurs et mes-

1. Var.: Et plus accessible à ceux qui surviendroyent, pour entretenir celuy qui y seroit assis.

2. Var.: Un gentilhomme de bonne façon.

3. Var.: Ny de façon (mots supprimés).

me foyer¹, qu'il est mal-aisé d'y éviter confusion et desordre. Cela me faisoit craindre à moy mesme de r'encontrer nos troupes en lieu où je ne fusse conneu, pour n'estre en peine de dire mon nom, et de pis à l'aventure, comme il m'estoit autrefois advenu : car en un tel mescompte je perdis et hommes et chevaux, et m'y tua lon miserablement entre autres un page, gentil homme italien, que je nourrissois soigneusement; et fut esteincte en luy une tresbelle enfance et plaine de grande esperance. Mais cettuy-cy en avoit une frayeur si esperduë, et je le voiois si mort à chaque rencontre d'hommes à cheval et passage de villes qui tenoient pour le roy, que je devinay en fin que c'estoient alarmes que sa conscience luy donnoit. Il sembloit à ce pauvre homme qu'au travers de son masque et des croix de sa cazaque on iroit lire jusques dans son cœur ses secrettes intentions, tant est merveilleux l'effort de la conscience. Elle nous faict trahir, accuser et combattre nous mesme, et, à faute de tesmoing estrangier, elle nous produit contre nous,

*Occultum quatiens animo tortore flagellum*².

Ce conte est dans la bouche des enfans : Bessus, Pæonien, reproche d'avoir de gayeté de cœur abbatu un nid de moineaux et les avoir tuez, disoit avoir eu raison, par ce que ces oysillons ne cessoient de l'accuser faucement du meurtre de son pere. Ce parricide jusques lors avoit esté occulte et inconnu; mais les furies, vengeresses de la conscience, le firent mettre hors à celuy mesmes qui en devoit porter la penitence. Hesiodé corrige le dire de Platon, que la peine suit de bien près le peché; car il dit qu'elle naist en l'instant et quant et quant le peché. Quiconque attend la peine, il la souffre; et quiconque l'a meritée l'attend³. La meschanceté fabrique des tourmens contre soy :

1. Var.: Mœurs et mesme *atr.*

2. Nous servant elle-même de bourreau et nous frappant d'un fouet invisible. (JUVÉNAL, XIII, 495).

3. Traduit de SÉNÈQUE, *Epist.* 105, à la fin.

*Malum consilium consultori pessimum*¹,

comme la mouche guespe picque et offense autrui, mais plus soy-mesme, car elle y perd son éguillon et sa force pour jamais,

*Vitasque in vulnere ponunt*².

Les cantarides ont en elles quelque partie qui sert contre leur poison de contrepoison, par une contrariété de nature. Aussi, à mesme qu'on prend le plaisir au vice, il s'engendre un desplaisir contraire en la conscience, qui nous tourmente de plusieurs imaginations penibles, veillans et dormans :

*Quippe ubi se multi, per somnia sæpe loquentes,
Aut morbo delirantes, protraxe ferantur,
Et celata diu in medium peccata dedisse*³,

Apollodorus songeoit qu'il se voyoit escorcher par les Scythes, et puis bouillir dedans une marmite, et que son cœur murmuroit en disant : « Je te suis cause de tous ces maux ». Aucune cachette ne sert aux meschans, disoit Epicurus, par ce qu'ils ne se peuvent assurer d'estre cachez, la conscience les descouvrant à eux mesmes :

*Prima est hæc ultio, quod se
Judice nemo nocens absolvitur*⁴.

Comme elle nous remplit de crainte, aussi fait elle d'assurance et de confiance. Et je puis dire avoir marché en plusieurs hazards d'un pas bien plus ferme, en consideration de la secrete science que j'avois de ma volonté et innocence de mes desseins :

1. Le mal retombe sur celui qui l'a conseillé. (*Apud A. GELLIUM, IV, 5*).

2. Et perd la vie en laissant son dard dans la blessure qu'elle a faite. (*VIRGILE, Géorg., IV, 238*).

3. Il est beaucoup de coupables qui, dans le sommeil ou dans le délire de la fièvre, révèlent des crimes qu'ils avoient longtems tenus cachés. (*LUCRÈCE, V, 1157*).

4. La première punition du coupable, c'est de ne pouvoir s'absoudre à ses propres yeux. (*JUVÉNAL, Sat., XIII, 2*).

*Conscia mens ut cuique sua est, ita concipit intra
Pectora pro facto spemque metumque suo¹.*

Il y en a mille exemples; il suffira d'en alleguer trois de mesme personnage. Scipion, estant un jour accusé devant le peuple romain d'une accusation importante, au lieu de s'excuser ou de flater ses juges : « Il vous siera bien, leur dit-il, de vouloir entreprendre de juger la teste de celuy par le moyen duquel vous avez l'autorité de juger de tout le monde ». Et un' autre fois, pour toute responce aux imputations que luy mettoit sus un tribun du peuple, au lieu de plaider sa cause : « Allons, dit-il, mes citoyens, allons rendre graces aux dieux de la victoire qu'ils me donnarent² contre les Carthaginois en pareil jour que celtuy-cy » ; et se mettant à marcher devant vers le temple, voylà toute l'assemblée et son accusateur mesmes à sa suite. Et Petilius ayant esté suscité par Caton pour luy demander conte de l'argent manié en la province d'Antioche, Scipion, estant venu au senat pour cèt effect, produisit le livre des raisons qu'il avoit dessous sa robbe, et dit que ce livre en contenoit au vray la recepte et la mise; mais, comme on le luy demanda pour le mettre au greffe, il le refusa, disant ne se vouloir pas faire cette honte à soy mesme ; et de ses mains, en la presence du senat, le deschira et mit en pieces. Je ne croy pas qu'une ame cauterizée sceust contrefaire une telle assurance³.

C'est une dangereuse invention que celle des gehenes, et semble que ce soit plustost un essay de patience que de verité⁴ : car pourquoy la douleur me fera elle plustost confesser ce qui en est qu'elle ne me forcera de dire ce qui n'est pas ? Et, au rebours, si celuy qui n'a pas fait ce

1. Selon le témoignage qu'on se rend à soi-même, on a le cœur rempli de crainte ou d'espérance. (OVIDE, *Fast.*, 1, 485).

2. Var. : *Donnerent.*

3. Var. : Il avoit le cœur trop gros de nature et accoustumé à trop haute fortune, dit Tite Live, pour sçavoir estre criminel et se demettre à la bassesse de deffendre son innocence.

4. Var. : Et celuy qui les peut souffrir cache la verité, et celuy qui ne les peut souffrir.

dequoy on l'accuse est assez patient pour supporter ces tourments, pourquoy ne le sera celuy qui l'a fait, un si beau guerdon que de la vie luy estant proposé ? Je pense que le fondement de cette invention vient de la consideration de l'effort de la conscience : car au coupable il semble qu'elle aide à la torture pour luy faire confesser sa faute, et qu'elle l'affoiblisse, et, de l'autre part, qu'elle fortifie l'innocent contre la torture. Pour dire vray, c'est un moyen plein d'incertitude et de danger. Que ne diroit on, que ne feroit on pour fuyr à si griefves douleurs ¹. Mille et mille en ont chargé leur teste de fauces accusations ², entre lesquels je compte Philotas ³, considerant les circonstances du procez qu'Alexandre luy fit et le progres de sa geine. Mais tant y a que c'est ⁴ le moins mal que l'humaine foiblesse aye peu inventer ⁵.

1. Var. : *Ettam innocentes cogit mentiri dolor* (1).

D'où il advient que celuy que le juge a gehenné, pour ne le faire mourir innocent, il le face mourir innocent et gehenné.

2. Var. : De faulces *confessions*.

3. Var. : Je *loge* Philotas.

4. Var. : Que c'est, dit-on.

5. Var. : Bien inhumainement pourtant et bien inutilement, à mon advis. Plusieurs nations, moins barbares en cela que la greeque et la romaine qui les appellent ainsin, estiment horrible et cruel de tourmenter et desrompre un homme de la faute duquel vous estes encore en doubte. Que peut il mais de vostre ignorance ? Estes vous pas injustes, qui, pour ne le tuer sans occasion, luy faites pis que le tuer ? Qu'il soit ainsin, voyez combien de fois il ayme mieux mourir sans raison que de passer par cette information plus penible que le supplice et qui souvent, par son aspreté, devance le supplice et l'execute. Je ne sçay d'où je tiens ce conte (2), mais il rapporte exactement la conscience de nostre justice : une femme de village accusoit devant le general d'armée, grand justicier, un soldat pour avoir arraché à ses petits enfants ce peu de bouillie qui luy restoit à les substanter, cette armée ayant tout ravagé. De preuve, il n'y en avoit point. Le general, après avoir sommé la femme de regarder bien à ce qu'elle disoit, d'autant qu'elle seroit coupable de son accusation si elle mentoit, et elle persistant, il fit ouvrir le ventre au soldat pour s'esclaircir de la verité du fait ; et la femme se trouva avoir raison. Condemnation instructive.

(1) La douleur force à mentir, même les innocents. (PUBLIUS SYRUS, *Sentenocs*).

(2) Il est de Froissart, vol. IV, c. 87.

CHAPITRE VI

De l'Exercitation.

Il est malaisé que le discours et l'instruction, encore que nostre creance s'y applique volontiers, soient assez puissantes¹ pour nous acheminer jusques à l'action, si outre cela nous n'exerçons et formons nostre ame par experience et usage² au train auquel nous la voulons renger : autrement, quand elle sera au propre des effets, elle s'y trouvera sans doute empeschée, quelque bonne volonté qu'elle ait³. Voylà pourquoy, parmi les philosophes, ceux qui ont voulu atteindre à quelque plus grande excellence ne se sont pas contentez d'attendre à couvert et en repos les rigueurs de la fortune, de peur qu'elle ne les surprinst inexperimentez et nouveaux au combat ; ains ils luy sont allez au devant, et se sont jettez à escient à la preuve des difficultez. Les uns en ont abandonné les richesses pour s'exercer à une pauvreté volontaire ; les autres ont recherché le labeur et une austerité de vie penible pour se durcir au mal et au travail ; d'autres se sont privez des parties du corps les plus cheres, comme de la veüe et des membres propres à la generation, de peur que leur service, trop plaisant et trop mol, ne relaschast et n'attendrist la fermeté de leur ame.

Mais à mourir, qui est la plus grande besoigne que nous ayons à faire, l'exercitation ne nous y peut de rien⁴ ayder. On se peut, par usage et par experience, fortifier contre les douleurs, la honte, l'indigence et tels autres accidents ; mais quant à la mort, nous ne la pouvons essayer qu'une fois ; nous y sommes tous apprentifs quand nous y venons.

Il s'est trouvé anciennement des hommes si excellens

1. Var. : Assez *puissants*.

2. Var. : *Et usage* (mots supprimés).

3. Var. : *Quelque bonne volonté qu'elle ait* (mots supprimés)

4. Var. : *De rien* (mots supprimés.)

mesnagers du temps qu'ils ont essayé en la mort mesme de la goustier et savourer, et ont tendu et bandé ¹ leur esprit pour voir que c'estoit de ce passage ; mais ils ne sont pas revenus nous en dire des nouvelles ;

*Nemo expergitus extat
Frigida quem semel est vitai pausa sequuta*².

Canius Julius, noble homme³ romain, de vertu et fermeté singuliere, ayant esté condamné à la mort par ce monstre de Caligula⁴, outre plusieurs merueilleuses preuves qu'il donna de sa resolution, comme il estoit sur le point de souffrir la main du bourreau, un philosophe, son amy, luy demanda : « Et bien, Canius, en quelle démarche est à cette heure vostre ame ? que fait elle ? en quels pensemens estes vous ? — Je pensois, luy respondit il, à me tenir prest et bandé de toute ma force, pour voir si, en cet instant de la mort si court et si brief, je pourray appercevoir quelque deslogement de l'ame, et si elle aura quelque ressentiment de son yssuë, pour, si j'en aprens quelque chose, en revenir donner après, si je puis, advertissement à mes amis ». Cettuy-cy philosophe non seulement jusqu'à la mort, mais en la mort mesme. Quelle assurance estoit-ce, et quelle fierté de courage, de vouloir que sa mort luy servist de leçon, et avoir loisir de penser ailleurs en un si grand affaire !

*Jus hoc animi morientis habebat*⁵.

Il me semble toutefois qu'il y a quelque façon de nous apprivoiser à elle et de l'essayer aucunement. Nous en pouvons avoir experience, sinon entiere et parfaite, au moins telle

1. Var. : Et ont bandé.

2. Nul ne se réveille, quand une fois il s'est endormi dans la mort. (LUCRÈCE, III, 942).

3. Var. : Homme (mot supprimé).

4. Var. : Par ce marault de Caligula.

5. Mourant, il avait encore cet empire sur lui-même. (LUCAIN, VIII, 636).

qu'elle ne soit pas inutile, et qui nous rende plus fortifiez et assurez. Si nous ne la pouvons joindre, nous la pouvons approcher, nous la pouvons reconnoître; et si nous ne donnons jusques à son fort, au moins verrons nous et en pratiquerons les advenuës. Ce n'est pas sans raison qu'on nous fait regarder à nostre sommeil mesme, pour la ressemblance qu'il a de la mort¹. Mais ceux qui sont tombez par quelque violent accident en defaillance de cœur et qui y ont perdu tous sentimens, ceux là, à mon advis, ont esté bien près de voir son vray et naturel visage : car, quant à l'instant et au point du passage, il n'est pas à craindre qu'il porte avec soy aucun travail ou desplaisir, d'autant que nous ne pouvons avoir ny goust ny sentiment sans loisir². Nos actions³ ont besoing de temps, qui est si court et si precipité en la mort qu'il faut necessairement qu'elle soit insensible. Ce sont les approches que nous avons à craindre; et celles-là peuvent tomber en experience.

Plusieurs choses nous semblent plus grandes par imagination que par effect. J'ay passé une bonne partie de mon aage en une parfaite et entiere santé : je dy non seulement entiere, mais encore allegre et bouillante. Cet estat, plein de verdeur et de feste, me faisoit trouver si horrible la consideration des maladies que, quand je suis venu à les essayer⁴, j'ay trouvé leurs pointures molles et lasches au pris de ma crainte. Voicy que j'essaie⁵ tous les jours : suis-je à couvert chaudement dans une bonne sale, pendant qu'il se passe

1. Var. : Combien facilement nous passons du veiller au dormir ! Avec combien peu d'interest nous perdons la connoissance de la lumiere et de nous ! A l'adventure, pourroit sembler inutile et contre nature la faculté du sommeil, qui nous prive de toute action et de tout sentiment, n'estoit que par iceluy nature nous instruit qu'elle nous a pareillement faicts pour mourir que pour vivre, et, dès la vie, nous presente l'eternel estat qu'elle nous garde après icelle pour nous y accoustumer et nous en oster la crainte.

2. Var. : Avoir *nul sentiment* sans loisir.

3. Var. : Nos *souffrances*.

4. Var. : A les *experimenter*.

5. Var. : Voicy que *j'esprouve*.

une nuit orageuse et tempesteuse, je m'estonne et m'afflige pour ceux qui sont lors en la campagne; y suis-je moy mesme, je ne desire pas seulement d'estre ailleurs. Cela seul d'estre tousjours enfermé dans une chambre me sembloit insupportable: je fus incontinent dressé à y estre une semaine et un mois, plein d'émotion, d'alteration et de foiblesse; et ay trouvé que, lors de ma santé, je plaingnois les malades beaucoup plus que je ne me trouve à plaindre moy mesme quand j'en suis, et que la force de mon apprehension encherissoit prés de moitié l'essence et verité de la chose. J'espere qu'il m'en adviendra de mesme de la mort, et qu'elle ne vaut pas la peine que je prens à tant d'aprests que je dresse et tant de secours que j'appelle et assemble pour en soustenir l'effort. Mais, à toutes advantures, nous ne pouvons nous donner trop d'avantage.

Pendant nos troisiemes troubles ou deuxiesmes (il ne me souvient pas bien de cela), m'estant allé un jour promener à une lieue de chez moy, qui suis assis dans le moiau de tout le trouble des guerres civiles de France, estimant estre en toute seureté et si voisin de ma retraicte que je n'avoy point besoin de meilleur equipage, j'avoy pris un cheval bien aisé, mais non guiere ferme. A mon retour, une occasion soudaine s'estant présentée de m'aider de ce cheval à un service qui n'estoit pas bien de son usage, un de mes gens, grand et fort, monté sur un puissant roussin qui avoit une bouche desesperée, frais au demeurant et vigoureux, pour faire le hardy et devancer ses compaignons, vint à le pousser à toute bride droict dans ma route, et fondre comme un colosse sur le petit homme et petit cheval, et le foudroier de sa roideur et de sa pesanteur, nous envoyant l'un et l'autre les pieds contremont: si que voilà le cheval abbatu et couché tout estourdy, moy dix ou douze pas au delà, mort ¹, estendu à la renverse, le visage tout meurtry et tout escorché, mon espée, que j'avoy à la main, à plus de dix pas au delà, ma ceinture en pieces, n'ayant ny mouvement ny

1. Var.: *Mort* (mot supprimé).

sentiment non plus qu'une souche. C'est le seul esvanouissement que j'aye senty jusques à cette heure. Ceux qui estoient avec moy, après avoir essayé par tous les moyens qu'ils peurent de me faire revenir, me tenans pour mort, me prindrent entre leurs bras et m'emportoient avec beaucoup de difficulté en ma maison, qui estoit loing de là environ une demy lieuë françoise. Sur le chemin, et après avoir esté plus de deux grosses heures tenu pour trespasé, je commençay à me mouvoir et respirer : car il estoit tombé si grande abondance de sang dans mon estomac que, pour l'en descharger, nature eut besoin de resusciter ses forces. On me mit ¹ sur mes pieds, où je rendy un plein seau de bouillons de sang pur, et, plusieurs fois par le chemin, il m'en falut faire de mesme. Par là je commençay à reprendre un peu de vie, mais ce fut par les menus et par un si long traict de temps que mes premiers sentimens estoient beaucoup plus approchans de la mort que de la vie :

Perche, dubbiosa anchor del suo ritorno,
Non s'assecura attonita la mente ².

Cette recordation que j'en ay fort empreinte en mon ame, me representant son visage et son idée si près du naturel, me concilie aucunement à elle. Quand je commençay à y voir, ce fut d'une veue si trouble, si foible et si morte, que je ne discernois encore rien que la lumière,

Come quel ch' or apre, or chiude
Gli occhi, mezzo tra'l sonno e l'esser desto ³.

Quand aux fonctions de l'ame, elles naissoient avec mesme progrez que celles du corps. Je me vy tout sanglant, car mon pourpoint estoit taché par tout du sang que j'avoxy rendu. La premiere pensée qui me vint, ce fut que j'avoxy

1. Var.: On me *dressa*.

2. Car, encore incertaine de son retour, l'âme étonnée ne peut s'affermir. (Tasso, *Gerus. lib.*, canto XII, st. 74).

3. Comme quelqu'un qui, moitié éveillé, moitié endormi, tantôt ouvre les yeux et tantôt les ferme. (Tasso, *Gerus. lib.*, VIII, 26).

une harquebusade en la teste: de vray, en mesme temps, il s'en tiroit plusieurs autour de nous. Il me sembloit que ma vie ne me tenoit plus qu'au bout des lèvres: je fermois les yeux pour ayder, ce me sembloit, à la pousser hors, et prenois plaisir à m'alanguir et à me laisser aller. C'estoit une imagination qui ne faisoit que nager superficiellement en mon ame, aussi tendre et aussi foible que tout le reste, mais à la verité non seulement exempte de des-plaisir, ains meslée à cette douceur que sentent ceux qui se laissent emporter ¹ au sommeil.

Je croy que c'est ce mesme estat où se trouvent ceux qu'on void défaillans de foiblesse en l'agonie de la mort; et croy ² que nous les plaignons sans cause, estimans qu'ils soient agitez de grièves douleurs, ou avoir l'ame pressée de cogitations penibles. C'a esté tousjours mon advis, contre l'opinion de plusieurs, et mesme d'Estienne de La Boétie, que ceux que nous voyons ainsi renversez et assopis aux approches de leur fin, ou accablez de la longueur du mal, ou par l'accident ³ d'une apoplexie, ou mal caduc,

Vi morbi sæpe coactus

*Ante oculos aliquis nostros, ut fulminis ictu,
Concidit, et spumas agit: ingemit, et fremit artus,
Desipit, extentat nervos, torquetur, anhelat,
Inconstanter et in jactando membra fatigat ⁴,*

ou blessez en la teste, que nous oyons rommeller et rendre par fois des souspirs trenchans, quoy que nous en tirons aucuns signes par où il semble qu'il leur reste encore de la cognoissance, et quelques mouvemens que nous leur voyons

1. Var.: Qui se laissent *glisser*.

2. Var.: Et *tiens*.

3. Var.: Ou par *accident*.

4. Nous voyons parfois de ces malheureux qui, sous la violence du mal, tombent comme foudroyés: l'écume leur sort de la bouche; ils gémissent, leur corps tremble; hors d'eux-mêmes, ils se raidissent, se tordent, halètent et s'épuisent en toutes sortes de mouvemens convulsifs. (LUCRÈCE, III, 485).

faire du corps; j'ay tousjours pensé, dis-je, qu'ils avoient et l'ame et le corps enseveli et endormy,

*Vivit, et est vitæ nescius ipse suæ*¹;

et ne pouvois croire que, à un si grand estonnement de membres et si grande défaillance des sens, l'ame peust maintenir aucune force au dedans pour se reconnoistre, et que par ainsin ils n'avoient aucun discours qui les tourmentast et qui leur peust faire juger et sentir la misere de leur condition, et que par consequent ils n'estoient pas fort à plaindre.

Je n'imagine aucun estat pour moy si insupportable et horrible que d'avoir l'ame vivve et affligée sans moyen de se declarer: comme je dirois de ceux qu'on envoye au supplice leur ayant coupé la langue, si ce n'estoit qu'en cette sorte de mort la plus muette me semble la mieux seante, si elle est accompagnée d'un ferme visage et grave; et comme ces miserables prisonniers qui tombent és mains des vilains bourreaux soldats de ce temps, desquels ils sont tourmentez de toute espece de cruel traictement pour les contraindre à quelque rançon excessive et impossible, tenus cependant en condition et en lieu où ils n'ont moyen quelconque d'expression et signification de leurs pensées et de leur misere. Les poetes ont feint quelques dieux favorables à la delivrance de ceux qui trainoient ainsin une mort languissante :

Hunc ego Diti

*Sacrum jussa fero, teque isto corpore solvo*².

Et les voix et responses courtes et descousues qu'on leur arrache quelque fois à force de crier autour de leurs oreilles et de les tempester, ou des mouvemens qui semblent avoir quelque consentement à ce qu'on leur demande, ce n'est pas tesmoignage qu'ils vivent pourtant, au moins une

1. Il vit sans savoir qu'il vit. (OVIDE, *Trist.*, I, III, 12).

2. J'exécute des ordres, dit Iris, et je t'affranchis de ton corps en coupant le cheveu blond consacré au dieu des Enfers. (VIRGILE, *En.*, IV, 702).

vie entiere. Il nous advient ainsi sur le beguayement du sommeil, avant qu'il nous ait du tout saisis, de sentir comme en songe ce qui se faict autour de nous, et suyvre les voix d'une ouye trouble et incertaine qui semble ne donner qu'aux bords de l'ame; et faisons des responses, à la suite des dernieres paroles qu'on nous a dites, qui ont plus de fortune que de sens.

Or, à present que je l'ay essayé par effect, je ne fay nul doute que je n'en aye bien jugé jusques à cette heure. Car, premierement, estant tout esvanouy, je me travaillois d'entr'ouvrir mon pourpoinct à belles ongles¹ (car j'estoy desarmé), et si sçay que je ne santoy en l'imagination rien qui me blessast: car il y a plusieurs mouvemens en nous qui ne partent pas de nostre discours²,

*Semianimesque micant digiti ferrumque retractant*³.

Ceux qui tombent eslancent ainsi les bras au devant de leur cheute, par une naturelle impulsion qui fait que nos membres se presentent des offices et ont des agitations à part de nostre discours :

*Falciferos memorant currus abscindere membra,
Ut tremere in terra videatur ab artubus id quod
Decidit abscissum, cum mens tamen atque hominis vis,
Mobilitate mali, non quit sentire dolorem*⁴.

J'avoy mon estomac pressé de ce sang caillé, mes mains y couroient d'elles mesmes, commes elles font souvent où il nous demange, contre l'ordonnance⁵ de nostre volonté. Il y a plusieurs animaux, et des hommes mesmes, après qu'ils

1. Var.: A beaux ongles.

2. Var.: De nostre ordonnance.

3. Les doigts mourants se contractent et ressaisissent le fer qui leur échappe. (VIRGILE, *En.*, X, 396).

4. On dit que des chars armés de faux coupent les membres des combattants avec tant de raideur qu'on les voit palpiter à terre avant que la douleur du coup soit allée jusqu'à l'âme. (LUCRÈCE, III, 643).

5. Var.: Contre l'avis.

sont trespassez, ausquels on voit resserrer et remuer des muscles. Chacun sçait par experience qu'il y a des parties qui se branslent et esmeuvent souvent¹ sans son congé. Or ces passions qui ne nous touchent que par l'escorse ne se peuvent dire nostres : pour les faire nostres, il faut que l'homme y soit engagé tout entier; et les douleurs que le pied ou la main sentent pendant que nous dormons ne sont pas à nous.

Comme j'approchay de chez moy, où l'alarme de ma cheute avoit des-jà couru, et que ceux de ma famille m'eurent rencontré, avec les cris accoustumez en telles choses, non seulement je respondois quelque mot à ce qu'on me demandoit, mais encore ils disent que je m'advisay de commander qu'on donnast un cheval à ma femme, que je voyoy s'empestrer et se tracasser dans le chemin, qui est montueux et mal-aisé. Il semble que cette consideration deust partir d'une ame esveillée; si est-ce que je n'y estois aucunement: c'estoyent des pensemens vains, en nuë, qui estoient esmeuz par les sens des yeux et des oreilles; ils ne venoient pas de chez moy. Je ne sçavoy pourtant ny d'où je venoy, ny où j'allo; ny ne pouvois poiser et considerer ce qu'on me demandoit: ce sont des² legiers effects que les sens produisoient d'eux mesmes, comme d'un usage; ce que l'ame y prestoit, c'estoit en songe, touchée bien legierement, et comme lechée seulement et arrosée par la molle impression des sens. Cependant mon assiete estoit à la verité tres-douce et paisible: je n'avo; affliction ny pour autruy ny pour moy; c'estoit une langueur et une extreme foiblesse, sans aucune douleur. Je vy ma maison sans la recognoistre. Quand on m'eut couché, je senty une infinie douceur à ce repos, car j'avo; esté vilainement tirassé par ces pauvres gens, qui avoyent pris la peine de me porter sur leurs bras par un long et très-mauvais chemin, et s'y estoient lassez deux ou trois fois les uns après les autres. On me presenta

1. Var.: Qui se branslent, *dressent et couchent* souvent.

2. Var.: *De*.

force remedes, dequoy je n'en receuz aucun, tenant pour certain que j'estoy blessé à mort par la teste. C'eust esté sans mentir une mort bien heureuse : car la foiblesse de mon discours me gardoit d'en rien juger, et la foiblesse du corps¹ d'en rien sentir. Je me laissoy couler si doucement et d'une façon si molle et si aisée que je ne sens guiere autre action si plaisante² que celle-là estoit. Quand je vins à reviyre et à reprendre mes forces,

Ut tandem sensus convaluere mei³,

qui fut deux ou trois heures après, je me senty tout d'un train rengager aux douleurs, ayant les membres tous moulus et froissez de ma cheute, et en fus si mal deux ou trois nuits après, que j'en cuiday remourir encore un coup, mais d'une mort plus vifve; et me sens encore de la secousse de cette froissure. Je ne veux pas oublier cècy, que la dernière chose en quoy je me peus remettre, ce fut la souvenance de cet accident, et me fis redire plusieurs fois où j'alloy, d'où je venoy, à quelle heure cela m'estoit advenu, avant que de le pouvoir concevoir. Quant à la façon de ma cheute, on me la cachoit en faveur de celui qui en avoit esté cause, et m'en forgeoit on d'autres. Mais long temps après, et le lendemain, quand ma memoire vint à s'entr'ouvrir et me représenter l'estat où je m'estoy trouvé en l'instant que j'avoy aperceu ce cheval fondant sur moy (car je l'avoy veu à mes talons et me tins pour mort, mais ce pensement avoit esté si soudain que la peur n'eut pas loisir de s'y engendrer), il me sembla que c'estoit un éclair qui me frapoit l'ame de secousse et que je revenoy de l'autre monde.

Ce conte d'un evenement si legier est assez vain, n'estoit l'instruction que j'en ay tirée pour moy : car, à la verité, pour s'apriver à la mort, je trouve qu'il n'y a que de s'en avoisiner. Or, comme dict Pline, chacun est à soy-mesmes une tres-bonne discipline, pourveu qu'il ait la suffisance de

1. Var.: Et celle du corps.

2. Var.: Autre action moins poissante.

3. Lorsque enfin mes sens reprirent quelque vigueur. (OVIDE, *Trist.*, I. III, 14).

s'espier de près. Ce n'est pas icy ma doctrine, c'est mon estude; ce n'est pas la leçon d'autrui, c'est la mienne¹.

1. Var.: Et me doit on pourtant sçavoir mauvais gré, si je la communique. Ce qui me sert peut aussi par accident servir à un autre. Au demeurant, je ne gaste rien, je n'use que du mien; et, si je fayle fol, c'est à mes despends et sans l'interest de personne, car c'est en folle qui meurt en moy, qui n'a point de suite. Nous n'avons nouvelles que de deux ou trois anciens qui ayent battu ce chemin; et si ne pouvons dire si c'est du tout en pareille maniere à cette-cy, n'en connoissant que les noms. Nul depuis ne s'est jetté sur leur trace. C'est une espineuse entreprise, et plus qu'il ne semble, de suyvre une alleure si vagabonde que celle de nostre esprit, de penetrer les profondeurs opaques de ses replis internes, de choisir et arrester tant de menus airs de ses agitations; et est un amusement nouveau et extraordinaire qui nous retire des occupations communes du monde, ouy, et des plus recommandées. Il y a plusieurs années que je n'ay que moy pour visées à mes pensées, que je ne contrerolle et n'estudie que moy; et si j'estudie autre chose, c'est pour soudain le coucher sur moy, ou en moy, pour mieux dire. Et ne me semble point faillir, si, comme il se faict des autres sciences, sans comparaison moins utiles, je fay part de ce que j'ay apprins en cette cy, quoy que je ne me contente guere du progres que j'y ay faict. Il n'est description pareille en difficulté à la description de soy-mesmes, ny certes en utilité. Encore se faut il testonner, encore se faut il ordonner et renger pour sortir en place. Or je me pare sans cesse, car je me descriis sans cesse. La coustume a faict le parler de soy vicieux, et le prohibe obstinément en hayne de la ventance, qui semble toujours estre attachée aux propres tesmoignages. Au lieu qu'on doit moucher l'enfant, cela s'appelle l'enaser :

In vitium ducit culpæ fuga(1).

Je trouve plus de mal que de bien à ce remede. Mais, quand il seroit vray que ce fust necessairement presumption d'entretenir le peuple de soy, je ne doy pas, suyvant mon general desseïn, refuser une action qui publie cette maladive qualité, puis qu'elle est en moy, et ne doy cacher cette faute que j'ay non seulement en usage, mais en profession. Toutesfois, à dire ce que j'en croy, cette coustume a tort de condamner le vin par ce que plusieurs s'y enyvrent. On ne peut abuser que des choses qui sont bonnes; et croy de cette regle qu'elle ne regarde que la populaire defaillance. Ce sont brides à veaux, desquelles ny les saints, que nous oyons si hautement parler d'eux, ny les philosophes, ny les theologiens ne se brident; ne fay-je moy, quoy que je soye aussi peu l'un que l'autre. S'ils n'en escrivent à point nommé, au moins, quand l'occasion les y porte, ne feignent ils pas de se jeter bien avant sur le trottoir. Dequoy traite Socrates plus largement que de soy? A quoy achemine il plus souvent les propos de ses disciples qu'à parler d'eux, non pas de la leçon de leur livre, mais de l'estre et branle de leur ame? Nous nous disons

(1) « Souvent la peur d'un mal nous conduit dans un pire », a traduit Boileau. (HORACE, *Art poét.*, v. 31).

religieusement à Dieu et à nostre confesseur, comme noz voisins (4) à tout le peuple ; mais nous n'en disons, me respondra-on, que les accusations. Nous disons donc tout, car nostre vertu mesme est fautiere et repentable. Mon mestier et mon art, c'est vivre. Qui me defend d'en parler selon mon sens, experience et usage, qu'il ordonne à l'architecte de parler des bastimens non selon soy, mais selon son voisin, selon la science d'un autre, non selon la sienne. Si c'est gloire de soy-mesme publier ses valeurs, que ne met Cicero avant l'eloquence de Hortense, Hortense celle de Cicero ? A l'adventure, entendent ils que je tesmoigne de moy par ouvrage et effects, non nuement par des paroles. Je peins principalement mes cogitations, subject informe, qui ne peut tomber en production oufragere ; à toute peine le puis je coucher en ce corps aëré de la voix. Des plus sages hommes et des plus devots ont vescu fuyants tous apparens effects. Les effects diroyent plus de la fortune que de moy ; ils tesmoignent leur roolle, non pas le mien, si ce n'est conjecturalement et incertainement ; eschantillons d'une montre particuliere. Je m'estalle entier : c'est un *skeletos* où, d'une veuë, les veines, les muscles, les tendons, paroissent, chasque piece en son siege. L'effect de la toux en produisoit une partie ; l'effect de la palleur ou battement de cœur un' autre, et, douteusement. Ce ne sont mes gestes que j'escriis, c'est moy, c'est mon essence.

Je tien qu'il faut estre prudent à estimer de soy, et pareillement conscientieux à en tesmoigner, soit bas, soit haut, indifferemment. Si je me sembloy bon et sage tout à fait, je l'entonneroy à pleine teste. De dire moins de soy qu'il n'en y a, c'est sottise, non modestie ; se payer de moins qu'on ne vaut, c'est lascheté et pusillanimité, selon Aristote. Nulle vertu ne s'ayde de la fausseté, et la verité n'est jamais matiere d'erreur. De dire de soy plus qu'il n'en y a, ce n'est pas tousjours presumption, c'est encore souvent sottise. Se complaire outre mesure de ce qu'on est, en tomber en amour de soy indiscrete, est, à mon advis, la substance de ce vice. Le supreme remede à le guarir, c'est faire tout le rebours de ce que ceux icy ordonnent, qui, en defendant le parler de soy, defendent par consequent encore plus de penser à soy. L'orgueil gist en la pensée ; la langue n'y peut avoir qu'une bien legere part.

De s'amuser à soy, il leur semble que c'est se plaire en soy, de se hanter et pratiquer que c'est se trop cherir. Mais cet excez naist seulement en ceux qui ne se tastent que superficiellement ; qui se voyent après leurs affaires ; qui appellent resverie et oysiveté de s'entretenir de soy ; et s'estoffer et bastir, faire des chasteaux en Espagne, s'estimants chose tierce et estrangere à eux mesmes. Si quelcun s'enyvre de sa science, regardant souz soy, qu'il tourne les yeux au dessus vers les siecles passez, il baissera les cornes, y trouvant tant de milliers d'esprits qui le foulent aux pieds. S'il entre en quelque flateuse presumption de sa vaillance, qu'il se ramentoive les vies de Scipion, d'Epaminondas, de tant d'armées, de tant de peuples, qui le laissent si loing derrière eux. Nulle particuliere qualité n'enorgueillira celuy qui mettra quand et quand en compte tant d'imparfaites et foibles qualitez autres qui sont en luy, et au bout la nihilité de l'humaine condition. Parce que Socrates avoit seul

(4) Les protestants.

CHAPITRE VII

Des Recompenses d'honneur.

Ceux qui escrivent la vie d'Auguste Cæsar, ils¹ remarquent cecy en sa discipline militaire, que des presens et dons² il estoit merueilleusement liberal envers ceux qui le meritoient, mais que des pures recompenses d'honneur il en estoit bien autant espargnant: si est-ce qu'il avoit esté luy mesme gratifié par son oncle de toutes les recompenses militaires avant qu'il eust jamais esté à la guerre. C'a esté une belle invention, et receüe en la plus part des polices du monde, d'establis certaines merques vaines et sans pris pour en honorer et recompenser la vertu, comme sont les couronnes de laurier, de chesne, de meurte, la forme de certain vestement, le privilege d'aller en coche par ville, ou de nuit avecques flambeau, quelque assiete particuliere aux assemblées publiques, la prerogative d'aucuns surnoms et titres, certaines marques aux armoiries, et choses semblables, dequoy l'usage a esté diversement receu selon l'opinion des nations, et dure encores jusques à nous³.

Nous avons pour nostre part, et plusieurs de nos voisins, les ordres de chevalerie, qui ne sont establis qu'à cette fin. C'est, à la verité, une bien bonne et profitable coustume de trouver moyen de recognoistre la valeur des hommes rares et excellens, et de les contenter et satisfaire par des recompenses⁴ qui ne chargent aucunement le publiq et qui ne coustent rien au prince. Et ce qui a esté tousjours conneu par

mordu à certes au precepte de son Dieu, de se connoistre, et par cet estude estoit arrivé à se mespriser, il fut estimé seul digne du nom de Sage. Qui se connoistra ainsi, qu'il se donne hardiment à connoistre par sa bouche.

1. Var. : *Ils* (mot supprimé).

2. Var. : *Que des dons*.

3. Var. : *Jusques à nous* (mots supprimés).

4. Var. : *Et satisfaire par des payemens*.

expérience ancienne et que nous avons autrefois aussi peu voir entre nous, que les gens d'honneur¹ avoyent plus de jalousie de telles récompenses que de celles où il y avoit du guein et du profit, cela n'est pas sans raison et grande apparence. Si au pris, qui doit estre simplement d'honneur, on y mesle d'autres commoditez et de la richesse, ce meslange, au lieu d'augmenter l'estimation, il la ravale et en retranche. L'ordre Sainct Michel², qui a esté si long temps en honneur³ parmy nous, n'avoit point de plus grande commodité que celle-là, de n'avoir communication de aucune autre commodité. Cela faisoit que autre-fois il n'y avoit ne charge ny estat, quel qu'il fust, auquel la noblesse pretendist avec tant de desir et d'affection qu'elle faisoit à l'ordre, ny qualité qui apportast plus de respect et de grandeur, la vertu embrassant et aspirant plus volontiers à une recompense purement sienne, plustost glorieuse qu'utile. Car, à la verité, les autres dons et presens n'ont pas leur usage si noble⁴ d'autant qu'on les employe à toute autre⁵ sorte d'occasions : c'est une monnoye à toute espece de marchandise⁶. Par des richesses, on paye⁷ le service d'un valet, la diligence d'un courrier, le dancier, le voltiger, le parler et les plus viles offices qu'on reçoive ; voire et le vice mesme⁸ s'en paye, la flaterie, le maquerelage, la trahison, et semblable, que nous employons à nostre usage par l'entremise d'autruy⁹ : ce n'est pas merveille si la vertu reçoit et desire moins volontiers cette sorte de monnoye¹⁰

1. Var. : Que les gens de qualité.

2. Institué par une ordonnance de Louis XI, à Amboise, le 1^{er} août 1649.

3. Var. : En credit.

4. Var. : Les autres dons n'ont pas leur usage si digne.

5. Var. : Autre (mot supprimé).

6. Var. : C'est une monnoye, etc. [(proposition supprimée).]

7. Var. : On satisfait.

8. Var. : Mesme (mot supprimé).

9. Var. : Et semblable, etc. (passage supprimé).

10. Var. : De monnoye commune.

que celle qui luy est propre et particuliere, toute noble et genereuse. Auguste avoit raison d'estre beaucoup plus mesnager et espargnant de cette-cy que de l'autre, d'autant que l'honneur, c'est un privilege qui tire sa principale essence de la rareté, et la vertu mesme.

Cui malus est nemo, quis bonus esse potest¹?

On ne remerque pas, pour la recommandation d'un homme, qu'il ait soing de la nourriture à ses enfans², d'autant que c'est une action commune, quelque juste qu'elle soit³. Je ne pense pas que aucun citoyen de Sparte se glorifiast de sa vaillance, car c'estoit une vertu populaire et vulgaire⁴ en leur nation; et aussi peu de la fidelité et mespris des richesses. Il n'eschoit pas de recompense à une vertu, pour grande qu'elle soit, qui est passée en coustume; et ne sçay avec, si nous l'appellerions jamais grande, estant commune.

Puis donc que ces loyers d'honneur n'ont autre pris et estimation que celle là, que peu de gens en jouyssent, il n'est, pour les aneantir, que d'en faire largesse. Quand il se trouveroit plus de gens⁵ qu'au temps passé qui meritassent nostre ordre, il n'en falloit pas pourtant corrompre l'estimation. Et peu aysément advenir que plus de gens⁶ le meritent, car il n'est aucune des vertuz qui s'espande si aysément que la vaillance militaire. Il y en a une autre vraye, perfecte et philosophique, dequoy je ne parle point, et me sers de ce mot selon nostre usage, bien plus grande que cette cy et plus pleine, qui est une force et assurance de l'ame, mesprisant également toute sorte d'accidens⁷, equa-

1. Pour qui ne voit pas de méchants, les bons ne sauraient exister. (MARTIAL, XII, 82).

2. Var.: *De ses enfans.*

3. Var.: Non plus qu'un grand arbre, où la forest est toute de mesmes.

4. Var.: *Et vulgaire* (mots supprimés).

5. Var.: Plus d'hommes.

6. Var.: *De gens* (mots supprimés).

7. Var.: Toute sorte de contraires accidens.

ble, uniforme et constante, de laquelle la nostre n'est qu'un bien petit rayon. L'usage, l'institution, l'exemple et la coutume peuvent tout ce qu'elles veulent en l'establisement de celle dequoy je parle, et la rendent aysément vulgaire, commune et populaire¹, comme il est tresaysé à voir par l'experiance que nous en donnent nos guerres civiles. Et qui nous pourroit joindre à cette heure et acharner à une entreprise commune, nous ferions reflleurir nostre nom ancien². Il est bien certain que la recompense de l'ordre ne touchoit pas, au temps passé, seulement cette consideration³, elle regardoit plus loing : ce n'a jamais esté le payement d'un valeureux soldat, mais d'un capitaine fameux et noble⁴; la science d'obeir ne meritoit pas un loyer si honorable. On y requeroit anciennement une suffisance militaire plus universelle et qui embrassast la plus part et plus grandes parties d'un homme de guerre⁵, qui fust encore, outre cela, de condition accommodable à une telle dignité. Mais je dy, quand plus de gens en seroyent dignes qu'il ne s'en trouvoit autresfois, qu'il ne falloit pas pourtant s'en rendre plus liberal; et eust mieux vallu faillir à n'en estrener pas tous ceux à qui il estoit deu que de perdre pour jamais, comme nous venons de faire, l'usage d'une invention si propre et si utile⁶. Aucun homme de cœur ne daigne s'avantager de ce qu'il a de commun avec plusieurs; et ceux d'aujourd'huy, qui ont moins merité cette recompense, font plus de contenance de la desdaigner, pour se loger par là

1. Var. : *Commune et populaire* (mots supprimés).

2. Var. : Et acharner à une entreprise commune *tout nostre peuple*, nous ferions reflleurir nostre *ancien nom militaire*.

3. Var. : *Seulement la vaillance*.

4. Var. : *Et noble* (mots supprimés).

5. Var. : On y requeroit anciennement une *expertise bellique* plus universelle, et qui embrassast la plus part et plus grandes parties d'un homme *militaire* : *neque enim eadem militares et imperatoriae artes sunt* (1)...

6. Var. : D'une invention *si utile*.

(1) Car les talents du soldat et ceux du général ne sont pas les mêmes. (TITE-LIVE, XXV, 49).

au rang de ceux à qui on fait tort d'espandre indignement et avilir cet honneur qui leur estoit particulièrement deu¹.

Or, de s'atendre, en effaçant et abolissant cette-cy, de pouvoir soudain remettre en credit et renouveler une semblable coustume, ce n'est pas entreprinse propre à une saison si licencieuse et malade qu'est celle où nous nous trouvons à present; et en adviendra que la dernière² encourra dès sa naissance les incommoditez qui viennent de ruiner l'autre. Les regles de la dispensation de ce nouvel ordre auroyent besoing d'estre extrêmement tendues et contraintes, pour luy donner autorité; et cette saison tumultuere n'est pas capable d'une bride courte et réglée: outre ce, qu'avant qu'on luy puisse donner credit, il est besoing qu'on ayt perdu la memoire du premier, et du mespris auquel il est cheu.

Ce lieu pourroit recevoir quelque discours sur la consideration de la vaillance et de la difference³ de cette vertu aux autres; mais, Plutarque estant souvant retombé sur ce propos et nous estant si familier par l'air françois qu'on luy a donné si perfect et si plaisant⁴, je me meslerois pour neant de raporter icy ce qu'il en dict. Mais⁵ cecy est digne d'estre remarqué⁶, que nostre nation donne à la *vaillance* le premier degré des vertus, comme son nom mesme⁷ monstre, qui vient de *valeur*; et que à notre usage, quand nous disons un homme qui vaut beaucoup, ou un homme de bien, au stile de nostre court et de nostre noblesse, ce n'est à dire autre chose qu'un vaillant homme, d'une façon pareille à la romaine: car la generale appellation de *vertu* prend chez eux etymologie de la *force*. La forme propre, et seule, et essentielle, de la⁸ noblesse en France, c'est la vacation mili-

1. Var.: Et avilir *cette marque* qui leur estoit particulièrement deuë.

2. L'ordre du Saint-Esprit institué par Henri III, en 1578.

3. Var.: De la vaillance et *différence*.

4. Var.: *Et nous estant si familier*, etc. (mots supprimés).

5. Var.: *Mais* (mot supprimé).

6. Var.: D'estre *consideré*.

7. Var.: *Mesme* (mot supprimé).

8. Var.: *La* (mot supprimé).

taire. Il est vray-semblable que la premiere vertu qui se soit fait paroistre entre les hommes et qui a donné advantage aux uns sur les autres, ç'a esté cette cy, par laquelle les plus forts et courageux se sont rendus maistres des plus foibles, et ont acquis reng et reputation particuliere, d'où luy est demeuré cet honneur et dignité de langage; ou bien que ces nations, estant tres-belliqueuses, ont donné le pris à celle des vertus qui leur estoit la¹ plus familiere, et le plus digne tiltre : tout ainsi que nostre passion, et cette fievreuse sollicitude que nous avons de la chasteté des femmes, fait aussi qu'une bonne femme, une femme de bien et femme d'honneur et de vertu, ce ne soit, à la verité², à dire autre chose pour nous qu'une femme chaste; comme si, pour les obliger à ce devoir, nous mettions à nonchaloir tous les autres, et leur laschions la bride à toute autre faute, pour entrer en composition de leur faire quitter cette-cy.

CHAPITRE VIII

De l'Affection des peres aux enfans.

A MADAME D'ESTISSAC.

Madame, si l'estrangeté ne me sauve, et la nouvelleté, qui ont accoustumé de donner pris aux choses, je ne sors jamais à mon honneur de cette sotte entreprise : mais elle est si fantastique et a un visage si esloigné de l'usage commun que cela luy pourra donner passage. C'est une humeur melancolique, et une humeur par consequent tres-ennemie de ma complexion naturelle, produite par le chagrin de la solitude en laquelle il y a quelques années que je m'estoy jetté, qui m'a mis premierement en teste cette resverie de me mesler d'escire. Et puis, me trouvant entierement des-

1. Var.: *La* (mot supprimé).

2. Var.: Ce ne soit, *en effect*.

garny¹ et vuide de toute autre matiere, je me suis presenté moy-mesmes à moy pour argument et pour subject. C'est un dessein farouche et monstrueux². Il n'y a rien aussi en cette besoingne digne d'estre remerqué que cette bizarrerie : car à un subject si vain et si vile le meilleur ouvrier du monde n'eust sceu donner forme et façon³ qui merite qu'on en face conte. Or, Madame, ayant à m'y pourtraire au vif, j'en eusse oublié un traict d'importance, si je n'y eusse representé l'honneur et reverence singuliere⁴ que j'ay tousjours rendu à vos merites et à vos vertuz⁵. Et l'ay voulu dire notamment⁶ à la teste de ce chapitre, d'autant que, parmy vos autres grandes qualitez⁷, celle de l'amitié que vous avez monstrée à vos enfans tient l'un des premiers reings. Qui sçaura l'aage auquel monsieur d'Estissac⁸ vous laissa veufve, les grands et honorables partis qui vous ont esté offerts autant qu'à dame de France de vostre condition, la constance et fermeté dequoy vous avez soustenu, tant d'années et au travers de tant d'espineuses difficultez, la charge et conduite de leurs affaires qui vous ont agitée par tous les coins de France et vous tiennent encores assiegée, l'heureux acheminement que vous y avez donné par vostre seule prudence ou bonne fortune, il dira aisément avec moy que nous n'avons point d'exemple d'affection maternelle en nostre temps plus exprez que le vostre. Je louë Dieu, Madame, qu'elle est si bien employée⁹ : car les bonnes esperances que donne de soy monsieur d'Estissac¹⁰ assurent assez que, quand il sera

1. Var.: Entierement *despourveu*.

2. Var.: C'est le seul livre au monde de son espece, et d'un dessein farouche et *extravagant*.

3. Var.: N'eust sceu donner *façon*.

4. Var.: *Et reverence singuliere* (mots supprimés).

5. Var.: *Et à vos vertuz* (mots supprimés).

6. Var.: Dire *signamment*.

7. Var.: Vos autres *bonnes* qualitez.

8. Var.: Monsieur d'Estissac, vostre mari.

9. Var.: Qu'elle *aye esté* si bien employée.

10. Var.: Monsieur d'Estissac, vostre fils.

en aage, vous en retirerez l'obeïssance et reconnoissance d'un tres-bon fils¹. Mais, d'autant qu'à cause de son enfance², il n'a peu remerquer les extremes offices qu'il a receu de vous en si grand nombre, je veus, si ces escrits viennent un jour à luy tomber en main lorsque je n'auray plus ny bouche ny parole qui le puisse dire, qu'il reçoive de moy ce tesmoignage en toute verité, qui luy sera encore plus vivement tesmoigné par les bons effects dequoy, si Dieu plaist, il se ressentira qu'il n'est gentil-homme en France qui doive plus à sa mere qu'il faict, et qu'il ne peut donner à l'advenir plus certaine preuve de sa valeur et de sa vertu³ qu'en vous reconnoissant pour telle.

S'il y a quelque loy vrayement naturelle, c'est à dire quelque instinct qui se voye universellement et perpetuellement empreinct aux bestes et en nous (ce qui n'est pas sans controverse), je puis dire, à mon advis, qu'après le soing que chasque animal a de sa conservation et de fuir ce qui nuit, l'affection que l'engendrant porte à son engeance tient le second lieu en ce rang. Et, parce que nature semble nous l'avoir recommandée, regardant à estandre et faire aller avant les pieces successives de cette sienne machine, ce n'est pas de⁴ merveille si, à reculons, des enfans aux peres, elle n'est pas si grande⁵.

1. Var.: Vous en *tirerez* l'obeïssance et reconnoissance d'un tres-bon *enfant*.

2. Var.: Qu'à cause de sa *puerilité*.

3. Var.: De sa *bonté* et de sa vertu.

4. Var.: *De* (mot supprimé).

5. Var.: Joint cette autre consideration aristotelique que celuy qui bien faict à quelcun l'aime mieux qu'il n'en est aimé; et celuy à qui il est deu aime mieux que celuy qui doit; et tout ouvrier aime mieux son ouvrage qu'il n'en seroit aimé, si l'ouvrage avoit du sentiment; d'autant que nous avons cher, estre; et estre consiste en mouvement et action: parquoy chascun est aucunement en son ouvrage. Qui bien fait exerce une action belle et honneste; qui reçoit l'exerce utile seulement. Or l'utile est de beaucoup moins aimable que l'honneste: l'honneste est stable et permanent, fournissant à celuy qui l'a faict une gratification constante; l'utile se perd et eschappe facilement, et n'en est la memoire ny si fresche ny si douce; les choses nous sont plus cheres qui nous ont plus cousté, et donner est de plus de coust que le prendre.

lever de laquelle il s'estoit trouvé avec beaucoup d'autres. Il me fit souvenir du conte que j'avois ouy faire d'un autre gentilhomme, si fait et façonné à ce beau mestier, du temps de sa jeunesse, que, venant après à estre maistre de ses biens, delibéré d'abandonner cette trafique, il ne se pouvoit garder pourtant, s'il passoit près d'une boutique où il y eust chose dequoy il eüst besoin, de la desrober, en peine de l'envoyer payer après. Et en ay veu plusieurs si accoustumez et rompus à cela¹ que, parmy leurs compaignons mesmes, ils desroboient ordinairement des choses qu'ils vouloient rendre. Je suis Gascon, et si n'est vice auquel je m'entende moins. Je le hay un peu plus par complexion que je ne l'accuse par discours ; seulement par desir, je ne soustrais rien à personne. Ce quartier en est, à la verité, un peu plus descrié que les autres de la françoise nation : si est-ce que nous avons veu de nostre temps, à diverses fois, entre les mains de la justice, des hommes de maison d'autres contrées convaincus de plusieurs horribles voleries. Je crains que de cette débauche il s'en faille aucunement prendre à ce vice des peres.

Et si on me respond ce que fit un jour un seigneur de bon entendement, qu'il faisoit espargne des richesses, non pour en tirer autre fruit et usage que pour se faire honorer et rechercher aux siens ; et que, l'aage luy ayant osté toutes autres forces, c'estoit le seul remede qui luy restoit pour se maintenir en autorité en sa famille et pour éviter qu'il ne vinst à mespris et desdain à tout le monde² : cela est quelque chose, mais c'est la medecine à un mal duquel on devoit éviter la naissance. Un pere est bien miserable, qui ne tient l'affection de ses enfans que par le besoin qu'ils ont de son secours, si cela se doit nommer affection : il faut se rendre respectable par sa vertu et par sa suffisance, et aymable par sa bonté et douceur de ses meurs. Les cen-

1. Var. : Si *dressez et duttz* à cela.

2. Var. : (De vray, non la vieillesse seulement, mais toute imbecillité, selon Aristote, est promotrice d'avarice).

dres mesmes d'une riche matiere, elles ont leur pris ; et les os et reliques des personnes d'honneur, nous avons accoustumé de les avoir en respect¹ et reverence. Nulle vieillesse peut estre si caducque et si rance à un personnage qui a passé en honneur son aage, qu'elle ne soit venerable, et notamment à ses enfans, desquels il faut avoir réglé l'ame à leur devoir par raison, non par necessité et par le besoin, ny par rudesse et par force :

*Et errat longe, mea quidem sententia,
Qui imperium credat esse gravius aut stabilius
Vi quod fit, quam illud quod amicitia adjungitur*².

J'accuse toute violence en l'education d'une ame tendre, qu'on dresse pour l'honneur et la liberté. Il y a je ne sçay quoy de servile en la rigueur et en la contraincté, et tiens que ce qui ne se peut faire par la raison, et par prudence et adresse, ne se fait jamais par la force. On m'a ainsin eslevé : ils disent qu'en tout mon premier aage je n'ay tasté qu'à deux coups le fouët³, et bien mollement. J'ay deu la pareille aux enfans que j'ay eu : ils me meurent tous en nourrisse ; mais une seule fille⁴ qui est eschappée à cette infortune a attainé six ans et plus, sans qu'on ait employé à sa conduite et pour le chastiment de ses fautes pueriles, l'indulgence de sa mere s'y appliquant aysément, autre chose que parolles, et bien douces. Et quand mon desir y seroit frustré, il est assez d'autres causes ausquelles nous prendre, sans entrer en reproche avec ma discipline que je sçay estre juste et naturelle. J'eusse esté beaucoup plus religieux encores en cela envers des masles⁵, moins nais à servir et de condition plus libre : j'eusse aymé à leur gros-

1. Var. : De les *tenir* en respect.

2. Et il se trompe fort, à mon avis, celui qui croit son autorité mieux établie par la force que par la douceur. (TÉRENCE, *Adelphes*, acte I, sc. I, v. 40).

3. Var. : Je n'ay tasté *des verges qu'à deux coups*.

4. Var. : Mais *Leonor*, une seule fille.

5. Var. : *Vers* des masles.

sir le cœur d'ingenuité et de franchise. Je n'ay veu autre effect aux verges, sinon de rendre les ames plus lasches ou plus malicieusement opiniastres.

Voulons nous estre aimez de nos enfans ? leur voulons nous oster l'occasion de souhaiter nostre mort (combien qu'à la verité nulle occasion d'un si horrible souhait peut estre ny juste ny excusable¹) ? accommodons leur vie raisonnablement de ce qui est en nostre puissance. Pour cela, il ne nous faudroit pas marier si jeunes que nostre aage vienne quasi à se confondre avec le leur ; car cet inconvenient nous jette à plusieurs grandes difficultez : je dy speciallement à la noblesse, qui est d'une condition oisive et qui ne vit, comme on dit, que de ses rentes ; car ailleurs, où la vie est questuere, la pluralité et compaignie des enfans, c'est un agencement de mesnage, ce sont autant de nouveaux utiles et instrumens à s'enrichir.

Je me mariay à trente trois ans, et loué l'opinion de trente cinq, qu'on dit² estre d'Aristote³. Les anciens Gaulois⁴ estimoient à extreme reproche d'avoir eu accointance de femme avant l'aage de vingt ans, et recommandoient singulièrement aux hommes qui se vouloient dresser pour le service de la guerre⁵ de conserver bien avant l'aage leur pucelage, d'autant que les courages s'en amollissent et divertissent⁶ :

1. Var. : (Combien que nulle occasion d'un si horrible souhait ne peut estre ny juste ny excusable, *nullum scelus rationem habet* (1).

2. Voy. *Politico.*, VII, 46, Aristote dit *trente-sept*, et non *trente-cinq*.

3. Var. : Platon ne veut pas qu'on se marie avant les trente ; mais il a raison de se moquer de ceux qui font les œuvres de mariage après cinquante-cinq, et condamne leur engeance indigne d'aliment et de vie. Thales y donna les plus vrayes bornes, qui, jeune, respondit à sa mere, le pressant de se marier, qu'il n'estoit pas temps, et, devenu sur l'aage, qu'il n'estoit plus temps. Il faut refuser l'opportunité à toute action importune.

4. Voy. *CÉSAR, de Bello gallico*, VI, 21. César parle des Germains, et non des Gaulois.

5. Var. : Qui se vouloient dresser pour la guerre.

6. Var. : D'autant que les courages s'amollissent et divertissent par l'accouplage des femmes.

(1) Nul crime n'a sa raison d'être. (TITE-LIVE, XXVIII, 28).

Ma hor' congiunto a giovinetta sposa,
 Lieto homai de' figli, era invilito
 Negli affetti di padre e di marito*.

En certaine contrée des Indes Espagnoles, on ne permettoit aux hommes de se marier qu'après quarante ans, et si le permettoit-on aux filles à dix ans. Un gentilhomme qui a trente cinq ans, il n'est pas temps qu'il face place à son fils qui en a vingt : il est luy-mesme au train de paroistre et aux voyages des guerres et en la court de son prince ; il a besoin de ses pieces et en doit certainement faire part, mais telle part qu'il ne s'oublie pas pour autruy. Et à celuy-là peut servir justement cette responce que les peres ont ordinairement en la bouche : « Je ne me veux pas despouiller devant que de m'aller coucher ».

Mais un pere aterrè d'années et de maux, privé, par sa foiblesse et faute de santé, de la commune société des hommes, il se fait tort et aux siens de couvrir inutilement un grand tas de richesses. Il est assez en estat, s'il est sage, pour avoir desir de se despouiller pour se coucher, non pas jusques à la chemise, mais jusques à une robbe de nuict bien chaude ; le reste des pompes, dequoy il n'a plus que faire, il doit en estrener volontiers ceux à qui par ordonnance naturelle cela doit appartenir. C'est raison qu'il leur en laisse l'usage, puis que nature l'en prive : autrement, sans doute, il y a de la malice et de l'envie. La plus belle des

1. Mais maintenant il est le mari d'une jeune femme et il est pere ; ce double bonheur a amolli son courage. (TASSO, *Gerus. lib.*, canto X, st. 39).

2. Var. : Muleasses, roy de Thunes (1), celuy que l'empereur Charles cinquieme remit en ses Estats, reprochoit la memoire de Mahomet, son pere, de sa hantise avec les femmes, l'appelant brode, effeminé, engendreur d'enfants. L'histoire grecque remarque de Jecus Tarentin, de Chryso, d'Astylus, de Diopompus et d'autres, que, pour maintenir leurs corps fermes au service de la course dès jeux Olympiques, de la palæstrine et tels exercices, ils se priverent, autant que leur dura ce soing, de toute sorte d'acte venerien.

(1) Muley-Haçan, roi de Tunis, dont il a été déjà question.

actions de l'empereur Charles cinquiemes fut celle-là ¹, d'avoir sceu reconnoistre que la raison nous commande assez de nous dépouiller quand nos robes nous chargent et empeschent, et de nous coucher quand les jambes nous faillent. Il resigna ses moyens, grandeur et puissance, à son fils, lorsqu'il sentit defaillir en soy la fermeté et la force pour conduire les affaires avec la gloire qu'il y avoit acquise.

*Solve senescentem mature sanus equum, ne
Peccet ad extremum ridendus et ilia ducat².*

Cette faute de ne se sçavoir reconnoistre de bonne heure, et ne sentir l'impuissance et extreme alteration que l'aage apporte naturellement et au corps et à l'ame, qui, à mon opinion, est esgale (si l'ame n'en a plus de la moitié), a perdu la reputation de la plus part des grands hommes du monde. J'ay veu de mon temps et connu familièrement des personnages de grande autorité, qu'il estoit bien aisé à voir estre merveilleusement descheus de cette ancienne suffisance, que je connoissois par la reputation qu'ils en avoient acquise en leurs meilleurs ans. Je les eusse, pour leur honneur, volontiers souhaité retirez en leur maison à leur aise et deschargez des occupations publiques et guerrieres, qui n'estoient plus pour leurs espauls. J'ay autrefois esté privé en la maison d'un gentil-homme veuf et fort vieil, d'une vieillesse assez verte. Cettuy-cy avoit plusieurs filles à marier et un fils desjà en aage de paroistre : cela luy³ chargeoit sa maison de plusieurs despences et visites estrangieres, à quoy il prenoit peu de goust⁴, non seulement pour le soin de l'espargne, mais encore plus pour avoir, à cause de l'aage, pris une forme de vie fort esloignée de la nostre. Je luy dy un jour un peu hardiment, comme j'ay accoustumé

1. Var. : A l'imitation d'aucuns anciens de son qualibré.

2. Il n'est que temps de lâcher la bride à ton cheval vieilli, si tu ne veux pas que, objet de risée, il butte au bout de la carrière et devienne poussif. (HORACE, *Epist.*, I, 1, 8).

3. Var. : *Luy* (mot supprimé).

4. Var. : Peu de *plaisir*.

de produire librement ce qui me vient en la bouche¹, qu'il luy sieroit mieux de nous faire place et de laisser à son fils sa maison principale (car il n'avoit que celle-là de bien logée et accommodée), et se retirer en une sienne terre, qu'il avoit fort voisine², où personne n'apporteroit incommodité à son repos, puis qu'il ne pouvoit autrement éviter nostre importunité, veu la condition de ses enfans. Il m'en creut depuis et s'en trouva fort³ bien.

Ce n'est pas à dire qu'on leur donne, par telle voye, d'obligation de laquelle on ne se puisse plus desdire : je leur lairrois, moy qui suis à mesme de jouer ce rolle, la jouyssance de ma maison et de mes biens, mais avec liberté de m'en repentir, s'ils m'en donnoient occasion ; je leur en lairrois l'usage, parce qu'il ne me seroit plus commode ; et de l'autorité des affaires en gros, je m'en reserverois autant qu'il me plairoit, ayant tousjours jugé que ce doit estre un grand contentement à un pere vieux⁴, de mettre luy-mesme ses enfans en train du gouvernement de ses affaires, et de pouvoir pendant sa vie contreroller leurs deportemens, leur fournissant d'instruction et d'advis suyvant l'experience qu'il en a, et d'acheminer luy mesme l'ancien honneur et ordre de sa maison en la main de ses enfans⁵, et se respondre par là des esperances qu'il peut prendre de leur conduite à venir. Et, pour cet effect, je ne voudrois pas fuir leur compaignie ; je voudroy les esclairer de prés et jouyr moy-mesme⁶, selon le goust de mon aage⁷, de leur allegresse et de leurs festes. Si je ne vivoy parmy eux (comme je ne pourroy sans offencer leur assemblée par le chagrin de mon aage et l'importunité de mes maladies⁸, et

1. Var.: *De produire librement*, etc. (mots supprimés).

2. Var.: *En une sienne terre voisine*.

3. Var.: *Fort* (mot supprimé).

4. Var.: *A un pere vieill*.

5. Var.: *En la main de ses successeurs*.

6. Var.: *Moy-mesme* (mots supprimés).

7. Var.: *Selon la condition* de mon aage.

8. Var.: *Et l'obligation* de mes maladies.

sa vaine cholere et pourvoyance. Chacun est en sentinelle contre ce pauvre homme¹. Si, par fortune, quelque chetif serviteur s'y adonne², soudain il luy est mis en soupçon, qualité à laquelle la vieillesse mord si volontiers de soy-mesme. Quant de fois³ s'est il vanté à moy de la bride qu'il donnoit aux siens et exacte obeïssance et reverence qu'il en recevoit; combien il voyoyt cler en ses affaires!

*Ille solus nescit omnia*⁴.

Je né vois homme qui sceust apporter⁵ plus de parties, et naturelles et acquises, propres à conserver la maistrise, qu'il faict; et si en est descheu comme un enfant. Partant l'ay-je choisi, parmy plusieurs telles conditions que je cognois, comme plus exemplaire⁶.

Il est tousjours proclive aux femmes de disconvenir à

1. Var.: Contre luy.

2. C'est-à-dire : « S'attache à lui ».

3. Var.: Quantes fois.

4. Lui seul ignore ce qui se passe chez lui. (TÉRENCE, *Adelphes*, acte IV, sc. II, v. 9).

5. Var.: Je ne sçache homme qui peut apporter.

6. Var.: Ce seroit matiere à une question scholastique, s'il est ainsi mieux ou autrement. En presence, toutes choses luy cedent; et laisse on ce vain cours à son autorité qu'on ne luy resiste jamais: on le croit, on le craint, on le respecte tout son saoul. Donne-il congé à un valet, il plie son paquet; le voylà party, mais hors de devant luy seulement. Les pas de la vieillesse sont si lents, les sens si troubles, qu'il vivra et fera son office en mesme maison, un an, sans estre apperceu. Et, quand la saison en est, on faict venir des lettres lointaines, piteuses, suppliantes, pleines de promesse de mieux faire, par où on le remet en grace. Monsieur fait-il quelque marché ou quelque depesche qui desplaise? on la supprime, forgeant tantost après assez de causes pour excuser la faute d'exécution ou de responce. Nulles lettres estrangeres ne luy estants premierement apportées, il ne void que celles qui semblent commodes à sa science. Si, par cas d'avanture, il les saisit, ayant eu coustume de se reposer sur certaine personne de les luy lire, on y trouve sur le champ ce qu'on veut; et faict-on à tous coups que tel luy demande pardon qui l'injurie par sa lettre. Il ne void en fin affaires que par une image disposée et desseignée et satisfactoire, le plus qu'on peut, pour n'esveiller son chagrin et son courroux. J'ay veu, souz des figures differentes, assez d'œconomies longues, constantes, de tout pareil effect.

leurs maris¹, sur tout bargeux et vieils; mais quand c'est en faveur des enfans, elles empoignent ce titre avec gloire. S'ils sont grands et fleurissans, ils subornent incontinent, ou par autorité ou par faveur, et maistre d'hostel et receveur, et tout le reste. Ceux qui n'ont ny femme ny enfans tombent en ce malheur plus difficilement, mais plus cruellement aussi et indignement. Bien sert à la decrepitude de nous fournir le doux benefice d'inaperceance et d'ignorance et facilité à nous laisser piper. Si nous y voyions, que seroit ce de nous, mesme en ce temps où les juges qui ont à décider nos controverses sont communément partisans de l'enfance et interessez²?

1. C'est-à-dire : « Les femmes ont un penchant naturel à contrarier leurs maris ».

2. Var. : Il est toujours proclive aux femmes de disconvenir à leurs maris : elles saisissent à deux mains toutes couvertures de leur contraster; la premiere excuse leur sert de plénier justification. J'en ay veu qui desrobboit gros à son mary pour, disoit elle à son confesseur, faire ses aulmosnes plus grasses. Fiez-vous à cette religieuse dispensation! Nul maniemment leur semble avoir assez de dignité, s'il vient de la concession du mary; il faut qu'elles l'usurpent ou finement ou fierement, et toujours injurieusement, pour luy donner de la grace et de l'autorité. Comme en mon propos, quand c'est contre un pauvre vieillard et pour des enfans, lors empoignent elles ce tiltre et en servent leur passion avec gloire; et, comme en un commun servage, monopolent facilement contre sa domination et gouvernement. Si ce sont masles, grands et fleurissans, ils subornent aussi incontinent, ou par force ou par faveur, et maistre d'hostel et receveur, et tout le reste. Ceux qui n'ont ny femme ny fils tombent en ce malheur plus difficilement, mais plus cruellement aussi et indignement. Le vieil Caton disoit en son temps qu'autant de valets, autant d'ennemis. Voyez si selon la distance de la pureté de son siecle au nostre, il ne nous a pas voulu advertir que femme, fils et valet, autant d'ennemis à nous. Bien sert à la decrepitude de nous fournir le doux benefice d'inapperceance et d'ignorance et facilité à nous laisser tromper. Si nous y mordions, que seroit-ce de nous, mesme en ce temps où les juges qui ont à décider noz controverses sont communément partisans de l'enfance et interessez? Au cas que cette pippérie m'eschappe à voir, aumoins ne m'eschappe-il pas à voir que je suis très-pippable. Et aura-on jamais assez dit de quel prix est un amy, à comparaison de ces liaisons civiles? L'image mesme que j'en voy aux bestes, si pure, avec quelle religion je la respecte! Si les autres me pippent, au moins ne me pippe-je pas moy-mesme à m'estimer capable de m'en garder, ny à me ronger la cervelle pour m'en rendre. Je me sauve de telles trahisons en mon propre giron, non par une inquiete et tumultuaire curiosité,

C'est raison de laisser l'administration des affaires aux meres pendant que les enfans ne sont pas en l'eage, selon les loix, pour en manier la charge; mais le pere les a bien mal nourris, s'il ne peut esperer qu'en cet aage là¹ ils auront plus de sagesse et de suffisance que sa femme, veu l'ordinaire foiblesse du sexe. Bien seroit-il toutesfois, à la verité, plus contre nature de faire dépendre les meres de la discretion de leurs enfans. On leur doit donner largement dequoy maintenir leur estat selon la condition de leur maison et de leur aage, d'autant que la necessité et l'indigence est beaucoup plus mal seante et mal-aisée à supporter à elles qu'aux masles: il faut plustost en charger les enfans que la mere².

pent de faire perdre quelque reelle commodité pour une si frivole conjecture. A une femme desraisonnable il ne couste non plus de passer par dessus une raison que par dessus une autre; elles s'ayment le mieux où elles ont plus de tort: l'injustice les alleche; comme les bonnes, l'honneur de leurs actions vertueuses; et en sont debonnaires d'autant plus qu'elles sont plus riches; comme plus volontiers et glorieusement chastes de ce qu'elles sont belles.

1. Var.: Qu'en leur maturité.

2. Var.: En general, la plus saine distribution de noz biens en mourant me semble estre les laisser distribuer à l'usage du pais: les loix y ont mieux pensé que nous; et vaut mieux les laisser faillir en leur eslection que de nous hazarder de faillir temerairement en la nostre. Ils ne sont pas proprement nostres, puis que, d'une prescription civile et sans nous, ils sont destinez à certains successeurs. Et encore que nous ayons quelque liberté audelà, je tien qu'il faut une grande cause et bien apparente pour nous faire oster à un ce que la fortune luy avoit acquis et à quoy la justice commune l'appelloit; et que c'est abuser contre raison de cette liberté d'en servir noz fantasies frivoles et privées. Mon sort m'a fait grace de ne m'avoir présenté des occasions qui me peussent tenter, et divertir mon affection de la commune et legitime ordonnance. J'en voy envers qui c'est temps perdu d'employer un long soin de bons offices: un mot receu de mauvais biais efface le merite de dix ans. Heureux qui se trouve à point pour leur oindre la volonté sur ce dernier passage! La voisine action l'emporte: non pas les meilleurs et plus frequents offices, mais les plus recents et presents font l'operation. Ce sont gents qui se jouent de leurs testaments, comme de pommes ou de verges, à gratifier ou chastier chaque action de ceux qui y pretendent interest. C'est chose de trop longue suite et de trop de poids pour estre ainsi promenée à chasque instant, et en laquelle les sages se plantent une fois pour toutes, regardans sur tout à la raison et observance publique. Nous prenons un peu trop à cœur ces substitutions masculines, et proposons une eternité ridicule à noz noms. Nous poisons

Mais, au demeurant, il me semble, je ne sçay comment, qu'en toutes façons la maistrise n'est aucunement deuë aux femmes sur des hommes¹ sauf la maternelle et naturelles, si ce n'est pour le chastiment de ceux qui, par quelque humeur fievreuse, se sont volontairement soubmis à elles ; mais cela ne touche point² les vieilles, dequoy nous parlons icy. C'est l'apparence de cette consideration qui nous a fait forger et donner pied si volontiers à cette loy, que nul ne veit onques, qui prive les femmes de la succession de cette

aussi trop les vaines conjectures de l'avenir que nous donnent les esprits puerils. A l'adventure, est on fait injustice de me deplacer de mon rang pour avoir esté le plus lourd et plombé, le plus long et desgouté en ma leçon, non seulement que tous mes freres, mais que tous les enfans de ma province, soit leçon d'exercice d'esprit, soit leçon d'exercice de corps. C'est folle de faire des triages extraordinaires sur la foy de ces divinations auxquelles nous sommes si souvent trompez. Si on peut blesser cette regle et corriger les destinées aux choix qu'elles ont fait de noz heritiers, on le peut avec plus d'apparence en consideration de quelque remarquable et enorme difformité corporelle, vice constant, inamandable, et, selon nous, grands estimateurs de la beauté, d'important prejudice.

Le plaisant dialogue du legislateur de Platon avec ses citoyens fera honneur à ce passage ; « Comment donc, disent-ils, sentans leur fin prochaine, ne pourrons nous point disposer de ce qui est à nous à qui il nous plaira ? O dieux ! quelle cruauté qu'il ne nous soit loisible, selon que les nostres nous auront servy en noz maladies, en nostre vieillesse, en noz affaires, de leur donner plus ou moins selon noz fantasies » ! A quoy le legislateur respond en cette maniere : et « Mes amis, qui avez sans doute bien tost à mourir, il est mal-aisé que vous vous cognoissiez, et que vous cognoissiez ce qui est à vous, suivant l'inscription delphique, Moy, qui fay les loix, tien que ny vous n'estes à vous, ny n'est à vous ce que vous jouyssez. Et vos biens et vous estes à vostre famille, tant passée que future ; mais encore plus sont au public et vostre famille et voz biens. Parquoy, de peur que quelque flatteur en vostre vieillesse ou en vostre maladie, ou quelque passion vous sollicite mal à propos de faire testament injuste, je vous en garderay. Mais, ayant respect et à l'interest universel de la cité et à celui de vostre maison, j'establiray des loix et feray sentir, comme de raison, que la commodité particuliere doit ceder à la commune. Allez vous en joyeusement où la necessité humaine vous appelle. C'est à moy, qui ne regarde pas l'une chose plus que l'autre, qui, autant que je puis, me soingne du general, d'avoir soucy de ce que vous laissez ».

1. Var. : *Revenant à mon propos, il me semble, en toutes façons, qu'il naist rarement des femmes à qui la maistrise soit deuë sur des hommes.*

2. Var. : *Ne touche aucunement.*

couronne¹; et n'est guiere seigneurie au monde où elle ne s'allegue, comme icy, par une vray-semblance de raison qui l'authorise; mais la fortune luy a donné plus de credit en certains lieux qu'aux autres. Il est aussi² dangereux de laisser à leur jugement la dispensation et la distribution³ de nostre succession, selon le choix qu'elles feront des enfans, qui est à tous les coups inique et fantastique: car cet appetit desreglé et goust malade qu'elles ont au temps de leurs groisses, elles l'ont en l'ame en tout temps. Communement on les void s'adonner aux plus foibles et malotrus, ou à ceux, si elles en ont, qui leur pendent encores au col. Car, n'ayant point assez de force de discours pour choisir et embrasser ce qui le vaut, elles se laissent plus volontiers aller où les impressions de nature sont plus seules et plus apparentes⁴: comme les animaux, ceux qui n'ont cognoissance de leurs petits, ny goust de la parenté⁵, que pendant qu'ils leur pendent à la mamelle⁶. Et si⁷, il est aisé à voir par experience que cette affection naturelle, à qui nous donnons tant d'authorité, a les racines bien foibles. Pour un fort legier profit, nous arrachons tous les jours leurs propres enfans d'entre les bras des meres, et leur faisons prendre les nostres en charge; nous leur faisons abandonner les leurs à quelque chetive nourrisse à qui nous ne voulons pas commettre les nostres, ou à quelque chevre, leur defandant non seulement de les alaiter, quelque dangier qu'ils en puissent encourir, mais encore d'en avoir aucun soin, pour s'employer du tout au service des nostres; et voit on, en la plus part d'entre elles, s'engendrer bien tost par accoustumance un' affection bastarde, plus vehemente que la na-

1. Il s'agit de la loi salique, qui exclut du trône les filles des rois de France.

2. Var.: *Ausst* (mot supprimé).

3. Var.: *Et distribution* (mots supprimés).

4. Var.: *Et plus apparentes* (mots supprimés).

5. Var.: *Ny goust de la parenté* (mots supprimés).

6. Var.: Que pendant qu'ils tiennent à leurs mamelles.

7. Var.: *Au demeurant*.

turelle, et plus grande sollicitude de la conservation des enfans empruntez que des leurs propres. Et ce que j'ay parlé des chevres, c'est d'autant qu'il est ordinaire autour de chez moy de voir les femmes de vilage, lors qu'elles ne peuvent nourrir les enfans de leurs mamelles, appeller des chevres à leurs secours; et j'ay à cette heure deux laquays qui ne tetterent jamais que huit jours laict de femme. Ces chevres sont incontinant duites à venir alaitter ces petits enfans, reconnoissent leur voix quand ils crient, et y accourent: si on leur en presente un autre que leur nourrisson, elles le refusent; et l'enfant en fait de mesmes d'une autre chevre. J'en vis un, l'autre jour, à qui on osta la sienne, parce que son pere ne l'avoit qu'empruntée d'un sien voisin: il ne peut jamais s'adonner à l'autre qu'on luy presenta, et mourut sans doute de faim. Les bestes alterent et abastardissent aussi aisément que nous l'affection naturelle¹.

Or, à considerer cette simple occasion d'aymer nos enfans pour les avoir engendrez, pour laquelle nous les appellons chair de nostre chair et os de nos os², il semble qu'il y ait bien une autre production venant de nous qui ne soit pas de moindre recommandation: car ce que nous engendrons par l'ame, les enfantemens de nostre esprit et de nostre suffisance³ sont produicts par une plus noble partie que la corporelle et sont plus nostres; nous sommes pere et mere ensemble en cette generation. Ceux cy nous coustent bien plus cher, et nous apportent plus d'honneur, s'ils ont quelque chose de bon; car la valeur de nos autres enfans est beaucoup plus leur que nostre, la part que nous

1. Var.: Je croy qu'en ce que recite Herodote (1) de certain destroit de la Lybie, il y a souvent du mesconte; il dit qu'on s'y mesle aux femmes indifferemment, mais que l'enfant, ayant force de marcher, trouve son pere celuy vers lequel, en la presse, la naturelle inclination porte ses premiers pas.

2. Var.: Pour laquelle nous les appellons *autres nous mesmes*.

3. Var.: Les enfantemens de nostre esprit, *de nostre courage et suffisance*.

(1) Herodote dit que dans le cas de promiscuité, on regarde comme pere de chaque enfant celui à qui il ressemble le plus.

y avons est bien legiere; mais de ceux cy, toute la beauté, toute la grace et excellence¹ est nostre. Par ainsin, ils nous representent et nous rapportent bien plus vivement que les autres². Or, les histoires estant pleines d'exemples de cette amitié commune des peres envers les enfans, il ne m'a pas semblé hors de propos d'en trier aussi quelcun de cette cy³. Il y eut un Labienus à Rome, personnage de grande valeur et autorité, et, entre autres qualitez, excellent en toute sorte de litterature, qui estoit, ce croy-je, fils de ce grand Labienus, le premier des capitaines qui furent sous Cæsar en la guerre des Gaules, et qui depuis, s'estant jetté au party du grand Pompeius, s'y maintint si valeureusement jusques à ce que Cæsar le deffit en Espagne. Ce Labienus, dequoy je parle, eut plusieurs envieux de sa vertu, et, comme il est vray-semblable, les courtisans et favoris des empereurs de son temps pour ennemis de sa franchise et des humeurs paternelles qu'il retenoit encore contre la tyrannie, desquelles il est croyable qu'il avoit teint ses escrits et ses livres. Ses adversaires poursuivirent devant le magistrat à Rome et obtindrent de faire condamner plusieurs siens ouvrages, qu'il avoit mis en lumiere, à estre bruslés. Ce fut par luy que commença ce nouvel exemple de peine, qui depuis fut continué à Rome à plusieurs autres, de punir de mort les escrits mesmes et les estudes. Il n'y avoit point assez de moyen et matiere de cruauté, si nous

1. Var.: Toute la grace et *prix*.

2. Var.: Platon adjouste que ce sont icy des enfans immortels qui immortalisent leurs peres, voire et les deffient, comme Lycurgus, Solon, Minos.

3. Var.: Heliodorus, ce bon evesque de Tricea (1), ayma mieux perdre la dignité, le profit, la devotion d'une prelatore si venerable que de perdre sa fille (2), fille qui dure encore bien gentille, mais à l'adventure pourtant un peu trop curieusement et mollement goderonnée pour fille ecclesiastique et sacerdotale, et de trop amoureuse façon.

(1) *Tricea* ou *Tricca*, aujourd'hui *Triccala*, en Thessalie.

(2) C'est-à-dire son histoire amoureuse de *Théagène et Chariclée*. Voy. NICÉPHORE, XII, 34. BAYLE, au mot *Héliodore*, combat cette tradition.

n'y meslions des choses mesmes¹ que nature a exemptées de tout sentiment et de toute souffrance, comme la reputation et les inventions de nostre esprit, et si nous n'alions communiquer les maux corporels aux disciplines et monumens des Muses. Or Labienus ne peut souffrir cette perte, ny de survivre à cette sienne si chere geniture; il se fit porter et enfermer tout vif dans le monument de ses ancestres, là où il pourveut tout d'un train à se tuer et à s'enterrer ensemble. Il est malaisé de montrer aucune autre vehemente affection paternelle que celle-là. Cassius Severus, homme tres-eloquent et son familier, voyant brusler ses livres, criaît que, par mesme sentence, on le devoit quant et quant condamner à estre bruslé tout vif: car il portoit et conservoit en sa memoire tout le contenu en iceux². Pareil accident advint à Greuntius Cordus³, accusé d'avoir en ses livres loué Brutus et Cassius. Ce senat vilain, servile et corrompu, et digne d'un pire maistre que Tibere, condamna ses escripts au feu; il fut content de faire compaignie à leur mort, et se tua par abstinence de manger. Le bon Lucanus, estant jugé à mort par ce vilain de Neron⁴, sur les derniers traits de sa vie, comme la pluspart du sang fut desjà escoulé par les veines des bras qu'il s'estoit faictes tailler à son medecin pour mourir, et que la froideur eust saisi les extremités de ses membres et commençast à approcher⁵ des parties vitales, la dernière chose qu'il eut en sa memoire, ce furent aucuns des vers de son livre de la guerre de Pharsale, qu'il recitoit; et mourut ayant cette dernière voix en la bouche. Cela, qu'estoit ce qu'un tendre et paternel congé qu'il prenoit de ses enfans, representant les a-dieux et les estroits embrassemens que nous donnons aux nostres en mourant, et un effet de cette naturelle inclina-

1. Var.: *Mesmes* (mot supprimé).

2. Var.: Et conservoit en sa memoire *ce qu'ils contenoient*.

3. *Greuntius Cordus*, ou mieux *Cremutius Cordus*. Voy. TACITE, *Annales*, IV, 34.

4. Var.: Estant jugé par ce coquin Neron.

5. Var.: A s'approcher.

point d'une extreme necessité, et s'en descharger aussi tost qu'il y a tant soit peu d'apparence que le danger soit esloigné; d'où il survient plusieurs desordres: car, chacun criant et courant à ses armes sur le point de la charge, les uns sont à lacer encore leur cuirasse, que leurs compaignons sont desjà rompus. Nos peres donnoient leur salade, leur lance et leurs gantelets à porter, et n'abandonnoient le reste de leur équipage tant que la courvée duroit. Nos troupes sont à cette heure toutes troublées et difformes par la confusion du bagage et des valets, qui ne peuvent esloigner leurs maistres à cause de leurs armes¹. Plusieurs nations vont encore et alloient anciennement à la guerre sans se couvrir; d'autres se couvroient de vaines armes²:

Tegmina queis capitum raptus de subere cortex³.

Alexandre, le plus hazardeux capitaine qui fut jamais, s'ar-
moit fort rarement, et ceux d'entre nous qui les mesprisent
n'empirent pour cela de guiere leur marché. S'il se voit
quelqu'un tué par le defaut d'un harnois, il n'en est guiere
moindre nombre que l'empeschement des armes a fait per-
dre, engagés sous leur pesanteur, ou froissez et rompus, ou
par un contre-coup, ou autrement. Car il semble, à la verité,
à voir la charge⁴ des nostres et leur espaisseur, que nous ne
cherchons qu'à nous deffendre et mettre à couvert⁵. Nous
avons assez à faire à en soustenir le fais, sans nous empes-
cher à autre chose⁶, entravez et contraints, sans mouve-
ment et sans disposition⁷, comme si nous n'avions à

1. Var.: Tite-Live, parlant des nostres: *Intolerantissima laboris corpora vix arma humeris gerebant* (1).

2. Var.: Sans se couvrir, ou se couvroient d'inutiles defences.

3. Ayant, pour se couvrir la tête, des casques de liège. *Virgile, En., VII, 742*).

4. Var.: A voir le poix.

5. Var.: Qu'à nous deffendre, et en sommes plus chargez que couverts.

6. Var.: Sans nous empescher à autre chose (mots supprimés).

7. Var.: Sans mouvement et sans disposition (mots supprimés).

(1) Incapables de souffrir la fatigue, ils avaient peine à porter leurs armes. (TITE-LIVE, X, 28).

combattre que du choq de la pesanteur¹ de nos armes, et comme si nous n'avions pareille obligation à deffendre nos armes comme elles ont à nous deffendre². Tacitus peint plaisamment certaine sorte de gens de guerre³ de nos anciens Gaulois, ainsin armez et couverts⁴ pour se maintenir seulement, n'ayans moyen ny d'offencer, ny d'estre offencez, ny de se relever abattus. Lucullus, ayant recogneu⁵ certains hommes d'armes medois qui faisoient front en l'armée de Tigranes, poisamment et malaiséement armez, comme dans une prison de fer, print de là opinion de les deffaire aisément, et par eux commença sa charge et sa victoire. Et, à present que nos mosquetaires sont à credit, je croy que l'on trouvera⁶ quelque invention de nous emmurer pour nous en garentir, et nous faire trainer à la guerre enfermez dans des bastions, comme ceux que les Romains⁷ faisoient porter à leurs elephans.

Cette humeur est bien esloignée de celle de Scipion surnommé *Æmilianus*⁸, lequel accusa aigrement ses soldats de ce qu'ils avoient semé des chausse-trapes soubz l'eau, à l'endroit du fossé par où ceux d'une ville qu'il assiegeoit pouvoient faire des sorties sur luy, disant que ceux qui assailloient devoient penser à entreprendre, non pas à craindre⁹. Il dict aussi à un jeune homme, qui luy faisoit montre de son beau bouclier : « Il est vraiment beau, mon fils ; mais un soldat romain doit avoir plus de fiance en sa main dextre qu'en la gauche ».

1. Var.: *De la pesanteur* (mots supprimés).

2. Var.: *Pareille obligation à les deffendre qu'elles ont à nous.*

3. Var.: *Plaisamment des gens de guerre.*

4. Var.: *Et couverts* (mots supprimés).

5. Var.: *Lucullus, voyant.*

6. Var.: *Qu'on trouvera.*

7. Var.: *Que les ancetens.*

8. Var.: *De celle du jeune Scipion.*

9. Var.: *Et craignoit avec raison que cette provision endormist leur vigilance à se garder.*

*Par vestitus equis : ferrata fronte minantur,
Ferratosque movent, securi vulneris, armos¹.*

Voilà une description qui retire bien fort à l'équipage d'un homme d'armes françois à tout ses bardes. Je veus dire encore ce mot pour la fin²: Plutarque dit que Demetrius fit faire pour luy et pour Alcimus, le premier homme de guerre qui fust auprès de luy³, à chacun un harnois complet du poids de six vingts livres, là où les communs harnois n'en pesoient que soixante.

CHAPITRE X

Des Livres.

Je ne fay point de doute qu'il ne m'advienne souvent de parler de choses qui sont ailleurs plus richement traictées⁴ chez les maistres du mestier, et plus veritablement. C'est icy purement l'essay de mes facultez naturelles, et nullement des acquises; et qui me surprendra d'ignorance, il ne fera rien contre moy, car à peine respondroy-je à autruy de mes discours, qui ne m'en responds point à moy-mesme⁵, n'y n'en suis satisfait. Qui sera en recherche de science, si la cherche⁶ où elle se loge: il n'est rien dequoy je face moins de profession. Ce sont icy mes fantasies, par lesquelles je ne tasche point à donner à connoistre les choses, mais

1. Le métal flexible semble animé par les membres qu'il recouvre. C'est horrible à voir: on dirait des statues de fer qui marchent, des guerriers qui ont du fer pour organes. Il en est de même des coursiers: leur front est bardé de fer; sous le fer, leurs flancs sont à l'abri des blessures. (CLAUDIEN, *contre Rufin*, II, 358).

2. Var.: *Je veux dire*, etc. (mots supprimés).

3. Var.: Qui fust *prés* de luy.

4. Var.: Qui sont *mieux* traictées.

5. Var.: *Mesme* (mot supprimé).

6. Var.: Si la *pesche*.

moy : elles me seront à l'aventure connues un jour, ou l'ont autresfois esté, selon que la fortune m'a peu porter sur les lieux où elles estoient esclaircies ; mais j'ay une memoire qui n'a point dequoy conserver trois jours la munition que je luy auray donné en garde : ainsi je ne pleuwy aucune certitude, si ce n'est de faire connoistre ce que je pense,

Excutienda damus præcordia¹,

et jusques à quel poinct monte, pour cette heure, la connoissance que j'ay de ce dequoy je traite. Qu'on ne s'attende point aux choses dequoy je parle, mais à ma façon d'en parler et à la creance que j'en ay. Ce que je desrobe d'autruy, ce n'est pas pour le faire mien ; je ne pretens icy nulle part que celle de raisonner et de juger : le demeurant n'est pas de mon rolle. Je n'y demande rien sinon qu'on voie si j'ay sceu choisir ce qui joignoît justement à mon propos. Et ce, que je cache par fois le nom de l'auteur à escient és chose que j'emprunte, c'est pour tenir en bride legereté de ceux qui s'entremettent de juger de tout ce qui se presente, et, n'ayans pas le nez capable de gouster les choses par elles-mesmes, s'arrestent au nom de l'ouvrier et à son credit. Je veux qu'ils s'eschaudent à condamner Ciceron ou Aristote en moy². De cecy suis-je tenu de respon-

1. Donnant mes pensées pour ce qu'elles valent. (PERSE, *Sat.*, V).

2. Var. : (Les vingt-quatre lignes ci-dessus offrent la variante suivante) :

Ce sont icy mes fantasies, par lesquelles je ne tasche point à donner à connoistre les choses, mais moy : elles me seront à l'aventure connues un jour, ou l'ont autresfois esté, selon que la fortune m'a peu porter sur les lieux où elles estoient esclaircies ; mais il ne m'en souvient plus ; et, si je suis homme de quelque leçon, je suis homme de nulle retention. Aussi je ne pleuwy aucune certitude, si ce n'est de faire connoistre jusques à quel poinct monte pour cette heure la connoissance que j'en ay. Qu'on ne s'attende pas aux matieres, mais à la façon que j'y donne. Qu'on voye, en ce que j'emprunte, si j'ay sceu choisir dequoy rehausser ou secourir proprement l'invention, qui vient tousjours de moy : car je fay dire aux autres, non à ma teste, mais à ma suite, ce que je ne puis si bien dire, par foiblesse de mon langage ou par foiblesse de mon sens. Je ne compte pas mes emprunts, je les poise ; et si je les eusse voulu faire valoir par nombre, je m'en feusse chargé deux fois autant : ils sont tous, ou fort peu

dre, si je m'empesche moymesme, s'il y a de la vanité et vice en mes discours, que je ne sente point ou que je ne soye capable de sentir en me le representant : car il eschappe souvent des fautes à nos yeux, mais la maladie du jugement consiste à ne les pouvoir apercevoir lorsqu'on les offre à sa veuë ¹. La science et la verité peuvent loger chez nous sans jugement, et le jugement y peut aussi estre sans elles : voire la reconnoissance de l'ignorance est l'un des plus beaux et plus seurs tesmoignages de jugement que je trouve. Je n'ay point d'autre sergent de bande à ranger mes pieces que la fortune. A mesme que mes resveries se presentent, je les entasse; tantost elles se pressent en foule, tantost elles se trainent à la file. Je veux qu'on voye mon pas naturel et ordinaire, ainsin ² detraqué qu'il est. Je me laisse aller comme je me trouve : aussi ne sont ce pas ³ icy matieres qu'il ne soit pas permis d'ignorer, et d'en parler casuellement et temerairement. Je souhaiterois bien ⁴ avoir plus parfaite intelligence des choses, mais je ne la veux pas achepter si cher qu'elle couste. Mon dessein est de passer doucement, et non laborieusement, ce quime reste de vie. Il

s'en faut, de noms si fameux et anciens qu'il me semblent se nommer assez sans moy. Ez raisons, comparaisons, argumens, si j'en transplante quelcun en mon solage et confons aux miens, à escient j'en cache l'autheur, pour tenir en bride la temerité de ces sentences hastives qui se jettent sur toute sorte d'escrits, notamment jeunes escrits, d'hommes encore vivants, et, en vulgaire, qui reçoit tout le monde à en parler et qui semble convaincre la conception et le dessein vulgaire de mesmes. Je veux qu'ils donnent une nazarde à Plutarque sur mon nez et qu'ils s'eschaudent à injurier Seneque en moy. Il faut musser ma foiblesse souz ces grands credits. J'aimeray quelqu'un qui me scache desplumer, je dis par clairté de jugement et par la seule distinction de la force et beauté des propos : car moy, qui, à faute de memoire, demeure court tous les coups à les trier par reconnoissance de nation, scay tres-bien connoistre, à mesurer ma portée, que mon terroir n'est aucunement capable d'aucunes fleurs trop riches que j'y trouve semées, et que tous les fruicts de mon creu ne les scauroient payer.

1. Var. : *Lorsqu'un autre nous les descouvre.*

2. Var. : *Ainsi.*

3. Var. : *Ne sont ce point.*

4. Var. : *Bien* (mot supprimé).

n'est rien pourquoy je me vueille rompre la teste, non pas pour la science mesme¹, de quelque grand pris qu'elle soit.

Je ne cherche aux livres qu'à m'y donner du plaisir par un honneste amusement; ou si j'estudie, je n'y cherche que la science qui traicte de la connoissance de moy mesmes, et qui m'instruise à bien mourir et à bien vivre :

*Has meus ad metas sudet oportet equus*².

Les difficultez, si j'en rencontre en lisant, je n'en ronge pas mes ongles; je les laisse là, après leur avoir fait une charge ou deux. Si je m'y plantois, je m'y perdrois, et le temps: car j'ay un esprit primsautier; ce que je ne voy de la premiere charge, je le voy moins en m'y obtenant. Je ne fay rien sans gayeté, et la continuation³ esbloüit mon jugement, l'attriste et le lasse⁴; il faut que je le retire⁵ et que je l'y remette à secousses: tout ainsi que, pour juger du lustre de l'escarlatte, on nous ordonne de passer les yeux pardessus, en courant⁶ à diverses veuës, soudaines reprises et reiterées. Si ce livre me fasche, j'en prens un autre, et ne m'y addonne qu'aux heures où l'ennuy de rien faire commence à me saisir. Je ne me prens guiere aux nouveaux, pour ce que les anciens me semblent plus tendus et plus roides⁷; ny aux grecs⁸ par ce que mon jugement ne se satisfait pas d'une moyenne intelligence⁹.

1. Var.: *Mesme* (mot supprimé).

2. C'est vers ce but qu'il convient de diriger ma course. (PROPERCE, IV, 1, 70).

3. Var.: Et contention trop ferme.

4. Var.: Ma veuë s'y confond et s'y dissipe.

5. Var.: *La retire*.

6. Var.: En *la parcourant*.

7. Var.: Plus *pleins* et plus roides.

8. Montaigne n'avait qu'une médiocre intelligence du grec en comparaison de celle qu'il avait du latin. Il est même allé jusqu'à dire qu'il n'entendait rien à cette première langue; mais la vérité est qu'il y entendait un peu, puisqu'il en cite quelquefois des passages et qu'il déclare ici en avoir une moyenne intelligence.

9. Var.: Par ce que mon jugement *ne sçait pas faire ses besoignes d'une puerile et apprentisse intelligence*.

Entre les livres simplement plaisans, je trouve, des modernes, le *Decameron* de Boccace, Rabelays et les *Baisers* de Jean Second, s'il les faut loger sous ce tiltre, et, des siecles un peu au-dessus du nostre, l'*Histoire æthiopique*¹, dignes qu'on s'y amuse. Quant aux Amadis et telles sortes d'escrits, ils n'ont pas eu le credit d'arrester seulement mon enfance. Je diray encore cecy, ou hardiment ou temerairement, que cette vieille ame poissante ne se laisse plus chatouiller, non seulement à l'Arioste, mais encores au bon Ovide : sa facilité et ses inventions, qui m'ont ravy autresfois, à peine m'entretiennent elles à cette heure. Je dy librement mon advis de toutes choses, voire et de celles qui surpassent à l'adventure ma suffisance, et que je ne tiens aucunement estre de ma jurisdiction ; ce que j'en opine, ce n'est pas aussi pour establir la grandeur et mesure des choses, mais pour faire connoistre la mesure et force de ma veuë². Quand je me trouve dégousté de l'*Axioche* de Platon³ comme d'un ouvrage sans nerfs et sans force⁴, eu esgard à un tel auteur, mon jugement ne s'en croit pas : il n'est pas si vain de s'opposer à l'autorité de tant d'autres meilleurs jugemens, ny ne se donne temerairement la loy de les pouvoir accuser⁵ ; il s'en prend à soy-mesmes⁶, et se condamne, ou de s'arrester à l'escorce, ne pouvant penetrer jusques au fons, ou de regarder la chose par quelque faux lustre. Il se contente de se garentir seulement du trouble et du desreiglement ; quant à sa foiblesse, il la reconnoit et avoüe volontiers. Il pense donner juste interpretation aux apparences que son apprehension⁷ luy presente, mais elles sont imbe-

1. Var. : *Et des siecles*, etc. (mots supprimés).

2. Var. : Ce que j'en opine, *c'est aussi pour deolarer la mesure de ma veuë, non la mesure des choses.*

3. Il a été reconnu que l'*Axioche* n'est point de Platon.

4. Var. : Comme d'un ouvrage *sans force.*

5. Var. : Il n'est pas si *outracuidé* de s'opposer à l'autorité de tant d'autres *fameux* jugemens anciens, qu'il tient ses regens et ses maistres et avecq lesquels il est *plustost* content de faillir.

6. Var. : *Mesmes* (mot supprimé).

7. Var. : Que sa *conception.*

cilles et imparfaites. La plus part des fables d'Esopé ont plusieurs sens et intelligences. Ceux qui les mythologisent en choisissent quelque visage qui quadre bien à la fable ; mais, pour la pluspart, ce n'est que le premier visage et superficiel ; il y en a d'autres plus vifs, plus essentiels et internes, ausquels ils n'ont sceu penetrer : voylà comme j'en fay.

Mais, pour suyvre ma route, il m'a tousjours semblé qu'en la poësie, Vergile, Lucrece, Catulle et Horace tiennent de bien loing le premier rang ; et notamment¹ Vergile en ses *Georgiques*, que j'estime le plus plein et accompli ouvrage² de la poësie : à la³ comparaison duquel on peut reconnoistre aysément qu'il y a des endroits de l'*Eneide* ausquels l'auteur eust donné encore quelque tour de pigne, s'il en eust eu loisir ; et le cinquieme livre en l'*Eneide* me semble le plus parfait. J'ayme aussi Lucain et le pratique volontiers, non tant pour son stile que pour sa valeur propre et verité de ses opinions et jugemens. Quant au bon Terence, la mignardise et les graces du langage latin, je le trouve admirable à représenter au vif les mouvemens de l'ame et condition de nos meurs⁴ ; je ne le puis lire si souvent, que je n'y trouve quelque beauté et grace nouvelle. Ceux des temps voisins à Vergile se plaignoient dequoy aucuns luy comparoient Lucrece. Je suis d'opinion que c'est à la verité une comparaison inegale ; mais j'ay bien à faire à me r'asseurer en cette creance, quand je me treuve attaché à quelque beau lieu de ceux de Lucrece. S'ils se piquoient de cette comparaison, que diroient ils de la bestise et stupidité barbaresque de ceux qui luy comparent à cette heure Arioste ? et qu'en diroit Arioste luy-mesme ?

O seclum insipiens et infacetum⁵!

1. Var. : Et signamment.

2. Var. : Que j'estime le plus accompli ouvrage.

3. Var. : La (mot supprimé).

4. Var. : Et la condition de nos meurs ; à toute heure, nos relations me rejettent à luy.

5. O siècle grossier et sans goût ! (CATULLE, XLIII, 8).

excellens, jouant leur rolle vestus à leur ordinaire et d'une contenance commune, nous donner tout le plaisir qui se peut tirer de gens de leur metier; les apprentifs et qui ne sont de si haute leçon, il faut qu'ils s'enfarinent le visage, il leur faut trouver des vestemens ridicules, des mouvemens et des grimaces pour nous aprester à rire¹. Cette mienne conception se reconnoit mieux qu'en tout autre lieu, en la comparaison de l'*Æneide* et du *Furieux*²: celuy-là, on le voit aller à tire d'aisle, d'un vol haut et ferme, suyvant tousjours sa pointe; cettuy-cy, voleter et sauteler de conte en conte comme de branche en branche, ne se fiant à ses aisles que pour une bien courte traverse, et prendre pied à chaque bout de champ, de peur que l'haleine et la force luy faille,

*Excursusque breves tentat*³.

Voilà donc, quant à cette sorte de subjects, les auteurs qui me plaisent le plus.

Quant à mon autre leçon, qui mesle un peu plus de fruit au plaisir, par où j'apprens à renger mes humeurs et mes conditions⁴, les livres qui m'y servent plus ordinairement⁵, c'est Plutarque, depuis qu'il est françois, et Seneque. Ils ont tous deux cette notable commodité pour mon humeur, que la science que j'y cherche, elle⁶ y est traictée à pieces decousues, qui ne demandent pas l'obligation d'un long travail, dequoy je suis incapable, comme sont⁷ les opuscules de Plutarque, et les epitres de Seneque, qui est la plus

1. Var.: Et comme j'ay veu aussi les badins excellens, *vestus en leur à tous les jours et en une contenance commune*, nous donner tout le plaisir qui se peut tirer de leur art; les apprentifs, qui ne sont de si haute leçon, avoir besoin de s'enfariner le visage, se travestir, se contrefaire en mouvemens de grimaces sauvages, pour nous aprester à rire.

2. *L'Orlando furioso* de l'Arioste.

3. Il ne tente que de petites courses. (VIRGILE, *Géorg.*, IV, 194).

4. Var.: Mes *opinions* et *condittons*.

5. Var.: *Plus ordinairement* (mots supprimés).

6. Var.: *Elle* (mot supprimé).

7. Var.: *Ainsi* sont.

belle partie de ses escrits¹ et la plus profitable. Il ne faut pas grande entreprinse pour m'y mettre ; et les quitte où il me plait, car elles n'ont point de suite des unes aux autres² : j'ayme en general les livres qui usent les sciences, non ceux qui les dressent³. Ces autheurs ont beaucoup de similitude d'opinions⁴ ; comme aussi leur fortune les fist naistre environ mesme siecle, tous deux precepteurs de deux empereurs romains, tous deux venus de païs estrangiers, tous deux riches et puissans. Leurs creances sont des meilleures de toute la philosophie, et traictées d'une simple façon et pertinente⁵. Plutarque est plus uniforme et constant, Seneque plus ondoyant et divers. Cettuy-cy se peine, se roidit et se tend pour armer la vertu contre la foiblesse, la crainte et les vitieux appetis ; l'autre semble n'estimer pas tant leur effort, et desdaigner d'en haster son pas et se mettre sur sa targe⁶. Plutarque a les opinions platoniques, douces et accommodables à la société civile ; l'autre les a stoïques et epicuriennes, plus esloignées de l'usage commun, mais, selon moy, plus commodes⁷ et plus fermes. Il paroît en Seneque qu'il preste un peu à la tyrannie des empereurs de son temps, car je tiens pour certain que c'est d'un jugement forcé qu'il condamne la cause de ces genereux meurtriers de Cæsar ; Plutarque est libre par tout. Seneque est plein de pointes et saillies ; Plutarque, de choses. Celuy la vous eschauffe plus et vous esmeut ; cettuy-cy vous contente davantage et vous paye mieux : il nous guide, l'autre nous pousse.

Quant à Cicero, les ouvrages qui me peuvent servir chez

1. Var. : Qui *sont* la plus belle partie de leurs escrits.

2. Var. : De suite et *dépendance* des unes aux autres.

3. Var. : *J'ayme en general*, etc. (phrase reportée plus loin avec une légère variante, page 99, indice 4 *in fine*).

4. Var. : Ces autheurs *se rencontrent en la plus part des opintions utiles et vrayes*.

5. Var. : *Leur instruction est de la cresse de la philosophie, et présentée d'une simple façon et pertinente*.

6. Var. : Sur sa *garde*.

7. Var. : Plus commodes en particulier.

la pratique. Mais, d'autant que c'est autre chose le presche que le prescheur, j'ayme bien autant voir Brutus chez Plutarque que chez luy mesme. Je choisiroy plutost de sçavoir au vray les devis que Brutus tenoit¹ en sa tente à quelqu'un de ses privez amis, la veille d'une bataille, que les propos qu'il tint le lendemain à son armée; et ce qu'il faisoit en son cabinet et en sa chambre, que ce qu'il faisoit emmy la place et au senat. Quant à Cicero, je suis du jugement commun, que, hors la science, il n'y avoit pas beaucoup d'excellence en luy²: il estoit bon citoyen, d'une nature debonnaire, comme sont volontiers les hommes gras et gosseurs tel qu'il estoit; mais de lascheté et de vanité³, il en avoit, sans mentir, beaucoup. Et si ne sçay comment l'excuser d'avoir estimé sa poësie digne d'estre mise en lumiere: ce n'est pas grande imperfection que de mal faire des vers; mais c'est à luy faute de jugement de n'avoir pas senty⁴ combien ils estoient indignes de la gloire de son nom. Quant à son eloquence, elle est du tout hors de comparaison; je croy que jamais homme ne l'egalera. Si est-ce qu'il n'a pas en cela franchi si net son advantage comme Vergile a fait en la poësie: car bien tost après luy il s'en est trouvé plusieurs qui l'ont pensé éгалer et surmonter, quoy que ce fust à bien fauces enseignes; mais à Vergile nul encore depuis luy n'a osé se comparer; et à ce propos j'en veux icy ajouter une histoire⁵. Le jeune Cicero, qui n'a ressemblé son pere que de nom, commandant en Asie, il se trouva un jour en sa table plusieurs estrangers, et entre autres Cæstius, assis au bas bout, comme on se fourre souvent aux tables ouvertes des grands. Cicero s'informa qui il estoit à l'un de ses gens, qui luy dit son nom. Mais, comme celuy qui songeoit ailleurs et qui oublioit ce qu'on luy respondoit, il le luy rede-

1. Var.: Les devis *qu'il tenoit*.

2. Var.: En *son ame*.

3. Var.: Mais de *mollesse* et de *vanité ambitieuse*.

4. Var.: Mais c'est *imperfection* de n'avoir pas senty.

5. Var.: *Si est-ce qu'il n'a pas en cela franchi si net son advantage*, etc. (passage supprimé).

menda encore depuis deux ou trois fois. Le serviteur, pour n'estre plus en peine de luy redire si souvent mesme chose, et pour le luy faire connoistre par quelque circonstance : « C'est, dict-il, ce Cæstius de qui on vous a dit qu'il ne faict pas grand estat de l'eloquence de vostre pere au pris de la sienne ». Cicero, s'estant soudain picqué de cela, commenda qu'on empoignast ce pauvre Cæstius, et le fit tres-bien foëter en sa presence. Voylà un mal courtois hoste. Entre ceux mesmes qui ont estimé, toutes choses contées, cette sienne eloquence incomparable, il y en a eu qui n'ont pas laissé d'y remarquer des fautes : comme ce grand Brutus, son amy, disoit que c'estoit une eloquence cassée et esrenée, *fractam et elumbem*. Les orateurs voisins de son siecle reprenoyent aussi en luy ce curieux soing de certaine longue cadance au bout de ses clauses, et remerquoyent¹ ces mots, *esse videatur*, qu'il y employe si souvent. Pour moy, j'ayme mieux une cadance qui tombe plus court, coupée en yambes. Si mesle il par fois bien rudement ses nombres, mais bien² rarement. J'en ay remarqué ce lieu à mes oreilles : *Ego vero me minus diu senem esse mallet quam esse senem antequam essem*³.

Les historiens sont le vray gibier de mon estude : car ils sont plaisans et aysez ; et quant et quant la consideration des natures et conditions de divers hommes, les coustumes des nations differentes, c'est le vray sujet de la science morale⁴. Or ceux qui escrivent les vies, d'autant qu'ils s'amusement plus aux conseils qu'aux evenemens, plus à ce

1. Var. : Et notoient.

2. Var. : Bien (mot supprimé).

3. Pour moy, j'aimerois mieux être vieux moins longtemps que d'être vieux avant l'âge. (CICÉRON, de Senectute, c. 10).

4. Var. : Les historiens sont ma droite bale : car ils sont plaisans et aysez ; et quant et quant l'homme en general, de qui je cherche la cognoissance, y paroist plus vif et plus entier qu'en nul autre lieu ; la variété et verité de ses conditions internes, en gros et en detail, la diversité des moyens de son assemblage et des accidens qui le menacent.

qui part du dedans qu'à ce qui arrive au dehors, ceux là me sont plus propres : voylà pourquoy, en toutes sortes, c'est mon homme que Plutarque. Je recherche bien curieusement non seulement les opinions et les raisons diverses des philosophes anciens sur le sujet de mon entreprinse, et de toutes sectes, mais aussi leurs meurs, leurs fortunes et leur vie¹. Je suis bien marry que nous n'ayons une douzaine de Laertius, ou qu'il ne se soit plus estandu². En ce genre d'estude des histoires, il faut feuilleter sans distinction, toutes sortes d'autheurs, et vieils et nouveaux, et barragouins et françois, pour y apprendre les choses dequoy diversement ils traictent. Mais Cæsar seul me semble³ meriter qu'on l'estudie, non pour la science de l'histoire seulement, mais pour luy mesme, tant il a de perfection et d'excellence par dessus tous les autres, quoy que Saluste soit du nombre. Certes, je lis cet autheur avec un peu plus de reverence et de respect qu'on ne lit les humains ouvrages; tantost le considerant luy mesme par ses actions et le miracle de sa grandeur, tantost la pureté et inimitable polissure de son langage, qui a surpassé non seulement tous les historiens, comme dit Cicero⁴, mais à mon advis⁵ Cicero mesme et toute la parlerie qui fut onques⁶; avec tant de syncerité en ses jugemens, parlant de ses ennemis mesmes, et tant de verité⁷, que, sauf les fauces couleurs dequoy il veut couvrir sa mauvaise cause et l'ordure de sa pestilente ambition, je pense qu'en cela seul on y puisse trouver à redire qu'il a esté trop espargnant à parler de soy : car tant de grandes choses ne

1. Var.: *Je recherche bien curieusement, etc.* (phrase supprimée).

2. Var.: Ou qu'il ne soit plus estendu ou plus entendu : car je suis pareillement curieux de cognoistre les fortunes et la vie de ces grands precepteurs du monde, comme de cognoistre la diversité de leurs dogmes et fantasies.

3. Var.: Mais Cæsar *stngulierement* me semble.

4. Dans *Brutus*, c. 75.

5. Var.: Mais à *l'aventure*.

6. Var.: *Et toute la parlerie qui fut onques* (mots supprimés).

7. Var.: *Mesmes, et tant de verité* (mots supprimés).

peuvent pas¹ avoir esté executées par luy, qu'il n'y soit alé beaucoup plus du sien qu'il n'y en met.

J'ayme les historiens ou fort simples ou excellens. Les simples, qui n'ont point dequoy y mesler quelque chose du leur, et qui n'y apportent que le soin et la diligence de r'amasser tout ce qui vient à leur notice, et d'enregistrer à la bonne foy toutes choses sans choisis et sans triage, nous laissent le jugement tout² entier pour la cognoissance de la verité. Tel est entre autres, pour exemple, le bon Froissard, qui a marché en son entreprise d'une si franche naïveté qu'ayant faict une faute, il ne creint aucunement de la reconnoistre et corriger en l'endroit où il en a esté adverty, et qui nous represente la diversité mesme des bruits qui couroyent et les differens rapports qu'on luy faisoit : c'est la matiere de l'histoire nue et informe; chacun en peut faire son profit autant qu'il a d'entendement. Les bien excellens ont la suffisance de choisir ce qui est digne d'estre sceu, sçavent trier³ de deux raports celuy qui est plus vray-semblable; de la condition des princes et de leurs humeurs, ils en devinent les conseils et leur attribuent les paroles de mesme⁴. Ils ont raison de prendre l'autorité de regler nostre creance à la leur; mais certes cela n'appartient à guieres de gens. Ceux d'entre-deux (qui est la plus commune façon), ceux là nous gastent tout: ils veulent nous mascher les morceaux, ils se donnent loy de juger et par consequent d'incliner l'histoire à leur fantasie : car, depuis que le jugement pend d'un costé, on ne se peut garder de contourner et de⁵ tordre la narration à ce biais. Ils entreprennent de choisir les choses dignes d'estre sceuës, et nous cachent souvent telle parole, telle action privée, qui nous instruiroit au-

1. Var.: *Pas* (mot supprimé).

2. Var.: *Tout* (mot supprimé).

3. Var.: *Peuvent* trier.

4. Var.: Ils en *concluent* les conseils et leur attribuent les paroles *convenables*.

5. Var.: *De* (mot supprimé).

tant que le reste¹; obmetent, pour choses incroyables, celles qu'ils n'entendent pas, et à l'avanture encore² telle chose, pour ne la sçavoir dire en bon latin ou françois. Qu'ils estalent hardiment leur éloquence et leurs discours, qu'ils jugent à leur poste; mais qu'ils nous laissent aussi dequoy juger après eux, et qu'ils n'alterent ny dispensent, par leurs raccourcimens et par leurs choisis, rien sur le corps de la matière, ains qu'ils nous la r'envoyent pure et entiere en toutes ses dimensions.

Ceux là sont aussi bien plus recommandables historiens, qui connoissent les choses dequoy ils escrivent, ou pour avoir esté de la partie à les faire, ou privez avec ceux qui les ont conduites³. Car⁴ le plus souvent on trie pour cette charge, et notamment en ces siècles icy, des personnes d'entre le vulgaire, pour cette seule consideration de sçavoir bien parler; comme si nous cherchions d'y apprendre la grammaire: et eux ont raison, n'ayans esté gagez que pour cela et n'ayans mis en vente que le babil, de ne se soucier aussi principalement que de cette partie. Ainsin, à force⁵ beaux mots, ils nous vont patissant une belle contexture des bruits qu'ils ramassent és carrefours des villes. Voylà pourquoy⁶ les seules certaines histoires⁷ sont celles qui ont esté escrites par ceux mesmes qui commandoient aux affaires, ou qui estoient participans à les conduire⁸, comme sont⁹ quasi toutes les grecques et romaines. Car plusieurs tesmoings oculaires ayant escrit de mesme subject (comme il advenoit en ce temps là que la grandeur de la fortune estoit tousjours

1. Var.: Qui nous instruiroit *mieux*.

2. Var.: Et *peut estre* encore.

3. Var.: *Ceux-là sont aussi*, etc. (phrase supprimée).

4. Var.: *Car* (mot supprimé).

5. Var.: A force *de*.

6. Var.: *Voylà pourquoy* (mots supprimés).

7. Var.: Les seules *bonnes* histoires.

8. Var.: Ou, au moins, qui ont eu la fortune d'en conduire d'autres de mesme sorte.

9. Var.: *Telles sont*.

accompagnée du sçavoir¹), s'il y a de la faute, elle doit estre merueilleusement legiere et sur un accident fort douteux. S'ils n'escrivoient de ce qu'ils avoient veu, ils avoient au moins cela, que l'experience au maniment de pareils affaires leur rendoit le jugement plus sain². Car³ que peut-on esperer d'un medecin escrivant⁴ de la guerre, ou d'un eschohier traictant les desseins des princes? Si nous voulons remerquer la religion que les Romains avoient en cela, il n'en faut que cet exemple: Asinius Pollio trouvoit és histoires mesme de Cæsar quelque mesconte, en quoy il estoit tombé, pour n'avoir peu jetter les yeux en tous les endroits de son armée, et en avoir creu les particuliers qui luy rapportoient souvent des choses non assez verifiées; ou bien pour n'avoir esté assez curieusement adverty par ses lieutenans des choses qu'ils avoient conduites en son absence. On peut voir par cet exemple⁵ si cette recherche de la verité est delicate, qu'on ne se puisse pas fier d'un combat à la science de celui qui y a commandé, ny aux soldats de ce qui s'est passé près d'eux, si, à la mode d'une information judiciaire, on ne confronte les tesmoins et reçoit les objects sur la preuve des pontilles de chaque accident⁶. Vrayement, la connoissance que nous avons de nos affaires est bien plus lasche. Mais cecy a esté suffisamment traicté par Bodin⁷, et selon ma conception.

Pour subvenir un peu à la trahison de ma memoire, et à son defaut, si extreme qu'il m'est advenu plus d'une fois de reprendre en main des livres comme nouveaux du tout⁸ et

1. Var.: Que la grandeur et le sçavoir se rencontroient communement.

2. Var.: S'ils n'escrivoient, etc. (phrase supprimée).

3. Var.: Car (mot supprimé).

4. Var.: Traictant.

5. Var.: On peut voir par là.

6. C'est-à-dire: « Et si l'on n'accepte les faits qu'après la preuve des moindres circonstances ».

7. Dans son ouvrage publié en 1567, sous le titre de *Methodus ad facilem historiarum cognitionem*.

8. Var.: Comme recents.

et les choses qui ont tiré des effets publiques et de telle consequence, c'est un défaut inexcusable. Somme, pour avoir l'entiere connoissance du roy François et des choses advenues de son temps, qu'on s'adresse ailleurs, si on m'en croit. Ce qu'on peut faire icy de profit, c'est par la deduction particuliere des batailles et exploits de guerre où ces gentils-hommes se sont trouvez ; quelques paroles et actions privées d'aucuns princes de leur temps ; et les pratiques et negociations conduites par le seigneur de Langeay, où il y a tout plein de choses dignes d'estre sceues, et des discours non vulgaires ».

CHAPITRE XI

De la Cruauté.

Il me semble que la vertu est chose autre et plus noble que les inclinations à la bonté qui naissent en nous. Les ames réglées d'elles mesmes et bien nées, elles suyvent mesme train, et representent en leurs actions mesme visage que les vertueuses ; mais la vertu sonne je ne sçay quoy de plus grand et de plus actif que de se laisser, par une heureuse complexion, doucement et paisiblement conduire à la suite de la raison. Celuy qui, d'une douceur et facilité naturelle, mespriseroit les offences receues, feroit sans doute¹ chose tresbelle et digne de louange ; mais celuy qui, picqué et outré jusques au vif d'une offence, s'armeroit des armes de la raison contre ce furieux appetit de vengeance, et après un grand conflict s'en rendroit en fin maistre, feroit sans doute beaucoup plus. Celuy-là feroit bien, et cettuy-cy vertueusement : l'une action se pourroit dire bonté, l'autre vertu : car il semble que le nom de la vertu presuppose de

1. Var. : *Sans doute* (mots supprimés).

la difficulté au combat¹ et du contraste, et qu'elle ne peut estre sans partie². C'est à l'aventure pourquoy nous nommons Dieu bon, fort, et liberal, et juste; mais nous ne le nommons pas vertueux; ses operations sont toutes naïves et sans effort. Des philosophes, non seulement stoiciens, mais encore epicuriens (et cette encheve, je l'emprunte de l'opinion commune, qui est fauce³: car, à la verité, en fermeté et rigueur d'opinions et de preceptes, la secte epicurienne ne cede aucunement à la stoique; et un stoicien, reconnoissant meilleure foy⁴ que ces disputateurs qui, pour combatre Epicurus et se donner beau jeu, luy font dire ce à quoy il ne pensa jamais, contournans ses paroles à gauche, argumentans par la loy grammairienne autre sens de sa façon de parler et autre creance que celle qu'ils sçavent qu'il avoit en l'ame⁵, dit qu'il a laissé d'estre epicurien pour cette consideration, entre autres, qu'il trouve leur route trop hautaine et inaccessible⁶); or⁷, des philosophes stoiciens et epicuriens, dis-je, il y en a plusieurs qui ont jugé que ce n'estoit pas assez d'avoir l'ame en bonne assiette, bien réglée et bien disposée à la vertu; ce n'estoit pas assez d'avoir nos resolutions et nos discours au dessus de tous les efforts de fortune, mais qu'il falloit encore rechercher les occasions d'en venir à la preuve: ils veulent quester de la douleur,

1. Var.: *Au combat* (mots supprimés).

2. Var.: *Et qu'elle ne peut s'exercer sans partie.*

3. Var.: *Quoy que die ce subtil rencontre d'Arceclaus à celui qui luy reprochoit que beaucoup de gens passoient de son eschole en l'epicurienne, et jamais au rebours: « Je croy bien! Des coqs il se fait des chappons assez, mais des chappons il ne s'en fait jamais des coqs ».*

4. Var.: *Montrant plus de bonne foi.*

5. Var.: *Et en ses mœurs,*

6. Var.: *Et il qui φιλόδοξοι vocantur sunt φιλόκαλοι et φιλοδίκαιοι, omnesque virtutes et colunt et retinent* (1).

7. Var.: *Or* (mot supprimé).

(1). Car ceux qu'on appelle *amoureux de la volupté* sont en effet amoureux de l'honneur et de la justice, et ils possèdent et pratiquent toutes les vertus. (CICÉRON, *Epist. fam.*, XV, 19).

preuves trescertaines ? comme ont bien d'autres, que je trouve avoir surpassé par effect les regles mesmes de leur discipline, tesmoing le jeune Caton. Quand je le voy mourir et se deschirer les entrailles, je ne me puis contenter de croire simplement qu'il eust lors son ame exempte de tout trouble et de tout effroy de la mort¹; je ne puis croire qu'il se maintint seulement en cette démarche, que les regles de la secte stoique luy ordonnoient, rassise, sans émotion et impassible; il y avoit, ce me semble, en la vertu de cet homme trop de gaillardise et de verdeur pour s'en arrester là. Je croy sans doute qu'il sentit du plaisir et de la volupté en une si noble action, et qu'il s'y aggrea plus qu'en autre de celles de sa vie². Je le croy si avant, que j'entre en doute s'il eust voulu que l'occasion d'un si bel exploit luy fust ostée; et, si la bonté qui luy faisoit embrasser les commoditez d'autrui³ plus que les siennes ne me tenoit en bride, je tomberois aisément en cette opinion, qu'il sçavoit bon gré à la fortune d'avoir mis sa vertu à une si belle espreuve, et d'avoir favorisé ce brigand⁴ à fouler aux pieds l'ancienne liberté de sa patrie. Il me semble lire en cette action je ne sçay quelle esjouissance de son ame, et une émotion de plaisir extraordinaire et d'une volupté virile, lors qu'elle consideroit la noblesse et hauteur de son entreprise.

*Deliberata morte ferocior*⁵,

non pas esguisée par quelque esperance de gloire, comme les jugemens populaires, vains⁶ et effeminez d'aucuns

1. Var. : Exempte totalement de trouble et d'effroy.¹

2. Var. : *Sic abiit e vita ut causam moriendi naatum se esse gauderet* (4).

3. Var. : Les commoditez publiques.

4. Montaigne parle de Jules César.

5. Plus fière, parce qu'elle avait résolu de mourir. (HORACE, *Od.*, I, xxxvii, 20)

6. Var. . Vains (mot supprimé).

(4) Il sortit de la vie, heureux d'avoir trouvé un motif de se donner la mort. (CICÉRON, *Tusc. Quæst.*, I, 30)

hommes ont jugé, car cette consideration est trop basse et trop foible¹ pour toucher un cœur si genereux, si hautain et si roide ; mais pour la beauté de la chose mesme en soy, laquelle il voyoit bien plus à clair² et en sa perfection, luy qui en manioit les ressorts, que nous ne pouvons faire³.

L'aisance donc de cette mort, et cette facilité qu'il avoit acquise par la force de son ame, dirons nous qu'elle doit rabattre quelque chose du lustre de sa vertu ? Et qui, de ceux qui ont la cervelle tant soit peu touchée⁴ de la vraye philosophie, peut se contenter d'imaginer Socrates seulement franc de crainte et de passion en l'accident de sa prison, de ses fers et de sa condamnation ? et qui ne reconnoit en luy non seulement de la fermeté et de la constance (c'estoit son assiette ordinaire que celle-là), mais encore je ne sçay quel contentement nouveau et une allegresse enjoüee en ses propos et façons dernieres⁵ ? Caton me pardonnera, s'il luy plaist ; sa mort est plus tragique et plus tendue,

1. Var. : *Et trop foible* (mots supprimés).

2. Var. : Bien plus *clair*.

3. Var. : La philosophie m'a fait plaisir de juger qu'une si belle action eust esté indecemment logée en toute autre vie qu'en celle de Caton, et qu'à la sienne seule il appartenoit de finir ainsi. Pourtant ordonna il, selon raison, et à son fils et aux senateurs qui l'accompagnoyent, de prouvoir autrement à leur fait. *Catoni quum incredibilem natura tribuisset gravitatem, eamque ipse perpetua constantia roboravisset, semperque in proposito consilio permansisset, moriendum potius quam tyranni vultus aspiciendus erat* (1). Toute mort doit estre de mesmes sa vie : nous ne devenons pas autres pour mourir. J'interprete toujours la mort par la vie ; et si on m'en recite quelqu'une forte par apparence attachée à une vie foible, je tiens qu'ell'est produitte de cause foible et sortable à sa vie.

4. Var. : Tant soit peu *teinte*.

5. Var. : A ce tressaillir, du plaisir qu'il sent à gratter sa jambe après que les fers en furent hors, accuse-il pas une pareille douceur et joye en son ame pour estre desenforgée des incommodités passées et à mesme d'entrer en cognoissance des choses advenir ?

(1) Caton, qui avait reçu de la nature une sévérité incroyable, et qui par une perpétuelle constance et l'immutabilité de ses principes avait encore affermi son caractère, Caton devait mourir plutôt que de soutenir la vue d'un tyran. (CICÉRON, *de Officiis*, l. 34).

mais cœtte-cy est encore, je ne sçay comment, plus belle¹. On voit aux amés de ces deux personnages² et de leurs imitateurs (car de semblables, je fay grand doubte qu'il y en ait eu) une si parfaite habitude à la vertu qu'elle leur est passée en complexion. Ce n'est plus vertu pénible, ny des ordonnances de la raison, pour lesquelles maintenir il faille que leur âme se roidisse; c'est l'essence mesme de leur âme, c'est son train naturel et ordinaire. Ils l'ont rendue telle par un long exercice des preceptes de la philosophie, ayans rencontré une belle et riche nature: les passions vitiieuses, qui naissent en nous, ne trouvent plus par où faire entrée en leurs amés³; la force et roideur de leur âme estouffe et esteint les passions corporelles⁴ aussi tost qu'elles commencent à s'esbranler pour naistre⁵.

Or qu'il ne soit plus beau, par une haute et divine resolution, d'empescher la naissance mesme⁶ des tentations, et de s'estre formé à la vertu de maniere que les semences mesmes des vices en soyent desracinées, que d'empescher à vive force leur progresz, et, s'estant laissé surprendre aux émotions premières des passions, s'armér et se bander pour arrester leur course et les vaincre; et que ce second effect ne soit encore plus beau que d'estre simplement garny d'une nature facile et debonnaire, et dégoustée par soy mesme de la débauche et du vice, je ne pense point qu'il y ait doubte: car cette tierce et dernière façon, il semble bien qu'elle rende un homme innocent, mais non pas vertueux, exempt de mal faire, mais non assez apte à bien faire. Joint que cette condition est si voisine à l'imperfection et à la foiblesse que je ne sçay pas bien comment en démeler les confins et les distinguer; les noms mesmes de Bonté et d'Innocence

1. Var. : Aristippus, à ceux qui la plaignoyent, « Les dieux m'en envoient une telle » ! fit-il.

2. Socrate et Caton.

3. Var. : Faire entrée en eux.

4. Var. : Et esteint les *concupiscences*.

5. Var. : *Pour naistre* (mots supprimés).

6. Var. : *Mesme* (mot supprimé).

sont à cette cause aucunement noms de mespris. Je voy que plusieurs vertus, comme la chasteté, sobriété et temperance, peuvent arriver à nous par defaillance corporelle. La fermeté aux dangiers (si fermeté il la faut appeller), le mespris de la mort, la patience aux infortunes, peut venir et se treuve souvent aux hommes par la faute de bien juger de tels accidens et ne les reconcevoir tels qu'ils sont. La faute d'apprehension et la bêtise contrefont ainsi par fois les effects vertueux; comme j'ay veu souvent advenir qu'on a loué des hommes de ce dequoy ils meritoient du blasme.

Un seigneur italien tenoit une fois ce propos en ma presence, au desavantage de sa nation : que la subtilité des Italiens et la vivacité de leurs conceptions estoit si grande qu'ils prevoyoyent les dangiers et accidens qui leur pouvoient advenir, de si loin qu'il ne falloit pas trouver estrange si ou les voyoit souvent à la guerre prouvoir à leur seurté, voire avant que d'avoir reconneu le peril; que nous et les Espagnols, qui n'estions pas si fins, allions plus outre et qu'il nous falloit faire voir à l'œil et toucher à la main le dangier avant que de nous en effrayer, et que lors aussi nous n'avions plus de tenue; mais que les Allemans et les Souysses, plus grossiers et plus lourds, n'avoyent le sens de se raviser, à peine lors mesmes qu'ils estoyent accablez soubz les coups. Ce n'estoit à l'aventure que pour rire : si est il bien vray qu'au mestier de la guerre, les apprentis se jettent bien souvent aux dangiers¹, d'autre inconsideration qu'ils ne font après y avoir esté échaudez :

*Haud ignarus... quantum nova gloria in armis,
Et prædulce docus primo certamine possit*².

Voilà pourquoy, quand on juge d'une action particuliere, il faut considerer plusieurs circonstances et l'homme tout entier qui l'a produicté, avant la baptizer.

Pour dire un mot de moy-mesme : j'ay veu quelque fois

1. Var.: Aux hazards.

2. On sait ce que peuvent sur un guerrier la soif de la gloire et l'espoir caressé d'un premier triomphe. (VIRGILE, *En.*, XI, 154).

mes amis appeller prudence en moy ce qui estoit fortune, et estimer davantage de courage et de patience ce qui estoit davantage de jugement et opinion; et m'attribuer un titre pour autre, tantost à mon profit, tantost à mon dommage¹. Au demeurant, il s'en faut tant que je sois arrivé à ce premier et plus parfait degré d'excellence, où de la vertu il se fait ou habitude, que du second mesme je n'en ay fait guiere de preuve. Je ne me suis mis en grand effort pour brider les desirs dequoy je me suis trouvé pressé : ma vertu, c'est une vertu, ou innocence, pour mieux dire, accidentale et fortuite. Si je fusse nay d'une complexion plus déréglée, je crains qu'il fust allé piteusement de mon fait : car je n'ay essayé guiere de fermeté en mon ame pour soustenir des passions, si elles eussent esté tant soit peu vehementes : je ne sçay point nourrir des querelles et du debat chez moy. Ainsi, je ne me puis dire nul remercy dequoy je me trouve exempt de plusieurs vices.

*Si vitis mediocribus et mea paucis
Mendosa est natura, alioqui recta, velut si
Egregio inspertos reprehendas corpore nævos².*

je le doy plus à ma fortune qu'à ma raison. Elle m'a fait naistre d'une race fameuse en preud'homie et d'un tres-bon pere : je ne sçay s'il a escoulé en moy partie de ses humeurs, ou bien si les exemples domestiques et la bonne institution de mon enfance y ont insensiblement aydé, ou si je suis autrement ainsi nay,

*Seu Libra, seu me Scorpius aspicit
Formidolosus, pars violentior
Natalis horæ, seu tyrannus
Hesperix Capricornus undæ³;*

1. Var. : Tantost à mon gain, tantost à ma perte.

2. Si ma nature est bonne et si j'ai seulement quelques défauts, comme un beau visage peut avoir des taches légères. (HORACE, *Sat.*, I, VI, 65).

3. Soit que je fusse né sous le signe de la Balance, ou sous celui du Scorpion, le plus mauvais de tous, ou sous celui du Capricorne, qui règne en tyran sur la mer d'Hespérie. (HORACE, *Od.*, II, XVII, 17).

mais tant y a que la pluspart des vices, je les ay de moy mesmes en horreur¹, d'une opinion si naturelle et si mienne que ce mesme instinct et impression que j'en ay apporté de la nourrice, je l'ay conservé sans que aucunes occasions me l'ayent sceu faire alterer ; voire non pas mes discours propres, qui, pour s'estre débandez en aucunes choses de la route commune, me licentieroient aisément à des actions que cette naturelle inclination me fait haïr. Je ne sçay si² je diray un monstre, mais je le diray pourtant : je trouve plus d'arrest et de reigle en mes meurs qu'en mon jugement³, et ma concupiscence aucunement⁴ moins desbauchée que ma raison⁵. Les desbordemens ausquels je me suis trouvé engagé ne sont pas, Dieu mercy, des pires. Je les ay bien condamnez chez moy, selon que la raison les condamne : mon jugement ne s'est pas trouvé corrompu par le déreglement de mes meurs ; ains, au rebours, il juge plus exactement et plus rigoureusement de moy que de tout autre. Mes débauchés, quant à cette partie là, m'ont dépleu

1. Var.: La responce d'Antisthenes à celui qui luy demandoit le meilleur apprentissage : « Desapprendre le mal », semble s'arrester à cette image. Je les ay, dis-je, en horreur.

2. Var.: *Je ne sçay si* (mots supprimés).

3. Var.: Je trouve *par là en plusieurs choses* plus d'arrest et de reigle en mes mœurs qu'en mon opinion.

4. Var.: *Aucunement* (mot supprimé).

5. Var.: Aristippus établit des opinions si hardies en faveur de la volupté et des richesses qu'il mit en rumeur toute la philosophie à l'encontre de luy. Mais, quant à ses mœurs, Dionysius le Tyran luy ayant présenté trois belles garses afin qu'il en fist le chois, il respondi qu'il les choissoit toutes trois, et qu'il avoit mal prins à Paris d'en preferer une à ses compaignes ; mais, les ayant conduites à son logis, il les renvoya sans en taster. Son valet se trouvant surchargé en chemin de l'argent qu'il portoit après luy, il luy ordonna qu'il en versast et jettast là ce qui luy faschoit. Et Epicurus, duquel les dogmes sont irreligieux et delicats, se porta en sa vie tres-devotieusement et laborieusement. Il escrit à un sien amy qu'il ne vit que de pain bis et d'eau, le prie de luy envoyer un peu de formage pour quand il voudra faire quelque somptueux repas. Seroit-il vray que, pour estre bon tout à fait, il nous le faille estre par occulte naturelle et universelle propriété, sans loy, sans raison, sans exemple ?

guerite¹ en l'un des contes de son *Heptameron* (qui est un gentil livre pour son estoffe), ny pour chose d'extreme difficulté, de passer des nuicts entieres, en toute commodité et liberté, avec une maistrresse de long temps desirée, maintenant la foy qu'on luy aura engagée de se contenter des baisers et simples attouchemens. Je croy que la comparaison du plaisir de la chasse y seroit plus propre, auquel il semble qu'il y ait plus de ravissement: non pas, à mon advis, que le plaisir soit si grand de soy, mais parce qu'il ne nous donne pas tant de loisir de nous bander et preparer au contraire, et qu'il nous surprend, lorsqu'après une longue queste la beste vient à l'improviste à se presenter au lieu où², à l'adventure, nous l'esperions le moins. Cette secousse de plaisir nous frappe si furieusement qu'il seroit malaisé veritablement à ceux qui ayment la chasse de retirer en cet instant l'ame et la pensée de ce ravissement. L'amour fait place au plaisir de la chasse, disent les poëtes: voylà pourquoy ils font Diane victorieuse du brandon et des fleches de Cupidon³:

*Quis non malarum, quas amor curas habet,
Hæc inter obliviscitur⁴?*

C'est icy un fagotage de pieces descousues: je me suis detourné de ma voye pour dire ce mot de la chasse⁵. Mais⁶, pour revenir à mon propos, je me compassionne fort ten-

1. Var. : *Marguerite* (mot supprimé).

2. Var. : Je croy que *l'exemple* du plaisir de la chasse y seroit plus propre: *comme il y a moins de plaisir, il y a plus de ravissement et de surprise par où nostre raison estonnée perd ce loistr de se preparer à l'encontre*, lorsqu'après une longue queste la beste vient en sursaut à se presenter en lieu où.

3. Var. : Cette secousse et *l'ardeur de ces huës* nous frappe, *et qu'il seroit malaisé à ceux qui ayment cette sorte de petite chasse de retirer sur ce point la pensée ailleurs; et les poëtes font Diane victorieuse du brandon et des fleches de Cupidon.*

4. Comment ne pas oublier, au milieu de telles distractions, les soucis de l'amour? (HORACE, *Epod.*, II, 37).

5. Var. : *C'est icy*, etc. (passage supprimé).

6. Var. : *Mais* (mot supprimé).

drement des afflictions d'autrui, et pleurerois aisement par compagnie, si, pour occasion que ce soit, je sçavois pleurer¹. Les morts, je ne les plains guiere, et les enverrois plutost; mais je plains bien fort les mourans. Les sauvages ne m'offensoient pas tant de rostir et manger les corps des trespassez que ceux qui les tourmentent et persecutent vivans. Les executions mesme de la justice, pour raisonnables qu'elles soyent, je ne les puis voir d'une veuë ferme. Quelcun ayant à tesmoigner la clemence de Julius Cæsar: « Il estoit, dit-il, doux en ses vengeancez: ayant forcé les pyrates de se rendre à luy qu'ils avoyent² auparavant pris prisonnier et mis à rançon, d'autant qu'il les avoit menassez de les faire mettre en croix, il les y condamna, mais ce fut après les avoir fait estrangler. Philomon, son secretaire, qui l'avoit voulu empoisonner, il ne le punit pas plus aigrement que d'une mort simple ». Sans dire qui est cest autheur latin qui ose aleguer, pour tesmoignage de clemence, de seulement tuer ceux desquels on a esté offensé, il est aisé à deviner qu'il n'estoit pas du temps de la bonne Rome, et qu'il juge selon les vilains et horribles exemples de cruauté que les tyrans romains mirent depuis en usage³.

Quant à moy, en la justice mesme, tout ce qui est au delà de la mort simple me semble pure cruauté, et notamment à nous, qui devrions avoir respect d'en envoyer les ames en bon estat; ce qui nese peut, les ayant agitées et desesperées par tourmens insupportables⁴. Je conseilerois que ces

1. Var.: Il n'est rien qui tente mes larmes que les larmes, non vrayes seulement, mais comment que ce soit, ou feintes ou peintes.

2. Var.: *Qui l'avoient.*

3. Var.: Il est aisé à deviner qu'il est *frappé des* vilains et horribles exemples de cruauté que les tyrans romains mirent *en usage.*

4. Var.: Ces jours passés, un soldat prisonnier ayant apperecu d'une tour où il estoit que le peuple s'assembloit en la place et que des charpentiers y drossoient leurs ouvrages, creut que c'estoit pour luy, et, entré en la resolution de se tuer, ne trouva qui l'y peust secourir qu'un vieux clou de charrette rouillé que la fortune luy offrit. Dequoy il se donna premierement deux grands coups autour de la gorge; mais, voyant que ce avoit esté sans effect, bien tost après il

*Questuque, cruentus
Atque imploranti similis¹,*

ce m'a tousjours semblé un spectacle tres-deplaisant. Je ne prens guiere beste en vie à qui je ne redonne les champs. Pythagoras les achetoit des pescheurs et des oyseurs pour en faire autant :

*Primoque a cæde ferarum
Incaluisse puto maculatum sanguine ferrum².*

Les naturels sanguinaires à l'endroit des bestes tesmoignent une propension naturelle à la cruauté. Après qu'on se fut apprivoisé à Rome aux spectacles des meurtres des animaux, on vint aux hommes et aux gladiateurs. Nature a, ce creins-je, elle mesme attaché à l'homme quelque instinct à l'inhumanité. Nul ne prend goust³ à voir des bestes s'entrejouer et caresser, et nul ne faut de s'esjouyr⁴ à les voir s'entredeschirer et desmambrer. Et, afin qu'on ne se moque de cette sympathie et amitié que je confesse avoir avecques elles⁵, et qu'on ne l'outrage trop rudement⁶, la theologie mesme nous ordonne quelque faveur en leur endroit; et, considerant que un mesme maistre nous a logez en ce palais pour son service, et qu'elles sont, comme nous, de sa famille, elle a raison de nous ordonner⁷ quelque respect et affection envers elles. Pythagoras emprunta la metempsichose des Égyptiens; mais depuis elle a esté receuë par plusieurs nations, et notamment par nos Druides :

1. Et, plaintif, ensanglanté, il semble demander grâce. (VIRGILE, *En.*, vii, 501).

2. C'est, je crois, du sang des animaux que le fer a été teint pour la première fois. (OVIDE, *Métam.*, xv, 406).

3. Var.: Ne prend son esbat.

4. Var.: Ne faut de le prendre.

5. Var.: De cette sympathie que j'ay avec elles.

6. Var.: Et qu'on ne l'outrage trop rudement mots supprimés)

7. Var.: De nous enjoindre.

*Morte carent animæ; semperque, priore relicta
Sede, novis domibus vivunt, habitantque receptæ¹.*

La religion de nos anciens gaulois portoit que les âmes estant esternelles ne cessoient de se remuer et changer de place d'un corps à un autre; meslant en outre à cette fantaisie quelque considération de la justice divine : car, selon les déportemens de l'âme, pendant qu'elle avoit esté chez Alexandre, ils disoient que Dieu luy ordonnoit un autre corps à habiter, plus ou moins vile², et rapportant à sa condition :

Muta ferarum

*Cogit vincla pati: truculentos ingerit ursis,
Prædonesque lupis, fallaces vulpibus addit;
Atque ubi per varios annos, per mille figuras
Egit, Lethæo purgatos flumine, tandem
Rursus ad humanæ revocat primordia formæ³;*

si elle avoit esté vaillante, la logeoient au corps d'un lyon; si voluptueuse, en celui d'un pourceau; si lasche, en celui d'un cerf ou d'un lièvre; si malicieuse, en celui d'un renard : ainsi du reste, jusques à ce que, purifiée par ce chastement, elle reprenoit le corps de quelque autre homme :

*Ipsè ego, nam meminî, Trojani tempore belli,
Panthoides Euphorbus eram⁴.*

Quant à ce cousinage là d'entre nous et les bestes, je n'en fay pas grand recepte; ny de ce aussi que plusieurs na-

1. Les âmes ne peuvent mourir : après avoir quitté leurs premières demeures, elles passent dans d'autres qu'elles habitent, il en est éternellement ainsi. (OVIDE, *Métam.*, 158).

2. Var.: Plus ou moins *penible*.

3. Il emprisonne les âmes dans des corps d'animaux : l'âme du cruel va animer un ours, celle du voleur un loup, celle du fourbe un renard; et, après avoir ainsi, pendant de longues années, subi mille métamorphoses, purifiées enfin dans le fleuve de l'Oubli, elles sont rendues à leur première forme humaine. (CLAUDIEN, *in Rufin.*, II, 482-491).

4. Moi-même, il m'en souvient (fait dire Ovide à Pythagore), au temps de la guerre de Troie, j'étais Euphorbe, fils de Panthus (OVIDE, *Métam.*, XV, 160).

tions, et notamment des plus anciennes et plus nobles, ont non seulement reçu des bestes à leur société et compagnie, mais leur ont donné un rang bien loing au dessus d'eux, les estimant tantost familières et favories de leurs dieux, et les ayant en respect et révérence plus qu'humaine; et d'autres ne reconnoissant autre Dieu ny autre divinité qu'elles¹:

Crocodilon adorat

*Pars hæc, illa pavet saturam serpentibus ibin;
Effigies sacri hic nitet aurea cercopitheci:
. hic piscem fluminis, illic
Oppida tota canem venerantur².*

Et l'interprétation mesme que Plutarque donne à cette erreur³, qui est tres-bien prise, leur est encores honorable: car il dit que ce n'estoit le chat ou le bœuf (pour exemple) que les Egyptiens adoroient, mais qu'ils adoroient en ces bestes là quelque image des opérations divines: en cette-cy la patience, en cette autre la vivacité ou quelque autre effect, et ainsi des autres⁴. Mais, quand je rencontre, parmi les opinions plus moderées, les discours qui essayent à montrer la prochaine ressemblance de nous aux animaux, et combien ils ont de part à nos plus grands privileges, et avec combien de vray-semblance on nous les apparie, certes, j'en rabats beaucoup de nostre presumption, et me

1. Var.: *Bellæ à barbaris propter beneficium consecratæ* (1).

2. Les uns adorent le crocodile; d'autres regardent avec une sainte terreur l'ibis engraisé de serpents; ici brille sur l'autel la statue d'or d'un singe à longue queue; là on vénère un poisson; ailleurs, c'est un chien qui fait l'adoration de villes entières. (JUVÉNAL, XV, 2-7).

3. Dans son traité *d'Isis et Osiris*, c. 39.

4. Var.: Quelque image des facultez divines: en cette-cy la patience et l'utilité, en cette-là la vivacité, ou, comme nos voisins les Bourguignons avec toute l'Allemagne, l'impatience de se voir enfermez, par où ils representoyent la liberté qu'ils ayment et adoroient au delà de toute autre faculté divine, et ainsi des autres.

(1) Les barbares ont divinisé les bêtes à cause du profit qu'ils en retirent. (CICÉRON, *de Nat. deor.*, 1, 36)

demets volontiers de cette royauté vaine et imaginaire¹ qu'on nous donne sur les autres creatures.

Quand tout cela en seroit à dire, si y a-il un certain respect qui nous attache, et un general devoir d'humanité, non aux bestes seulement qui ont vie et sentiment, mais aux arbres mesmes et aux plantes. Nous devons la justice aux hommes, et la grace et la benignité aux autres creatures qui en peuvent estres capables. Il y a quelque commerce entré elles et nous, et quelque obligation mutuelle². Les Turcs ont des aumosnes et des hospitaux pour les bestes; les Romains avoient un soing public de la nourriture des oyes, par la vigilance desquelles leur Capitole avoit esté sauvé; les Atheniens ordonnerent que les mules et mulets qui avoient sery au bastiment du temple appellé Hecatompèdon fussent libres, et qu'on les laissast paistre par tout sans empeschement³. Cimon fit une sepulture honorable aux juments avec lesquelles il avoit gagné par trois fois le pris de la course aux jeux Olympiques. L'ancien Xantippus fit enterrer son chien sur un chef, en la coste de la mer qui en a depuis retenu le nom. Et Plutarque faisoit, dit-il, conscience de vendre et envoyer à la boucherie, pour un legier profit, un bœuf qui l'avoit long temps servy.

1. Var.: De cette royauté *imaginaire*.

2. Var.: Je ne crain point à dire la tendresse de ma nature si puerile que je ne puis pas bien refuser à mon chien la feste qu'il m'offre hors de saison ou qu'il me demande.

3. Var.: Les Agrigentins avoyent en usage commun d'enterrer serieusement les bestes qu'ils avoient eu cheres, comme les chevaux de quelque rare merite, les chiens et les oyseaux utiles, ou mesme qui avoyent servy de passe temps à leurs enfans. Et la magnificence qui leur estoit ordinaire en toutes autres choses paroissoit aussi singulierement à la somptuosité et nombre des monuments eslevez à cette fin, qui ont duré en parades plusieurs siècles depuis. Les Égyptiens enterroyent les loups, les ours, les crocodiles, les chiens et les chats en lieux sacrés, embausmoyent leurs corps et portoyent le deuil à leurs trespas.

CHAPITRE XII

*Apologie de Raimond Sebond*¹.

C'est, à la verité, une tres-utile et grande partie que la science ; ceux qui la mesprisent tesmoignent assez leur bestise ; mais je n'estime pas pourtant sa valeur jusques à cette mesure extreme qu'aucuns luy attribuent, comme Herillus le philosophe, qui logeoit en elle le souverain bien, et tenoit qu'il fust en elle de nous rendre sages et contens, ce que je ne croy pas ; ny ce que d'autres ont dict, que la science est mere de toute vertu, et que tout vice est produit par l'ignorance. Si cela est vray, il est subject à une longue interpretation. Ma maison a esté de long temps² ouverte aux gens de sçavoir, et en est fort conneuë : car mon pere, qui l'a commandée cinquante ans et plus, eschauffé de cette ardeur nouvelle dequoy le roy François premier embrassa les lettres et les mit en credit, rechercha avec grand soing et despense l'accointance des hommes doctes, les recevant chez luy comme personnes saintes et ayans quelque particuliere inspiration de sagesse divine, recueillant leurs sentences et leurs discours comme des oracles, et avec d'autant plus de reverence et de religion qu'il avoit moins de loy d'en juger, car il n'avoit aucune connoissance des lettres, non plus que ses predecesseurs. Moy, je les ayme bien, mais je ne les adore pas.

Entre autres, Pierre Bunel³, homme de grande reputation de sçavoir en son temps, ayant arresté quelques jours⁴ en la compaignie de mon pere avec d'autres hommes de sa

1. *Raimond Sebond*, appelé aussi *Sebon*, *Sebeyde*, *Sabonde*, ou *de Sebonde*, né à Barcelone dans le xiv^e siècle, mort en 1432 à Toulouse, où il professait la médecine et la théologie.

2. Var. : *Dés* long temps.

3. *Pierre Bunel*, Toulousain (1499-1546). Voy. son article dans BAYLE.

4. Var. : A Montagne.

sorte, luy fit present, au départir, d'un livre qui s'intitule la THEOLOGIE NATURELLE DE RAIMOND SEBOND¹. Et par ce que la langue italienne et espagnolle estoient familières à mon pere, et que ce livre est basti d'un espagnol barragoiné en terminaisons latines, il esperoit qu'avec un² bien peu d'aide il en pourroit faire son profit, et le luy recommanda comme livre tres utile et propre à la saison en laquelle il le luy donna ; ce fut lors que les nouvelles de Luther commençoient d'entrer en credit et à esbranler en beaucoup de lieux nostre ancienne creance. En quoy il avoit un tres-bon advis, prevoyant bien, par discours de raison, que ce commencement de maladie declineroit aysément en un execrable atheisme : car le vulgaire (et tout le monde est quasi de ce genre)³, n'ayant pas dequoy juger⁴ des choses par elles mesmes et par la raison⁵, se laissant emporter à la fortune et aux apparences, après qu'on luy a mis en main la hardiesse de mespriser et contreroller les opinions qu'il avoit eues en extreme reverence, comme sont celles où il va de son salut, et qu'on a mis les articles⁶ de sa religion en doute et à la balance, il jette tantost après aisément en pareille incertitude toutes les autres pieces de sa creance, qui n'avoient pas chez luy plus d'autorité ny de fondement que celles qu'on luy a esbranlées, et secoue comme un joug tyrannique toutes les impressions qu'il avoit receues par l'autorité des loix ou reverence de l'ancien usage,

1. Var. : Luy fit present, au *desloger*, d'un livre qui s'intitule *Theologia naturalis, sive Liber creaturarum, magistri Raimondi de Sebonde* (1).

2. Var. : *Un* (mot supprimé).

3. Var. : *Et tout le monde*, etc. (mots supprimés).

4. Var. : N'ayant pas *la faculté* de juger.

5. Var. : *Et par la raison* (mots supprimés).

6. Var. : Et qu'on a mis *aucuns* articles.

(1) La Théologie naturelle, ou le Livre des créatures, de maître Raimond de Sebonde. Publiée pour la première fois à Deventer en 1487, cette théologie a été réimprimée plusieurs fois en France au XVI^e siècle.

bles; et s'ils l'estoient, tant d'ames rares et excellentes, et si abondamment garnies de forces naturelles és siecles anciens, n'eussent pas failly par leur discours d'arriver à cette connoissance. C'est la foy seule qui embrasse vivement et certainement les hauts mysteres de nostre religion; mais ce n'est pas à dire que ce ne soit une tresbelle et tresloüable entreprise d'accommoder encore au service de nostre foy les utils naturels et humains que Dieu nous a donnez. Il ne faut pas douter que ce ne soit l'usage le plus honorable que nous leur scaurions donner, et qu'il n'est occupation ny dessein plus digne d'un homme chrestien que de viser par tous ses estudes et pensemens à embellir, estandre et amplifier la verité de sa creance. Nous ne nous contentons point de servir Dieu d'esprit et d'ame; nous luy devons encore et rendons une reverence corporelle; nous appliquons nos membres mesmes, et nos mouvements et les choses externes à l'honorer. Il en faut faire de mesme, et accompagner nostre foy de toute la raison qui est en nous, mais tousjours avec cette reservation de n'estimer pas que ce soit de nous qu'elle dépende, ny que nos efforts et argumens puissent parfaire⁴ une si supernaturelle et divine science. Si elle n'entre chez nous par une infusion extraordinaire; si elle y entre non seulement par discours, mais encore par moyens humains, elle n'y est pas en sa dignité ny en sa splendeur; et certes je crain pourtant que nous ne la jouyssions que par cette voye. Si nous tenions à Dieu par l'entremise d'une foy vive; si nous tenions à Dieu par luy, non par nous; si nous avons un pied et un fondement divin, les occasions humaines n'auroient pas le pouvoir de nous esbranler, comme elles ont; nostre sort ne seroit pas pour se rendre à une si foible batterie; l'amour de la nouveleté, la contraincte des princes, la bonne fortune d'un party, le changement temeraire et fortuite de nos opinions, n'auroient pas la force de secouër et alterer nostre croiance; nous ne la lairriions pas troubler à la mercy d'un nouvel

4. Var : Puissent *atteindre* à.

argument et à la persuasion, non pas de toute la rhétorique qui fut onques; nous soutiendrions ces flots d'une fermeté inflexible et immobile :

*Illisos fluctus rupes ut vasta refundit,
Et varias circum letrantes dissipat undas
Mole sua*¹.

Si ce rayon de la Divinité nous touchoit aucunement, il y paroistroit partout : non seulement nos parolles, mais encore nos operations, en porteroient la lueur et le lustre; tout ce qui partiroit de nous, on le verroit illuminé de cette noble clarté. Nous devrions avoir honte de ce² qu'és sectes humaines il ne fut jamais partisan, quelque difficulté et estrangeté que maintinst sa doctrine, qui n'y conformast aucunement ses deportemens et sa vie; et toutesfois³ une si divine et celeste institution ne marque les chrestiens que par la langue.

Voulez vous voir cela? comparez nos meurs à un mahometan, à un payen; vous demeurez tousjours au dessous : là où, au regard de l'avantage de nostre religion, nous devrions luire en excellence, d'une extreme et incomparable distance; et devoit on dire : « Sont-ils si justes, si charitables, si bons? ils sont donq chrestiens⁴ ». Pourtant eut raison nostre bon S. Loys, quand ce roy Tartare qui s'estoit fait chrestien desseignoit de venir à Lyon baiser les pieds au pape, et y reconnoistre la sanctimonie qu'il esperoit trouver en nos meurs, de l'en destourner instamment, de peur qu'au contraire nostre desbordée façon de vivre ne le

1. Tel un vaste rocher impose sa masse à la fureur des flots, qui se brisent et se dispersent à ses pieds. (Vers faits par un anonyme à la louange de Ronsard et insérés dans les œuvres de ce poète).

2. Var. : *De ce* (mots supprimés).

3. Var. : *Toutesfois* (mot supprimé).

4. Var. : Toutes autres apparences sont communes à toutes religions; esperances, confiance, evenemens, ceremonies, penitence, martyres. La merque peculiere de nostre verité devoit estre nostre vertu, comme elle est aussi la plus celeste merque et la plus difficile, et que c'est la plus digne production de la verité.

sion) si nous le croyions et cognoissions comme une autre histoire, comme l'un de nos compagnons, nous l'aimerions au dessus de toutes autres choses, pour l'infinie bonté et beauté qui reluit en luy : au moins marcheroit il en mesme reng de nostre affection que les richesses, les plaisirs, la gloire et nos amis¹. Ces grandes promesses de la beatitude eternelle, si nous les recevions de pareille autorité qu'un discours philosophique, nous n'aurions pas la mort en telle horreur que nous avons.

*Non jam se moriens dissolvi conquereretur ;
Sed magis ire foras, vestemque relinquere, ut anguis,
Gauderet, prælonga senex aut cornua cervus*².

« Je veuil³ estre dissout, dirions nous, et estre avecques Jesus-Christ ». La force du discours de Platon, de l'immortalité de l'ame, poussa bien aucuns de ses disciples à la mort, pour joïr plus promptement des esperances qu'il leur donnoit.

Tout cela, c'est un signe tres-evident que nous ne recevons nostre religion qu'à nostre façon et par nos mains, et non autrement que comme les autres religions se reçoivent.

1. Var. : Le meilleur de nous ne craind point de l'outrager, comme il craind d'outrager son voisin, son parent, son maistre. Est-il si simple entendement, lequel, ayant d'un costé l'object d'un de nos vicieux plaisirs et de l'autre en pareille cognoissance et persuasion l'estat d'une gloire immortelle, entrast en bigue de l'un pour l'autre? Et si, nous y renonçons souvent de pur mespris : car quelle envie nous attire au blasphemer, sinon à l'adventure l'envie mesme de l'offense? Le philosophe Antisthenes, comme on l'initioit aux mysteres d'Orpheus, le prestre luy disant que ceux qui se voïoyent à cette religion avoyent à recevoir après leur mort des biens eternels et parfaits : « Pourquoi, si tu le crois, ne meurs tu donc toy mesme »? luy fit-il. Diogenes, plus brusquement selon sa mode et plus loing de nostre propos, au prestre qui le preschoit de mesme de se faire de son ordre pour parvenir aux biens de l'autre monde : « Veux-tu pas que je croye qu'Agésilæus et Epaminondas, si grands hommes, seront miserables, et que toy, qui n'es qu'un veau et qui ne fais rien qui vaille, seras bien heureux par ce que tu es prestre »?

2. Loïn de nous plaindre de nostre dissolution, nous nous réjouissons plutôt de partir et de laisser notre dépouille mortelle, comme le serpent change de peau ou comme le cerf se défait de son vieux bois. (LUCRÈCE, III, 612).

3. Var. : Je *veux*.

Nous nous sommes rencontrés au païs où elle estoit en usage ; ou nous regardons son ancienneté ou l'autorité des hommes qui l'ont maintenue ; ou creignons les menaces qu'ell' attache aux mescreans, ou suyvons ses promesses. Ces considerations là doivent estre employées à nostre creance, mais comme subsidiaires : ce sont liaisons humaines. Une autre region, d'autres tesmoings, pareilles promesses et menasses nous pourroyent imprimer par mesme voye une croyance¹ contraire. Nous sommes chrestiens à mesme titre que nous sommes ou perigordins ou alemans. Et ce que dit Plato, qu'il est peu d'hommes si fermes en l'atheisme, qu'un dangier pressant, une extreme douleur ou voisinage de la mort ne ramenant par force à la recognoissance de la divine puissance², ce rolle ne touche point un vray chrestien : c'est à faire aux religions mortelles et humaines d'estre receües par une humaine conduite. Quelle foy doit ce estre, que la lascheté et la foiblesse de cœur plantent en nous et establissent³ ? Une vitieuse passion, comme celle de l'inconstance et de l'estonnement, peut elle faire en nostre ame aucune production réglée⁴ ? L'erreur du paganisme,

1. Var. : Une creance.

2. Var. : Qu'un danger pressant ne ramene à la recognoissance de la divine puissance.

3. Var. : Plaisante foy, qui ne croid ce qu'elle croid que pour n'avoir le courage de le descroire !

4. Var. : Ils establissent, dit-il, par la raison de leur jugement, que ce qui se recite des enfers et des peines futures est feint ; mais, l'occasion de l'experimenter s'offrant lors que la vieillesse ou les maladies les approchent de leur mort, la terreur d'icelle les remplit d'une nouvelle creance par l'horreur de leur condition à venir. Et, par ce que telles impressions rendent les courages craintifs, il defend en ses loix toute instruction de telles menaces, et la persuasion que des dieux il puisse venir à l'homme aucun mal, sinon pour son plus grand bien quand il y eschoit et pour un medecinal effect. Ils recitent de Bion qu'infect des atheismes de Theodorus, il avoit esté long temps se moquant des hommes religieux ; mais, la mort le surprenant, qu'il se rendit aux plus extremes superstitions, comme si les dieux s'ostoyent et se remettoyent selon l'affaire de Bion. Platon et ces exemples veulent conclurre que nous sommes ramenez à la creance de Dieu, ou par raison, ou par force. L'atheisme estant une proposition comme desnaturée et monstrueuse, difficile aussi et malaisée d'establir en l'esprit humain, pour insolent et desreglé qu'il

et l'ignorance de nostre sainte Verité, laissa tomber cette grande ame, mais grande d'humaine grandeur seulement, encores en cet autre voisin abus, que les enfans et les vieillars se trouvent plus susceptibles de religion, comme si elle naissoit et tiroit son credit de nostre imbecillité.

Le neud qui devoit attacher nostre jugement et nostre volonté, qui devoit estreindre nostre ame et joindre à nostre Createur, ce devoit estre un neud prenant ses repliz et ses forces, non pas de noz considerations, de noz raisons et passions, mais d'une estreinte divine et supernaturelle, n'ayant qu'une forme, un visage et un lustre, qui est l'autorité de Dieu et sa grace. Or, nostre cœur et nostre ame estant regie et commandée par la foy, c'est raison qu'elle tire au service de son dessain toutes noz autres pieces selon leur portée. Aussi n'est-il pas croyable que toute cette machine n'ait quelques marques empreintes de la main de ce grand architecte, et qu'il n'y ait quelque image es choses du monde raportant aucunement à l'ouvrier qui les a basties et formées. Il a laissé en ces hauts ouvrages le caractere de sa divinité, et ne tient qu'à nostre imbecillité que nous ne le puissons découvrir. C'est ce qu'il nous dit luy mesme, « que ses operations invisibles, il nous les manifeste par les visibles ». Sebond¹ s'est travaillé à ce digne estude, et nous montre comment il n'est piece du monde qui desmante son facteur. Ce seroit faire tort à la bonté divine, si l'univers ne consentoit à nostre creance. Le ciel, la terre, les elemens,

puisse estre, il s'en est veu assez, par vanité et par flerté de concevoir des opinions non vulgaires et reformatrices du monde, en affecter la profession par contenance ; qui, s'il sont assez fols, ne sont pas assez forts pour l'avoir plantée en leur conscience. Pourtant ils ne lairront de joindre leurs mains vers le ciel, si vous leur attachez un bon coup d'espée en la poitrine ; et quand la crainte ou la maladie aura abatu et appesanti cette licentieuse ferveur d'humeur volage, ils ne lairront pas de se revenir et se laisser tout discrettement manier aux creances et exemples publiques. Autre chose est un dogme serieusement digeré ; autre chose, ces impressions superficielles, lesquelles, nées de la desbauche d'un esprit desmanché, vont nageant temerairement et incertainement en la fantasia. Hommes bien miserables et escervellez qui taschent d'estre pires qu'ils ne peuvent !

1. Var. : *Sebonde.*

nostre corps et nostre ame, toutes choses y conspirent ; il n'est que de trouver le moyen de s'en servir. Elles nous instruisent, si nous sommes capables d'entendre : car ce monde est un temple tressainct, dedans lequel l'homme est introduict pour y contempler des statues, non ouvrées de mortelle main, mais celles que la divine pensée a fait sensibles, le soleil, les estoilles, les eaux et la terre, pour nous représenter les intelligibles. « Les choses invisibles de Dieu, diet saint Paul, apparoissent par la creation du monde, considerant sa sapience eternelle et sa divinité par ses œuvres ».

*Atque adeo faciem celi non invidet orbi
Ipse Deus, vultusque suos corpusque recludit
Semper volvendo ; seque ipsum inculcat et offert,
Ut bene cognosci possit, doceatque videndo
Qualis eat, doceatque suas attendere leges¹.*

Si mon imprimeur estoit si amoureux de ces prefaces questées et empruntées², dequoy, par l'humeur de ce siecle, il n'est pas livre de bonne maison s'il n'en a le front garny, il se devoit servir de tels vers que ceux cy, qui sont de meilleure et plus ancienne race que ceux qu'il y est allé planter³. Or nos raisons et nos discours humains, c'est comme la matiere lourde et sterile : la grace de Dieu en est la forme ; c'est elle qui y donne la façon et le pris. Tout ainsi que les actions vertueuses de Socrates et de Caton demeurent vaines et inutiles pour n'avoir eu leur fin et n'avoir regardé l'amour et obeissance du vray Createur de toutes choses, et pour avoir ignoré Dieu : ainsin est-il de nos imaginations et discours ; ils ont quelque corps, mais c'est⁴ une masse informe, sans façon et sans jour, si la foy et grace de

1. Dieu n'envie pas à la terre l'aspect du ciel : en le faisant sans cesse rouler sur nos têtes, il se dévoile sous tous ses aspects, il s'offre lui-même à nous ; il veut être clairement connu, il nous montre qui il est par son œuvre et nous enseigne à méditer ses lois. (MONTAIGNE, IV, 907).

2. Aucune édition des *Essais* publiée par Montaigne ne porte de vers préliminaires.

3. Var. : *Si mon imprimeur*, etc. (passage supprimé).

4. Var. : *C'est* (mots supprimés).

Dieu n'y sont jointes. La foy venant à teindre et illustrer les argumens de Sebond¹, elle les rend fermes et solides : ils sont capables de servir d'acheminement et de premiere guyde à un aprentis pour le mettre à la voye de cette connoissance ; ils le façonnent aucunement et rendent capable de la grace de Dieu, par le moyen de laquelle se parfournit et se perfet après nostre creance. Je sçay un homme d'autorité, nourry aux lettres, qui m'a confessé avoir esté ramené des erreurs de la mescreance par l'entremise des argumens de Sebond¹. Et, quand on les despouillera de cet ornement et du secours et approbation de la foy, et qu'on les prendra pour fantasies pures humaines, pour en combattre ceux qui sont precipitez aux espouvantables et horribles tenebres de l'irreligion, ils se trouveront encores lors aussi solides et autant fermes que nuls autres de mesme condition qu'on leur puisse opposer : de façon que nous serons sur les termes de dire à noz parties,

Si melius quid habes, accerse, vel imperium fer² :

qu'ils souffrent la force de noz preuves, ou qu'ils nous en fassent voir ailleurs, et sur quelque autre sujet, de mieux tissues et mieux estofées. Je me suis, sans y penser, à demy desjà engagé dans la seconde objection à laquelle j'avois proposé de respondre pour Sebond.

Aucuns disent que ses argumens sont foibles et ineptes à verifiser ce qu'il veut, et entreprennent de les choquer aysément. Il faut secouer ceux cy un peu plus rudement, car ils sont plus dangereux et plus malitieux que les premiers. Celui qui est d'ailleurs imbu d'une creance reçoit bien plus aysément les discours qui luy servent, que ne faict celui qui est abreuvé d'une opinion contraire, comme sont ces gens icy. Cette preoccupation de jugement leur rend le goust fade aux raisons de Sebond³. Au demeurant, il leur semble

1. Var. : *Sebonde*.

2. Si vous avez de meilleurs arguments, produisez-les, sinon soumettez-vous. (HORACE, *Epist.*, 1, V, 6).

3. Var. : A partir de *Celuy qui est d'ailleurs imbu* :

On couche volontiers les dicts d'autrui à la faveur des opinions

qu'on leur donne beau jeu de les mettre en liberté de combattre nostre religion par les armes pures humaines, laquelle ils n'oseroient ataqer en sa majesté pleine d'authorité et de commandement. Le moyen que je prens pour rabatre cette frenaisie et qui me semble le plus propre, c'est de froisser et fouler aux pieds l'orgueil et humaine fierté; leur faire sentir l'inanité, la vanité et deneantise de l'homme; leur arracher des poings les chetives armes de leur raison; leur faire baisser la teste et mordre la terre sous l'authorité et reverance de la majesté divine. C'est à elle seule qu'appartient la science et la sapience; elle seule qui peut estimer de soy quelque chose, et à qui nous desrobons ce que nous nous contons et ce que nous nous prisons: Οὐ γὰρ ἔσθ' ἠροῦναι ὁ Θεὸς μέγα ἄλλον ἢ ἑαυτὸν².

Or c'est cependant beaucoup de consolation à l'homme chrestien de voir nos utiles mortels et caduques si proprement assortis à nostre foy sainte et divine que, lors qu'on les emploie aux sujets de leur nature mortels et caduques, ils n'y soyent pas appropriez plus uniement ny avec plus de force. Voyons donc si l'homme a en sa puissanccé d'autres raisons plus fortes que celles de Sebond³, voire s'il est en luy d'arriver à aucune certitude par argument et par discours⁴.

qu'on a prejudgées en soy: à un atheïste tous escrits tirent à l'atheïsme; il infecte de son propre venin la matiere innocente. Ceux cy ont quelque preoccupation de jugement qui leur rend le goust fade aux raisons de Sebonde.

1. Car Dieu ne permet pas qu'un autre que lui s'enorgueillisse. (HÉRODOTE, VII, 40).

2. Var.: Abbattons ce cuider, premier fondement de la tyrannie du maling esprit: *Deus superbis restitit; humilibus autem dat gratiam* (1). L'intelligence est en tous les dieux, dit Platon, et point ou peu aux hommes.

3. Var.: *Sebonde*.

4. Var.: Car saint Augustin, plaidant contre ces gents icy, a occasion de reprocher leur injustice en ce qu'ils tiennent les parties de nostre creance fauces, que nostre raison faut à establir; et, pour montrer qu'assez de choses peuvent estre et avoir esté, desquelles

(1) Dieu résiste aux superbes et fait grâce aux humbles. (S. PIERRE, *Epist.*, I, c. v, v. 5).

influances, selon que nostre raison nous l'apprend et le trouve :

*Speculataque longe
Deprendit tacitis dominantia legibus astra,
Et totum alterna mundum ratione moveri,
Fatorumque vices certis discernere signis¹;*

à voir que non un homme seul, non un roy, mais les monarchies, les empires et tout ce bas monde se meut au branle des moindres mouvemens celestes :

*Quantaque quam parvi faciant discrimina motus...
Tantum est hoc regnum, quod regibus imperat ipsis²!*

si nostre vertu, nos vices, nostre suffisance et science, et ce mesme discours que nous faisons de la force des astres, et cette comparaison d'eux à nous, elle vient, comme juge nostre raison, par leur moyen et de leur faveur :

*Furit alter amore,
Et pontum tranare potest et vertere Trojam;
Alterius sors est scribendis legibus apta;
Ecce patrem nati perimunt, natosque parentes;
Mutuaque armati coeunt in vulnera fratres.
Non nostrum hoc bellum est; coguntur tanta movere,
Inque suas ferri pœnas, lacerandaque membra...
Hoc quoque fatale est, sic ipsum expendere fatum³;*

si nous tenons de la distribution du Ciel cette part de raison que nous avons, comment nous pourra elle esgaler à luy ?

1. Elle reconnoît que ces astres si éloignés ont sur les hommes une influence secrète, que des lois fixes règlent les mouvemens périodiques de l'univers, et que le cours des destinées est déterminé par des signes certains. (MANILIUS, I, 60).

2. Que les plus grandes révolutions sont produites par ces mouvemens insensibles, tant sont hautes ces lois qui commandent aux rois mêmes. (Ib., I, 55, et IV, 93).

3. L'un, furieux d'amour, traverse la mer et va renverser Troie ; l'autre est destiné par le sort à donner des lois ; ici, des enfans tuent leurs pères ; là, des pères leurs enfans ; ou ce sont des frères qui s'arment contre leurs frères et s'égorgent entre eux. Il n'en faut pas accuser les hommes : le destin, plus fort, les entraîne, et les force à se déchirer et à se punir ainsi de leurs propres mains. Tout cela devait arriver ; ainsi l'a voulu le destin. (Ib., IV, 79, 148).

comment soub-mettre à nostre science son essence et ses conditions? Tout ce que nous voyons en ces corps là nous estonne et nous transit¹; pourquoy les privons nous et d'ame, et de vie, et de discours? Y avons nous recogneu quelque stupidité immobile et insensible, nous qui n'avons aucune commerce² avecques eux que d'obeissance³? Sont ce pas des songes de l'humaine vanité, de faire de la lune une terre celeste⁴? y planter des habitations et demeures humaines, et y dresser des colonies pour nostre commodité, comme fait Platon et Plutarque? et de nostre terre en faire un astre esclairant et lumineux⁵?

La presumption est nostre maladie naturelle et originelle. La plus calamiteuse et foible⁶ de toutes les creatures, c'est l'homme, et quant et quant, dict Pline⁷, la plus orgueilleuse.

1. Var. : Tout ce que nous voyons en ces corps là nous estonne : *Quæ molitio, quæ ferramenta, qui vectes, quæ machinæ, qui ministri tantæ operis fuerunt* (1)?

2. Var. : Aucun commerce.

3. Var. : Disons nous que nous n'avons veu en nulle autre creature qu'en l'homme l'usage d'une ame raisonnable? Et quoi! avons nous veu quelque chose semblable au soleil? Laisse il d'estre, par ce que nous n'avons rien veu de semblable? et ses mouvements d'estre, par ce qu'il n'en est point de pareils? Si ce que nous n'avons pas veu n'est pas, nostre science est merveilleusement raccourcie : *Quæ sunt tantæ animi angustię* (2).

4. Var. : Y deviner des montaignes, des vallées, comme Anaxagoras?

5. Var. : *Inter cætera mortalitatis incommoda, et hoc est, caligo mentium, nec tantum necessitas errandi, sed errorum amor* (3). *Corruptibile corpus aggravat animam, et deprimit terrena inhabitatio sensum multa cogitantem* (4).

6. Var. : La plus calamiteuse et fragile.

7. Var. : *Dict Pline* (mots supprimés).

(1) Quels instruments, quels leviers, quelles machines, quels ouvriers ont élevé un si vaste édifice? (CICÉRON, *de Nat. deor.*, I, 8).

(2) Tant sont étroites les bornes de notre esprit. (Ib., *ibid.*, I, 31).

(3) Entre autres infirmités de la nature humaine est cet aveuglement de l'âme qui force l'homme à errer et qui lui fait chérir son erreur. (SÉNÈQUE, *de Ira*, II, 9).

(4) Le corps corruptible appesantit l'âme et sous son enveloppe grossière la déprime dans l'exercice même de la pensée. (Livre de la Sagesse, IX, 45, cité par SAINT AUGUSTIN, *de Civit. Dei*, XII, 45).

*Non alia longe ratione atque ipsa videtur
Protrahere ad gestum pueros infantia linguæ¹.*

Pourquoy non, tout aussi bien que nos muets disputent, argumentent et narrent des histoires par leurs gestes². J'en ay veu de si souples et formez à cela qu'à la verité il ne leur manquoit rien à la perfection de se sçavoir faire entendre. Les amoureux se courroussent, se reconcilient, se prient, se remercient, s'assignent et disent en fin toutes choses des yeux :

E'l silentio³ ancor suole
Haver prieghi e parole⁴.

Un ambassadeur de la ville d'Abdere, après avoir longuement parlé au roy Agis de Sparte, luy demanda : « Et bien, Sire, quelle responce veu-tu que je rapporte à nos citoyens ? — Que je t'ay laissé dire tout ce que tu as voulu, et tant que tu as voulu, sans jamais dire mot ». Voilà pas un taire parler et bien intelligible ?

1. C'est pour cette raison que nous voyons les enfants suppléer par des gestes à la voix qui leur manque. (LUCRÈCE. V, 4029).

2. Var. : Et content des histoires par signes.

3. Le silence même à son langage : il prie et se fait entendre. (*Aminta* del Tasso, atto II, nel coro, v. 34).

4. Var. : Quoy des mains ? nous requérons, nous promettons, appelions, congédions, menaçons, prions, supplions, nions, refusons, interrogeons, admirons, nombrons, confessons, repentons, craignons, vergoignons, doubtons, instruisons, commandons, incitons, encourageons, jurons, tesmoignons, accusons, condamnons, absolvons, injurions, mesprisons, deffions, despittons, flattons, applaudissons, benissons, humilions, moquons, reconcilions, recommandons, exaltons, festoyons, resjouissons, complaignons, attristons, desconfortons, desesperons, estonnons, escrions, taisons, et quoy non ? d'une variation et multiplication à l'envy de la langue. De la teste, nous convions, renvoyons, advoions, desadvoions, desmentons, bienveignons, honorons, venerons, dedaignons, demandons, esconduisons, egayons, lamentons, caressons, tansons, soubsmettons, bravons, enhortons, menaçons, asseurons, enquerons. Quoy des sourcils ? quoy des espaules ? Il n'est mouvement qui ne parle et un langage intelligible sans discipline et un langage publique : qui fait, voyant la varieté et usage distingué des autres, que cestuy-cy doit plustost estre jugé le propre de l'humaine nature. Je laisse à part ce que particulièrement la necessité en apprend soudain à ceux qui en ont besoing, et les alphabets des doigts et grammaires en gestes, et les sciences qui ne s'exercent et ne s'expriment que par iceux, et les nations que Pline dit n'avoir point d'autre langue.

Le Bon Journal

MAGAZINE ILLUSTRÉ

PARIS, DÉPARTEMENTS, ALGÉRIE et TUNISIE. Six mois : 4 fr. 50. — Un an : 8 fr.
 ÉTRANGER, UNION POSTALE. Six mois : 7 fr. — Un an : 13 fr.

On peut S'ABONNER SANS FRAIS dans tous les bureaux de poste

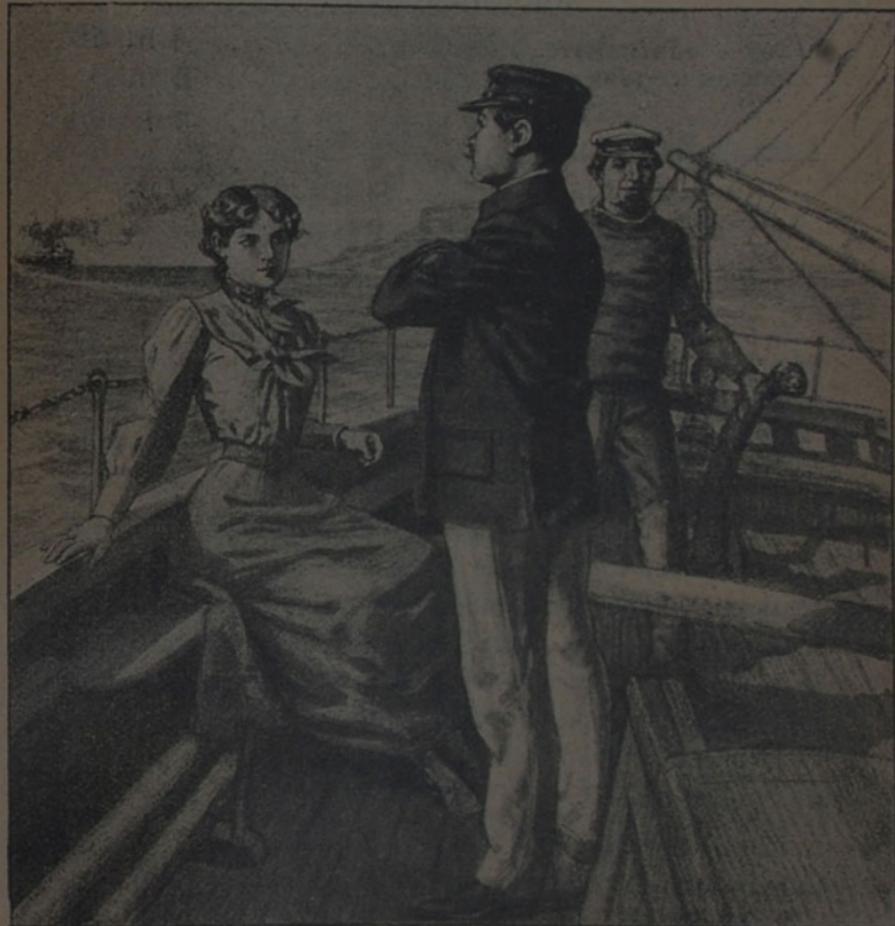
Le BON JOURNAL ne répond pas des manuscrits

ADMINISTRATION & RÉDACTION
 Rue Racine, 26, Paris (6^e arr.)

Directeur: Ernest FLAMMARION, Éditeur

Le BON JOURNAL paraît le Dimanche

LE PILOTE N° 10, PAR LÉON BERTHAUT



LES BRAS CROISÉS, IL MURMURA : « MOI, JE L'ADORE ! » (Page 770.)

SOMMAIRE. — LÉON BERTHAUT : Le Pilote n° 10. — GUSTAVE TOUDOZZE : Madame Lambelle. —
 PONTÉVREZ : L'Enjeu du Bonheur. — HENRYK SIENKIEWICZ : Quo Vadis. — PAUL FÉVAL : Chasse aux
 traîtres. — Variétés : la Mode, le Théâtre, les Sciences, Sports, Arts mondains, ACTUALITÉS; etc.

Demander partout

Le Bon Journal

MAGAZINE ILLUSTRÉ

PARAISANT TOUS LES DIMANCHES

Prix du Numéro : 15 centimes

ABONNEMENTS :

PARIS, DÉPARTEMENTS,	{	Six mois	4 fr. 50
ALGÉRIE ET TUNISIE		Un an	8 fr. »
ÉTRANGER, UNION POSTALE	{	Six mois	7 fr. »
		Un an	13 fr. »

ADMINISTRATION ET RÉDACTION :

PARIS 26, Rue Racine, 26 PARIS

En vente : A PARIS, dans tous les kiosques et chez tous les marchands de journaux. — EN PROVINCE, chez les libraires et marchands de journaux et dans toutes les gares de chemins de fer.

LE BON JOURNAL est le seul Magazine illustré à 15 centimes, 40 pages de texte avec nombreuses illustrations, romans des meilleurs écrivains français, toutes les actualités de la mode, du théâtre, des sciences, des arts, du sport, etc. — Primes remboursant intégralement à tous les abonnés le montant de l'abonnement. Grands concours d'actualités, de proverbes, de poésies, de littérature, etc.

LE BON JOURNAL ne publie que des romans que tout le monde peut lire, *c'est le journal de la famille par excellence.*

Envoi franco, sur demande, de numéros spécimen.

TOUS LES ABONNEMENTS SONT REMBOURSÉS

Au reste, quelle sorte de nostre suffisance ne reconnoissons nous aux operations des animaux ? Est-il police réglée avec plus d'ordre, diversifiée à plus de charges et d'offices, et plus constamment entretenuë que celle des mouches à miel ? Cette disposition d'actions et de vacations si ordonnée, la pouvons nous imaginer se conduire sans discours et sans providence¹ ?

*His quidam signis atque hæc exempla sequuti,
Esse apibus partem divinæ mentis et haustus.
Æthereos dixere².*

Les arondelles, que nous voyons au retour du printemps fureter tous les coins de nos maisons, cherchent elles sans jugement et choisissent elles sans discretion, de mille places, celle qui leur est la plus commode à se loger ? Et, en cette belle et admirable contexture de leurs bastimens, les oiseaux peuvent ils se servir plustost d'une figure quarrée que de la ronde, d'un angle obtus que d'un angle droit, sans en sçavoir les conditions et les effects ? Prennent ils tantost de l'eau, tantost de l'argile, sans juger que la dureté s'amollit en l'humectant ? Planchent ils de mousse leur palais ou de duvet, sans prévoir que les membres tendres de leurs petits y seront plus mollement et plus à l'aise ? Se couvrent ils du vent pluvieux, et plantent leur loge à l'orient, sans connoistre les conditions differentes de ces vents et considerer que l'un leur est plus salutaire que l'autre ? Pourquoi espessit l'araignée sa toile en un endroit et relasche en un autre ; se sert à cette heure de cette sorte de neud, tantost de celle-là, si elle n'a et deliberation, et pensement, et conclusion ?

Nous reconnoissons assez, en la pluspart de leurs ouvrages, combien les animaux ont d'excellence au dessus de nous et combien nostre art est foible à les imiter. Nous

1. Var.: Et sans *prudencia* ?

2. A ces signes et à cette police admirable, des sages ont jugé que les abeilles renfermaient une parcelle de la divine intelligence et avaient une âme. (VIRGILE, *Georg.*, IV, 219).

*Non alia longe ratione atque ipsa videtur
Protrahere ad gestum pueros infantia linguæ¹.*

Pourquoy non, tout aussi bien que nos muets disputent, argumentent et narrent des histoires par leurs gestes². J'en ay veu de si souples et formez à cela qu'à la verité il ne leur manquoit rien à la perfection de se sçavoir faire entendre. Les amoureux se courroussent, se reconcilient, se prient, se remercient, s'assignent et disent en fin toutes choses des yeux :

E'l silentio³ ancor suole
Haver prieghi e parole⁴.

Un ambassadeur de la ville d'Abdere, après avoir longuement parlé au roy Agis de Sparte, luy demanda : « Et bien, Sire, quelle responce veux-tu que je rapporte à nos citoyens ? — Que je t'ay laissé dire tout ce que tu as voulu, et tant que tu as voulu, sans jamais dire mot ». Voilà pas un taire parler et bien intelligible ?

1. C'est pour cette raison que nous voyons les enfants suppléer par des gestes à la voix qui leur manque. (LUCRÈCE, V, 1029).

2. Var. : Et content des histoires par signes.

3. Le silence même a son langage : il prie et se fait entendre. (*Aminta* del Tasso, atto II, nel coro, v. 34).

4. Var. : Quoy des mains ? nous requérons, nous promettons, appelons, congédions, menaçons, prions, supplions, nions, refusons, interrogeons, admirons, nombrons, confessons, repentons, craignons, vergoignons, doubtons, instruisons, commandons, incitons, encourageons, jurons, tesmoignons, accusons, condamnons, absolvons, injurions, mesprisons, deffions, despittons, flattons, applaudissons, benissons, humilions, moquons, reconcilions, recommandons, exaltons, festoyons, resjouissons, complaignons, attristons, desconfortons, desesperons, estonnons, escrions, taisons, et quoy non ? d'une variation et multiplication à l'envy de la langue. De la teste, nous convions, renvoyons, advoüons, desadvoüons, desmentons, bienveignons, honorons, venerons, dedaignons, demandons, esconduisons, egayons, lamentons, caressons, tansons, soubsmettons, bravons, enhortons, menaçons, asseurons, enquerons. Quoy des sourcils ? quoy des espauls ? Il n'est mouvement qui ne parle et un langage intelligible sans discipline et un langage publicque : qui fait, voyant la variété et usage distingué des autres, que cestuy-cy doit plustost estre jugé le propre de l'humaine nature. Je laisse à part ce que particulièrement la nécessité en apprend soudain à ceux qui en ont besoing, et les alphabets des doigts et grammaires en gestes, et les sciences qui ne s'exercent et ne s'expriment que par iceux, et les nations que Pline dit n'avoir point d'autre langue.

Au reste, quelle sorte de nostre suffisance ne reconnoissons nous aux operations des animaux ? Est-il police réglée avec plus d'ordre, diversifiée à plus de charges et d'offices, et plus constamment entretenue que celle des mouches à miel ? Cette disposition d'actions et de vacations si ordonnée, la pouvons nous imaginer se conduire sans discours et sans providence¹ ?

*His quidam signis atque hæc exempla sequuti,
Esse apibus partem divinæ mentis et haustus.
Æthereos dixere².*

Les arondelles, que nous voyons au retour du printemps fureter tous les coins de nos maisons, cherchent elles sans jugement et choisissent elles sans discretion, de mille places, celle qui leur est la plus commode à se loger ? Et, en cette belle et admirable contexture de leurs bastimens, les oiseaux peuvent ils se servir plustost d'une figure quarrée que de la ronde, d'un angle obtus que d'un angle droit, sans en sçavoir les conditions et les effects ? Prennent ils tantost de l'eau, tantost de l'argile, sans juger que la dureté s'amollit en l'humectant ? Planchent ils de mousse leur palais ou de duvet, sans prévoir que les membres tendres de leurs petits y seront plus mollement et plus à l'aise ? Se couvrent ils du vent pluvieux, et plantent leur loge à l'orient, sans connoistre les conditions differentes de ces vents et considerer que l'un leur est plus salutaire que l'autre ? Pourquoi espessit l'araignée sa toile en un endroit et relasche en un autre ; se sert à cette heure de cette sorte de neud, tantost de celle-là, si elle n'a et deliberation, et pensement, et conclusion ?

Nous reconnoissons assez, en la pluspart de leurs ouvrages, combien les animaux ont d'excellence au dessus de nous et combien nostre art est foible à les imiter. Nous

1. Var.: Et sans *prudencia* ?

2. A ces signes et à cette police admirable, des sages ont jugé que les abeilles renfermaient une parcelle de la divine intelligence et avaient une âme. (VINGILE, *Georg.*, IV, 249).

voyons toutesfois aux nostres, plus grossiers, les facultez que nous y employons, et que nostre ame s'y sert de toutes ses forces; pourquoy n'en estimons nous autant d'eux? pourquoy attribuons nous à je ne sçay quelle inclination naturelle et servile les ouvrages qui surpassent tout ce que nous pouvons par nature et par art? En quoy, sans y penser, nous leur donnons un tres-grand avantage sur nous, de faire que nature, par une douceur maternelle, les accompagne et guide, comme par la main, à toutes les actions et commoditez de leur vie; et qu'à nous elle nous abandonne au hazard et à la fortune, et à quester, par art et par industrie¹, les choses necessaires à nostre conservation; et nous refuse quant et quant les moyens de pouvoir arriver, par aucune institution et contention d'esprit, à la suffisance naturelle des bestes: de maniere que leur stupidité brutale surpasse en toutes commoditez tout ce que peut nostre invention et nos arts². Vrayement, à ce compte, nous aurions bien raison de l'appeller une tres-injuste maratre; mais il n'en est rien, nostre police n'est pas si difforme et si monstrueuse³.

Nature a embrassé universellement toutes ses creatures; et n'en est aucune qu'elle n'ait bien plainement fourny de tous moyens necessaires à la conservation de son estre: car ces plaintes vulgaires que j'oy faire aux hommes (comme la licence de leurs opinions les esleve tantost au dessus des nuës et puis les ravale aux antipodes), que nous sommes le seul animal abandonné nud sur la terre nuë, lié, garrotté, n'ayant dequoy s'armer et couvrir que de la despouille d'autrui; là où toutes les autres creatures, nature les a garnies⁴ de coquilles, de gousses, d'escorse, de poil, de laine, de pointes, de cuir, de bourre, de plume, d'escaille, de toison et de soye, selon le besoin de leur estre; les a armées de

1. Var.: *Et par industrie* (mots supprimés).

2. Var.: Tout ce que peut nostre *divine intelligence*.

3. Var.: Si difforme et *desreglée*.

4. Var.: Les a *revestues*.

griffes, de dents, de cornes, pour assaillir et pour défendre, et les a elle mesmes instruites à ce qui leur est propre, à nager, à courir, à voler, à chanter, là où l'homme ne sçait ny cheminer, ny parler, ny manger, ny rien que pleurer, sans apprentissage :

*Tum porro puer, ut sævis projectus ab undis
 Navita, nudus humi jacet, infans, indigus omni
 Vitali auxilio, cum primum in luminis oras
 Nexibus ex alvo matris natura profudit,
 Vagituque locum lugubri complet, ut æquum est
 Cui tantum in vita restet transire malorum.
 At variæ crescunt pecudes, armenta, feræque,
 Nec crepitacula eis opus est, nec cuiquam adhibenda est
 Almæ nutricis blanda atque infracta loquela;
 Nec varias quærun't vestes pro tempore cœli;
 Denique non armis opus est, non mœnibus altis,
 Queis sua tutentur, quando omnibus omnia large
 Tellus ipsa parit, naturaque dædala rerum¹.*

Ces plaintes là sont fauces; il y a en la police du monde une esgalité plus grande et une relation plus uniforme. La foiblesse de nostre naissance se trouve à peu près en la naissance des autres creatures². Nostre peau est garnie³, aussi suffisamment que la leur, de fermeté pour les injures du temps, tesmoing plusieurs nations qui n'ont encores gousté aucun usage de vestemens⁴. Nos anciens Gaulois n'es-

1. Semblable au nautonier que la tempête a jeté sur le rivage, l'enfant gît à terre, nu, sans parole, privé de tous les secours de la vie, au moment où la nature vient de l'arracher avec effort du sein maternel pour le produire à la lumière. Il remplit l'air de ses vagissemens, et il a raison : tant de maux l'attendent à son passage dans la vie ! Au contraire, les animaux domestiques et les bêtes féroces croissent sans peine ; ils n'ont pas besoin de hochets, ni des caresses et du langage enfantin d'une nourrice ; ils ne changent pas de vêtemens avec les saisons ; enfin, il ne leur faut ni armes ni hautes murailles pour se mettre en sûreté, puisque la nature a pourvu largement à tous leurs besoins. (LUCRÈCE, V, 223).

2. Var.: *La foiblesse de nostre naissance, etc.* (phrase supprimée).

3. Var.: *Est pourveue.*

4. Var.: *Qui n'ont encores essayé nul usage de vestemens.*

toient guieres vestus; ne sont pas les Irlandois nos voisins, sous un ciel si froid. Mais nous le jugeons mieux par nous mesmes, car tous les endroits de la personne qu'il nous plaist decouvrir au vent et à l'air se trouvent propres à le souffrir, le visage, les pieds, les mains, les jambes, les espauls, la teste, selon que l'usage nous y convie : car¹, s'il y a partie en nous foible et qui semble devoir craindre la froidure, ce devroit estre l'estomac, où se fait la digestion; nos peres le portoient decouvert; et nos dames, ainsi molles et delicates qu'elles sont, elles s'en vont tantost entr'ouvertes jusques au nombril. Les liaisons et emmaillotemens des enfans ne sont non plus necessaires, tesmoing les meres lacedemoniennes, qui eslevoient les leurs² en toute liberté de mouvements de membres, sans les attacher ne plier. Nostre pleurer est commun à la plus part des autres animaux, et n'en est guiere qu'on ne voye se plaindre et gemir long temps après leur naissance; d'autant que c'est une contenance bien sortable à la foiblesse enquoy ils se sentent. Quant à l'usage du manger, il est, en nous comme en eux, naturel et sans instruction :

Sentit enim vim quisque suam quam possit abuti³.

Qui fait doute qu'un enfant, arrivé à la force de se nourrir, ne sceust quester sa nourriture? Et la terre en produit et luy en offre assez pour sa necessité, sans autre culture et artifice; et sinon en tout temps, aussi ne fait elle pas aux bestes, tesmoing les provisions que nous voyons faire aux fourmis et autres pour les saisons steriles de l'année. Ces nations que nous venons de decouvrir si abondamment garnies⁴ de viande et de breuvage naturel, sans soing et sans façon, nous viennent d'apprendre que le pain n'est

1. Var.: *Le visage, les pieds, etc.* (mots supprimés).

2. Var.: *Ne sont non plus necessaires, et les meres lacedemoniennes eslevoient les leurs.*

3. Car chaque animal sent sa force et ses besoins. (LUCRÈCE, v, 1032).

4. Var.: *Si abondamment fournies.*

pas nostre seule nourriture, et que, sans labourage, sans aucune nostre industrie¹, nostre mere nature nous avoit fournis² a planté de tout ce qu'il nous falloit; voire, comme il est vraysemblable, plus plainement et plus richement qu'elle ne fait à present que nous y avons meslé nostre artifice :

*Et tellus nitidas fruges vinetaque læta
Sponte sua primum mortalibus ipsa creavit;
Ipsa dedit dulces fœtus et pabula læta,
Quæ nunc vix nostro grandescunt aucta labore,
Conterimusque boves et vires agricolæ³ :*

le débordement et desreglement de nostre appetit devant toutes les inventions que nous cherchons de l'assouvir.

Quant aux armes, nous en avons plus de naturelles que la plus part des autres animaux, plus de divers mouvemens de membres, et en tirons plus de service naturellement et sans leçon : ceux qui sont duicts à combattre nuds, on les void se jeter aux hazards pareils aux nostres. Si quelques bestes nous surpassent en cet avantage, nous en surpassons plusieurs autres; et l'industrie de fortifier le corps et le couvrir par moyens estrangers⁴, nous l'avons par un instinct et precepte naturel. Qu'il soit ainsi, l'elephant esguise et esmoult ses dents, desquelles il se sert à la guerre (car il en a de particulieres pour cet usage, qu'il espargne⁵, et ne les employe aucunement à ses autres services). Quand les taureaux vont au combat, ils respandent et jettent la poussiere à l'entour d'eux; les sangliers affinent leurs deffences;

1. Var.: *Sans aucune nostre industrie* (mots supprimés)

2. Var.: Nous avoit *muntis*.

3. A l'origine, la terre produisoit d'elle-même et fournisoit à l'homme les riches moissons et le raisin joyeux, les fruits mûrs et les gras pâturages. Aujourd'hui, à peine accorde-t-elle ses richesses à notre travail; nous en sommes réduits à épuiser nos bœufs et les forces du laboureur. (LUCRÈCE, II, 1457).

4. Var.: Par moyens *acquis*.

5. Var.: *Lesquelles* il espargne.

d'une condition fort moyenne, sans aucune prerogative, præexcellence vraie et essentielle. Celle qu'il se donne par opinion et par fantasie n'a ny corps ny goust; et s'il est ainsi que luy seul de tous les animaux ait cette liberté de l'imagination et ce deresglement de pensées, luy représentant ce qui est, ce qui n'est pas et ce qu'il veut, le faux et le veritable, c'est un avantage qui luy est bien cher vendu et dequoy¹ il a bien peu à se glorifier, car de là naist la source principale des maux qui le pressent: vices, maladies, irresolution, trouble et desespoir².

Je dy donc, pour revenir à mon propos, qu'il n'y a point d'apparence d'estimer que les bestes facent par inclination naturelle et forcée les mesmes operations³ que nous faisons par nostre choix et industrie. Nous devons conclurre de pareils effects pareilles facultez⁴, et confesser par consequent que ce mesme discours, cette mesme voye, que nous tenons à ouvrir, c'est aussi celle des animaux⁵. Pourquoi imaginons nous en eux cette contrainte naturelle, nous qui n'en esprovons aucun pareil effect? joinct qu'il est plus honorable d'estre acheminé et obligé à réglément agir par naturelle et inevitable condition, et plus approchant de la Divinité, que de agir réglément par liberté temeraire et fortuite; et plus seur de laisser à nature qu'à nous les resnes de nostre conduite. La vanité de nostre presumption faict que nous aymons mieux devoir à nos forces qu'à sa liberalité nostre suffisance; et enrichissons les autres animaux des biens naturels et les leur renonçons, pour nous honorer et ennoblir des biens acquis; par une humeur bien simple, ce me semble, car je priseroiy bien autant des graces toutes miennes et naifves que celles que j'aurois esté mendier et quester de l'apprentissage. Il n'est pas en nostre

1. Var.: Et *duquel*.

2. Var.: *Peché*, maladie, irresolution, trouble, *desespoir*.

3. Var.: Les mesmes *choses*.

4. Var.: Et de plus riches effects des facultez plus riches.

5. Var.: Que nous tenons à *œuvrer*, aussi la tiennent les animaux ou quelque autre meilleure.

puissance d'acquérir une plus belle recommandation que d'estre favorisé de Dieu et de nature.

Par ainsi, le renard, de quoy se servent les habitans de la Thrace quand ils veulent entreprendre de passer par dessus la glace quelque riviere gelée¹, et le laschent devant eux pour cet effect, quand nous le verrions au bord de l'eau approcher son oreille bien près de la glace, pour sentir s'il orra, d'une longue ou d'une voisine distance, bruyre l'eau courant au dessous, et selon qu'il trouve par là qu'il y a plus ou moins d'espesseur en la glace, se reculer ou s'avancer, n'aurions nous pas raison de juger qu'il luy passe par la teste ce mesme discours qu'il feroit en la nostre, et que c'est une ratiocination et consequence tirée du sens naturel : « Ce qui fait bruit se remue, ce qui se remue n'est pas gelé; ce qui n'est pas gelé est liquide, et ce qui est liquide plie soubz le faix »? Car d'attribuer cela seulement à une vivacité du sens de l'ouye, sans discours et sans consequence, c'est une chimere, et ne peut entrer en nostre imagination. De mesme faut il estimer de tant de sortes de ruses et d'inventions dequoy les bestes se couvrent des entreprinses que nous faisons sur elles.

Et si nous voulons prendre quelque avantage de cela mesme, qu'il est en nous de les saisir, de nous en servir et d'en user à nostre volonté, ce n'est que ce mesme avantage que nous avons les uns sur les autres. Nous avons à cétte condition nos esclaves; et les Climacides estoyent ce pas des femmes en Syrie qui servoyent, couchées à quatre pattes, de marchepied et d'eschelle aux dames à monter en coche? Et la plus part des personnes libres abandonnent pour bien legieres commoditez leur vie et leur estre à la puissance d'autruy². Les tyrans ont ils jamais failly de trouver assez d'hommes vouez à leur devotion, aucuns d'eux adjoutans davantage cette nécessité de les accompagner à la mort comme en la vie? Des armées en-

1. Var. : Par dessus la glace *de* quelque riviere gelée.

2. Var. : Les femmes et concubines des Thraces plaident à qui sera choisie pour estre tuée au tumbeau de son mary

que le cœur et la vie d'un grand et triumpant empereur.

Pourquoy disons nous que c'est à l'homme science et connoissance, bastie par art et par discours, de discerner les choses utiles à son vivre, et au secours de ses maladies, de celles qui ne le sont pas; de connoistre la force de la rubarbe et du polipode; et quand nous voyons les chevres de Candie, si elles ont receu un coup de traict, aller entre un million d'herbes choisir le dicicame pour leur guerison; et la tortue, quand elle a mangé de la vipere, chercher incontinent de l'origanum pour se purger; le dragon fourbir et esclairer ses yeux avecques du fenail; les ciguoignes se donner elles mesmes des clysteres à tout de l'eau de marine; les elephans arracher non seulement de leur corps et de leurs compaignons, mais des corps aussi de leurs maistres (tesmoing celui du roy Porus, qu'Alexandre deffit), les javelots et les dardz qu'on leur a jettez au combat, et les arracher si dextrement que nous ne le sçaurions faire avec si peu de douleur; pourquoy ne disons nous de mesmes que c'est science et prudence? Car d'alleguer, pour les deprimer, que c'est par la seule instruction et maistrise de nature qu'elles le sçavent¹, ce n'est pas leur oster le tiltre de science et de prudence: voire² c'est la leur attribuer à plus forte raison que à nous, pour l'honneur d'une si certaine maistresse d'escolle.

Chrysippus, bien que en toutes autres choses autant desdaigneux juge de la condition des animaux que nul autre philosophe, considerant les mouvements du chien qui, se rencontrant en un carrefour à trois chemins, estant à la suyte de son maistre (lequel il a esgaré pour s'estre endormy et ne l'avoir veu partir du logis), ou à la queste de quelque proye qui fuit devant luy, va essayant l'un chemin après l'autre³, et, après s'estre asseuré des deux et n'y avoir

1. *Elles* (les bêtes).

2. Var.: *Voire* (mot supprimé).

3. Var.: Qui se rencontrant en un carrefour à trois chemins, *ou à la queste* de son maistre *qu'il* a esgaré, ou à la *poursuite* de quelque proye qui fuit devant luy, va essayant *un* chemin après l'autre.

trouvé la trace de ce qu'il cherche, s'eslance dans le troisieme sans marchander, il est contraint de confesser qu'en ce chien là un tel discours se passe : « J'ay suivy jusques à ce carre-four mon maistre à la trace; il faut necessairement qu'il passe par l'un de ces trois chemins : ce n'est ny par cettuy-cy, ny par celuy-là, il faut donc infailliblement qu'il passe par cet autre »; et que, s'asseurant par cette conclusion et discours, il ne se sert plus de son sentiment au troisieme chemin, ny ne le sonde plus, ains s'y laisse emporter par la force de la raison. Ce traict purement dialecticien, et cet usage de propositions divisées et conjointes et de la suffisante enumeration des parties, vaut il pas autant que le chien l'aye appris de nature¹ que de Trapezonce²?

Si ne sont pas les bestes incapables d'estre encore instruites à nostre mode. Les merles, les corbeaux, les pies, les parroquets, nous leur aprenons à parler; et cette facilité que nous reconnoissons à nous fournir leur voix et haleine si souple et si maniable, pour la former et l'astreindre à certain nombre de lettres et de syllabes, tesmoigne qu'ils ont un discours au dedans qui les rend ainsi disciplinables et volontaires à aprendre. Chacun est soul, ce croy-je, de voir tant de sortes de cingeries que les basteleurs aprennent à leurs chiens : les dances où ils ne faillent une seule cadence du son qu'ils oyent, plusieurs divers mouvemens et sauts qu'ils leur font faire par le commandement de leur parolle. Mais je remerque avec plus d'admiration cet effect, qui est toutes-fois assez vulgaire, des chiens dequoy se servent les aveugles, et aux champs et aux villes : je me suis pris garde comme ils s'arrestent à certaines portes d'où ils ont accoustumé de tirer l'aumosne, comme ils evitent le choc des coches et des charretes, lors mesme que pour leur regard ils ont assez de place et de commodité³ pour leur

1. Var.: Que le chien *le sçache de soy* que de Trapezonce.

2. Georgius Trapezuntius, que nous appelons Georges de Trébizonde, savant grec, réfugié au xv^e siècle en Italie, et à qui le pape Eugène IV confia la direction d'un des collèges de Rome.

3. Var.: *Et de commodité* (mots supprimés).

passage; j'en ay veu le long d'un fossé de ville laisser un sentier plain et uni et en prendre un autre plus incommode¹, pour esloigner son maistre du fossé. Comment pouvoit on avoir fait concevoir à ce chien que c'estoit sa charge de regarder seulement à la seurté de son maistre et mespriser ses propres commoditez pour le servir, et comment avoit il la cognoissance que tel chemin luy estoit bien assez large qui ne le seroit pas pour un aveugle? Tout cela se peut il comprendre sans ratiocination et sans discours²?

Il ne faut pas oublier ce que Plutarque dit avoir veu à Rome d'un chien, avec l'empereur Vespasian le pere, au theatre de Marcellus. Ce chien servoit à un basteleur qui jouoit une fiction à plusieurs mines et à plusieurs personages, et y avoit son rolle. Il falloit entre autres choses qu'il contrefist pour un temps le mort pour avoir mangé de certaine drogue : après avoir avalé le pain qu'on feignoit estre cette drogue, il commença tantost à trembler et branler comme s'il eust esté estourdi; finalement, s'estandant et se roidissant comme s'il eust esté mort³, il se laissa tirer et traïner d'un lieu à autre, ainsi que portoit le subject du jeu; et puis, quand il congneut qu'il estoit temps, il commença premierement à se remuer tout bellement, comme s'il⁴ se fust revenu d'un profond sommeil, et, levant la teste, regarda çà et là d'une façon qui estonnoit tous les assistans.

Les bœufs qui servoyent aux jardins royaux de Suse, pour les arrouser et tourner certaines grandes roues à puiser de l'eau, ausquelles il y a des baquets attachez (comme il s'en voit plusieurs en Languedoc), on leur avoit ordonné d'en tirer par jour jusques à cent tours chacun : ils estoient si accoustumez à ce nombre qu'il estoit impossible par aucune force de leur en faire tirer un tour davantage, et ayant fait leur tasche ils s'arrestoient tout court. Nous som-

1. Var.: Et en prendre un *pire*.

2. Var.: *Et sans discours* (mots supprimés)

3. Var.: Comme *mort*.

4. Var.: *Ainsi que s'il*.

mes en l'adolescence avant que nous sçachions conter jusques à cent, et venons de descouvrir des nations qui n'ont aucune connoissance des nombres.

Il y a encore plus de discours à instruire autruy qu'à estre instruit. Or, laissant à part ce que Democritus jugeoit et prouvoit, que la plus part des arts les bestes nous les ont apprises, comme l'araignée à tistre et à coudre, l'arondelle à bastir, le cigne et le rossignol la musique, et plusieurs animaux, par leur imitation, à faire la medecine; Aristote tient que les rossignols aprennent leurs petits ¹ à chanter et y employent du temps et du soing, d'où il advient que ceux que nous nourrissons en cage, qui n'ont point eu loisir d'aller à l'escolle sous leurs parens, perdent beaucoup de la grace de leur chant. Nous pouvons juger par là que leur chant reçoit ² de l'amendement par discipline et par estude; et, entre les libres mesme, il n'est pas un et pareil, chacun en a pris selon sa capacité; et, sur la jalousie de leur apprentissage, ils se debattent à l'envy d'une contention si courageuse que par fois le vaincu y demeure mort, l'aleine luy faillant plustost que la voix. Les plus jeunes ruminent pensifs et prennent à imiter certains couplets de chanson: le disciple escoute la leçon de son precepteur et en rend compte avec grand soing; ils se taisent, l'un tantost, tantost l'autre; on oyt corriger les fautes, et sent on aucunes reprehensions du precepteur.

J'ay veu (dict Arrius) autresfois un elephant ayant à chacune cuisse un cymbale pendu et un autre attaché à sa trompe, au son desquels tous les autres dançoient en rond, s'eslevans et s'inclinans à certaines cadences selon que l'instrument les guidoit; et y avoit plaisir à ouyr cette harmonie. Aux spectacles de Rome, il se voyoit ordinairement des elephans dressez à se mouvoir et dancer, au son de la voix, des dances à plusieurs entrelasseures, coupeures et diverses cadences tres-difficiles à aprendre. Il s'en est veu qui, en

1. Var. : Instruisent leurs petits.

2. Var. : Qu'il reçoit.

leur privé, rememoroient leur leçon, et s'exerçoient par soing et par estude pour n'estre tancez et batuz de leurs maistres.

Mais cett'autre histoire de la pie, de laquelle nous avons Plutarque mesme comme respondant, est estrange : elle estoit en la boutique d'un barbier à Rome et faisoit merveilles de contre-faire avec la voix tout ce qu'elle oyoit. Un jour, il advint que certaines trompettes s'arrestarent ¹ à sonner long temps devant cette boutique. Depuis cela et tout le lendemain, voylà cette pie pensive, muete et melancholique, dequoy tout les monde estoit esmerveillé, et pensoit on que le son des des trompetes l'eust ainsin estourdie et estonnée, et qu'avec l'ouye la voix se fust quant et quant esteinte ; mais on trouva en fin que c'estoit une estude profonde et une retraicte en soy-mêmes, son esprit s'exercitant, et preparant sa voix à représenter le son de ces trompetes : de maniere que sa premiere vois ce fut celle là de exprimer parfaitement leurs reprinses, leurs poses et leurs muances, ayant quicté par ce nouvel apprentissage et pris à desdain tout ce qu'elle sçavoit dire auparavant.

Je ne veux pas obmettre à alleguer ² aussi cet autre exemple d'un chien que ce mesme Plutarque dit avoir veu (car quand à l'ordre, je sens bien que je le trouble, mais je n'en observe non plus à renger ces exemples qu'au reste de toute ma besongne), luy estant dans un navire : ce chien estant en peine pour avoir l'huyle qui estoit dans le fons d'une cruche, et n'y pouvant arriver de la langue pour l'estroite emboucheure du vaisseau, il vid qu'il alla querir des caillous ³ qui estoient dans la navire ⁴ et en mit dans cette cruche jusques à ce qu'il eust fait hausser l'huile plus près du bord, où il la peust atteindre. Cela qu'est-ce, si ce n'est

1. Var. : *S'arrestèrent.*

2. Var. : *Obmettre d'alleguer.*

3. Var. : *Ce chien, estant en peine d'avoir l'huyle qui estoit dans le fond d'une cruche, où il ne pouvoit arriver de la langue pour l'estroite emboucheure du vaisseau, alla querir des caillous.*

4. Var. : *Qui estoient dans la navire* (mots supprimés).

l'effect d'un esprit bien subtil? On dit que les corbeaux de Barbarie en font de mesme, quand l'eau qu'ils veulent boire est trop basse.

Cette action est aucunement voisine de ce que recitoit des elephans un roy de leur nation, Juba, que quand, par la finesse de ceux qui les chassent, l'un d'entre eux se trouve pris dans certaines fosses profondes (qu'on leur prepare et les recouvre l'on de menues brossailles pour les tromper), ses compagnons y apportent en diligence force pierres et pieces de bois, afin que cela l'ayde à s'en mettre hors. Mais cet animal raporte en tant d'autres effects à l'humaine suffisance que, si je vouloy suivre par le menu ce que l'experience en a apris, je gaignerois aysément ce que je maintiens ordinairement, qu'il se trouve plus de difference de tel homme à tel homme que de tel animal à tel homme. Le gouverneur d'un elephant, en une maison privée de Syrie, desroboit à tous les repas la moitié de la pension qu'on luy avoit ordonnée: un jour le maistre voulut luy mesme le panser, versa dans sa manjoire la juste mesure d'orge qu'il luy avoit prescrite pour sa nourriture; l'elephant, regardant de mauvais œuil ce gouverneur, separa avec la trompe et en mit à part la moitié, declarant par là le tort qu'on luy faisoit. Et un autre, ayant un gouverneur qui mesloit dans sa mangeaille des pierres pour en croistre la mesure, s'aprocha du pot où il faisoit cuyre sa chair pour son disner et le luy remplit de cendre. Cela, ce sont des effaits particuliers; mais ce que tout le monde a veu et que tout le monde sçait, qu'en toutes les armées qui se conduisoient du pays de Levant, l'une des plus grandes forces consistoit aux elephans qu'on y mesloit¹, desquels on tiroit des effets sans comparaison plus grands que nous ne faisons à present de nostre artillerie, qui tient à peu près leur place en une bataille ordonnée (cela est aisé à juger à ceux qui connoissent les histoires anciennes):

1. Var.: *Qu'on y mesloit* (mots supprimés).

Nous pouvons juger de cela. Nous pouvons aussi dire que les elephans ont quelque participation de religion, d'autant qu'après plusieurs ablutions et purifications on les void, haussant leur trompe comme des bras et tenant les yeux fichez vers le soleil levant, se planter long temps en meditation et contemplation à certaines heures du jour, de leur propre inclination, sans instruction et sans precepte. Mais, pour ne voir aucune telle apparence és autres animaux, nous ne pouvons pourtant establir qu'ils soient sans religion, et ne pouvons prendre en aucune part ce qui nous est caché; comme nous voyons quelque chose en cette action que le philosophe Cleanthes remarqua, par ce qu'elle retire aux nostres: il vid, dit-il, des fourmis partir de leur fourmiliee portans le corps d'un fourmis mort vers une autre fourmiliee, de laquelle plusieurs autres fourmis leur vindrent au devant, comme pour parler à eux; et après avoir esté ensemble quelque piece, ceux-cy s'en retournerent pour consulter, pensez, avec leurs concitoiens, et firent ainsi deux ou trois voyages pour la difficulté de la capitulation; en fin ces derniers venus apporterent aux premiers un ver de leur taniere, comme pour la rançon du mort, lequel ver les premiers chargerent sur leur dos et emporterent chez eux, laissant aux autres le corps du trespasé. Voilà l'interpretation que Cleanthes y donna, tesmoignant par là (encore qu'à son jugement les bestes soient incapables de raison¹) que celles qui n'ont point de voix ne laissent pas d'avoir pratique et communication mutuelle, de laquelle c'est nostre faute² que nous ne soyons participans; et ne pouvons à cette cause juger de leurs operations³. Or elles en produisent encores d'autres qui surpassent de bien loin nostre capacité, ausquelles⁴ il s'en faut tant que nous puissions arriver par imitation que

1. Var. : *Encore qu'à son jugement, etc.* (mots supprimés).

2. Var. : C'est nostre *deffaut*.

3. Var. : Et nous *meslons* à cette cause *sottement d'en opiner*.

4. Var. : Or elles *produisent* encores d'autres *effects* qui surpassent de bien loing nostre capacité, *ausquels...*

par imagination mesme nous ne les pouvons concevoir.

Plusieurs tiennent qu'en cette grande et dernière bataille navale qu'Antonius perdit contre Auguste, sa galere capitaines fut arrestée au milieu de sa course par ce petit poisson que les Latins nomment *Remora*, à cause de cette sienne propriété d'arrester toute sorte de vaisseaux ausquels il s'attache. Et l'empereur Calligula vogant avec une grande flotte en la coste de la Romanie, sa seule galere fut arrestée tout court par ce mesme poisson; lequel il fit prendre attaché comme il estoit au bas de son vaisseau, tout despit dequoy un si petit animal pouvoit forcer et la mer et les vents, et la violence de tous ses avirons, pour estre seulement attaché par le bec à sa galere (car c'est un poisson à coquille); et s'estonna encore, non sans grande raison, de ce que, luy estant apporté dans le bateau, il n'avoit plus cette force qu'il avoit au dehors.

Un citoyen de Cyzique acquit jadis une¹ reputation de bon mathematicien pour avoir appris de la condition de l'herisson qu'il a sa taniere² ouverte à divers endroits et à divers vents, et, prevoyant le vent advenir, il va boucher le trou du costé de ce vent-là: ce que remerquant, ce citoien venoit tousjours apporter en sa ville³ certaines predictions du vent qui avoit à tirer.

Le cameleon prend la couleur du lieu où il est assis; mais le poulpe se donne luy-mesme la couleur qu'il luy plaist, selon les occasions, pour se cacher de ce qu'il craint et attraper ce qu'il cherche: au cameleon c'est changement de passion, mais au poulpe c'est changement d'action. Nous avons quelques mutations de couleur à la fraieur, la cholere, la honte et autres passions qui alterent le teint de nostre visage, mais c'est par l'effect de la souffrance, comme au ca-

1. Var. : *Une* (mot supprimé).

2. Var. : Pour avoir appris la condition de l'herisson. Il a sa taniere...

3. Var. : Ce citoien apportoit en sa ville.

et rejettent comme nuisibles ces mouvements indiscrets et insolents que les femmes y ont meslé de leur creu, les ramenant à l'exemple et usage des bestes de leur sexe, plus modeste et rassis :

*Nam mulier prohibet se concipere atque repugnat,
Clunibus ipsa viri Venerem si læta retractet,
Atque exossato ciet omni pectore fluctus.
Eicit enim sulci recta regione viaque
Vomerem, atque locis avertit seminis ictum¹.*

Si c'est justice de rendre à chacun ce qui luy est deu, les bestes qui servent, ayment et defendent leurs bien-faiteurs, et qui poursuyvent et outragent les estrangers et ceux qui les offensent, elles representent en cela quelque air de nostre justice, comme aussi en conservant une equalité tres-equitable en la dispensation de leurs biens à leurs petits. Quant à l'amitié, elles l'ont, sans comparaison, plus vive et plus constante que n'ont pas les hommes. Hircanus, le chien du roy Lisimachus, son maistre mort, demeura obstiné sur son lic sans vouloir boire ne manger; et le jour qu'on en brusla le corps, il print sa course et se jetta dans le feu, où il fut bruslé : comme fit aussi le chien d'un nommé Pyrrhus, car il ne bougea de dessus le lic de son maistre depuis qu'il fut mort; et quand on l'emporta, il se laissa enlever quant et luy, et finalement se lança dans le buscher où on brusloit le corps de son maistre. Il y a certaines inclinations d'affection qui naissent quelquefois en nous sans le conseil de la raison, qui viennent d'une temerité fortuite, que d'autres nomment sympathie. Les bestes en sont capables comme nous : nous voyons les chevaux prendre certaine accointance des uns aux autres, jusques à nous mettre en peine pour les faire vivre ou voyager separément; on les void appliquer leur affection à certain poil de leurs compaignons, comme

horizontale de la poitrine et l'élévation des reins favorisent la direction du fluide générateur. (LUCRÈCE, IV, 1264).

1. Les mouvements lascifs par lesquels la femme excite l'ardeur de son époux sont un obstacle à la fécondation : ils ôtent le soc du sillon et détournent les germes de leur but. (Id., IV, 1266).

à certain visage, et, où ils le rencontrent, s'y joindre incontinent avec feste et demonstration de bienveillance, et prendre quelque autre forme à contre-cœur et en haine. Les animaux ont choix comme nous en leurs amours et font quelque triage de leurs femelles ; ils ne sont pas exempts de nos jalousies et d'envies extremes et irreconciliables.

Les cupiditez sont ou naturelles et necessaires, comme le boire et le manger ; ou naturelles et non necessaires, comme l'accointance des femelles ; ou elles ne sont ny naturelles, ny necessaires. De ceste dernière sorte sont quasi toutes celles des hommes ; elles sont toutes superfluës et artificielles, car c'est merveille combien peu il faut à nature pour se contenter, combien peu elle nous a laissé à desirer. Les apprests à nos cuisines ne touchent pas son ordonnance : les stoïciens disent qu'un homme auroit dequoy se substantier d'une olive par jour. La delicatesse de nos vins n'est pas de sa leçon, ny la recharge que nous adjoustons aux appetits amoureux :

Neque illa

Magno prognatum deposcit consule cunnum¹.

Ces cupiditez estrangeres, que l'ignorance du bien et une fauce opinion ont coulées en nous, sont en si grand nombre qu'elles chassent presque toutes les naturelles : ny plus ny moins que si en une cité il y avoit si grand nombre d'estrangers qu'ils en missent hors les naturels habitans ou esteignissent leur autorité et puissance ancienne, l'usurpant entierement et s'en saisissant.

Les animaux sont, à la verité², beaucoup plus reglez que nous ne sommes, et se contiennent avec plus de moderation sous les limites que nature nous a prescripts, mais non pas si exactement qu'ils n'ayent encore quelque convenance à nostre desbauche. Et tout ainsi comme il s'est trouvé des desirs furieux qui ont poussé les hommes à l'amour des

1. Elle n'a pas besoin, pour la volupté, de la fille d'un consul. (HORACE, *Sat.*, I, II, 69).

2. Var. : A la verité (mots supprimés).

bestes, elles se trouvent aussi par fois esprises de nostre amour et reçoivent des affections monstrueuses d'une espee à autre. Tesmoin l'elephant corival d'Aristophanes le grammairien en l'amour d'une jeune bouquetiere en la ville d'Alexandrie, qui ne luy cedoit en rien aux offices d'un poursuyvant bien passionné : car, se promenant par le marché où l'on vendoit des fruicts, il en prenoit avec sa trompe et les luy portoit ; il ne la perdoit de veuë que le moins qui luy estoit possible, et luy mettoit quelquefois la trompe dans le sein par dessous son collet et luy tastoit les tetins. Ils recitent aussi d'un dragon amoureux d'une fille, et d'une oye esprise de l'amour d'un enfant en la ville d'Asope, et d'un belier serviteur de la menestriere Glaucia ; et il se void tous les jours des magots furieusement espris de l'amour des femmes. On void aussi certains animaux s'adonner à l'amour des masles de leur sexe. Oppianus¹ et autres recitent quelques exemples pour monstrier la reverence que les bestes en leurs mariages portent à la parenté, mais l'experience nous faict bien souvent voir le contraire :

Nec habetur turpe juvencæ

Ferre patrem tergo ; fit equo sua filia conjux ;

Quasque creavit init pecudes caper ; ipsaque cujus

Semine concepta est, ex illo concipit ales².

De subtilité malitieuse, en est-il une plus expresse que celle du mulet du philosophe Thales ? lequel, passant au travers d'une riviere chargé de sel, et de fortune y estant bronché, si que les sacs qu'il portoit en furent tous mouillez, s'estant apperceu que le sel fondu par ce moyen luy avoit rendu sa charge plus legere, ne falloit jamais, aussi tost qu'il rencontroit quelque ruisseau, de se plonger dedans avec sa charge ; jusques à ce que son maistre, descouvrant sa malice, ordonna qu'on le chargeast de laine, à quoy se

1. Dans le poëme de *la Chasse*, l, 256.

2. La génisse se livre sans honte à son père, et la cavale au cheval dont elle est née : le bouc s'unit aux chèvres qu'il a engendrées, et l'oiseau féconde l'oiseau à qui il a donné l'être. (OVIDE, *Métam.*, X, 325).

trouvant mesconté, il cessa de plus user de cette finesse. Il y en a plusieurs qui représentent naïvement le visage de nostre avarice, car on leur void un soin extreme de surprendre tout ce qu'elles peuvent et de le curieusement cacher, quoy qu'elles n'en tirent point usage.

Quant à la mesnagerie, elles nous surpassent non seulement en cette prevoyance d'amasser et espargner pour le temps à venir, mais elles ont encore beaucoup de parties de la science qui y est necessaire. Les fourmis estandent au dehors de l'aire leurs grains et semences pour les esventer, refreschir et secher, quand ils voyent qu'ils commencent à se moisir et à sentir le rance, de peur qu'ils ne se corrompent et pourrissent. Mais la caution et prevention dont ils usent à ronger le grain de froment surpasse toute imagination de prudence humaine : parce que le froment ne demeure pas tousjours sec ny sain, s'amolit, se resout et destrempe comme en laict, s'acheminant à germer et produire ; parquoy¹ de peur qu'il ne devienne semance et perde sa nature et propriété de magasin pour leur nourriture, ils rongent le bout par où le germe a accoustumé² de sortir.

Quant à la guerre, qui est la plus grande et pompeuse des actions humaines, je sçaurois volontiers si nous nous en voulons servir pour argument de quelque prerogative, ou, au rebours, pour tesmoignage de nostre imbecillité et imperfection ; comme de vray la science de nous entredeffaire et entretuer, de ruiner et perdre nostre propre espece, il semble qu'elle n'a pas beaucoup dequoy se faire desirer aux bestes qui ne l'ont pas :

Quando leoni

*Fortior eripuit vitam leo ? quo nemore unquam
Expiravit aper majoris dentibus apri ?*

1. Var. : *Parquoy* (mot supprimé).

2. Var. : *A coustume*.

3. Quand un lion plus fort a-t-il arraché la vie à un lion plus faible ? Dans quel bois jamais un sanglier a-t-il expiré sous les défenses d'un autre sanglier ? (JUVÉNAL, XV, 460).

Mais elles n'en sont pas universellement exemptes¹, témoin les furieuses rencontres des mouches à miel et les entreprises des princes des deux armées contraires :

*Sæpe duobus
Regibus incessit magno discordia motu,
Continuoque animos vulgi et trepidantia bello
Corda licet longe præsciscere*².

Je ne voy jamais cette divine description qu'il ne m'y semble lire peinte l'ineptie et vanité humaine : car ces mouvemens guerriers qui nous ravissent de leur horreur et espouvantement, cette tempeste de sons et de cris,

*Fulgur ibi ad cælum se tollit, totaque circum
Ære renidescit tellus, subterque virum vi
Excitur pedibus sonitus, clamoreque montes
Icti rejectant voces ad sidera mundi*³ ;

cette effroyable ordonnance de tant de milliers d'hommes armez, tant de fureur, d'ardeur et de courage, il est plaisant à considerer par combien vaines occasions elle est agitée et par combien legieres occasions esteinte :

*Paridis propter narratur amorem
Græcia Barbariæ diro collisa duello*⁴ :

toute l'Asie se perdit et se consumma en guerres pour le maquerelage de Paris. L'envie d'un seul homme, un despit, un plaisir, une jalousie domestique, causes qui ne devoient pas esmouvoir deux harangeres à s'esgratigner, c'est l'ame et le mouvement de tout ce grand trouble. Voulons nous en

1. Var. : Exemptes *pourtant*.

2. Souvent entre deux rois (nous dirions *retînes* aujourd'hui) il s'élève dans une ruche de sanglantes querelles ; nous laissons à penser dès lors la fureur guerrière dont le peuple est animé. (VIRGILE, *Géorg.*, IV, 67).

3. L'acier renvoie ses éclairs au ciel, et toute la campagne à l'entour brille de l'éclat de l'airain ; sous le pas des soldats, la terre tremble, et les monts voisins renvoient jusqu'aux astres les clameurs dont ils sont frappés. (LUCRÈCE, II, 323).

4. On raconte que l'amour de Paris pour Hélène amena un duel à mort entre les Grecs et les Barbares. (HORACE, *Epist.*, I, II, 6).

croire ceux mesme qui en sont les principaux auteurs et motifs? oyons le plus grand, le plus victorieux empereur et le plus puissant qui fut onques, se jouant, et mettant en risée tres-plaisamment et tres-ingenieusement plusieurs batailles hazardées et par mer et par terre, le sang et la vie de cinq cens mille hommes qui suivirent sa fortune, et les forces et richesses des deux parties du monde espuisées, pour le service de ses entreprinses :

*Quod futuit Glaphyran Antonius, hanc mihi pœnam
Fulvia constituit, se quoque uti futuam.
Fulviam ego ut futuam! Quid, si me Manius oret
Pœdicem, faciam? Non puto, si sapiam.
Aut futue, aut pugnemus, ait. Quid, si mihi vita
Charior est ipsa mentula? Signa canant!*

(J'use en liberté de conscience de mon latin, avecq le congé que vous m'en avez donné²). Or ce grand corps, à tant de visages et de mouvemens, qui semble³ menasser le ciel et la terre :

*Quam multi Lybico volvuntur marmore fluctus,
Sævus ubi Orion hybernis conditur undis,
Vel quum sole novo densæ torrentur aristæ,
Aut Hermi campo, aut Lyciæ flaventibus arvis.
Scuta sonant, pulsuque pedum tremat excita tellus!*

ce furieux monstre à tant de bras et à tant de testes, c'est tousjours l'homme foyble, calamiteux et miserable; ce n'est qu'une formilliere esmeuë et eschaufée,

1. Vers attribués à Auguste et conservés par MARTIAL (*Epigr.*, XI, XXI, 3). Voyez l'imitation discrète qu'en a faite Fontenelle dans ses *Dialogues des morts*.

2. Avecq le congé que vous m'en avez donné. On suppose que ces paroles sont adressées à la reine Marguerite de France, femme du roi de Navarre, à qui Montaigne aurait envoyé son *Apologie de Sebond*.

3. Var.: Qui semblent.

4. Comme les flots innombrables qui roulent en mugissant sur la mer de Libye, quand le fougueux Orion, au retour de l'hiver, se plonge dans les eaux, ou comme les épis pressés que dore le soleil d'été, soit dans les champs de l'Hermus, soit dans la féconde Lycie, les boucliers résonnent et la terre tremble sous le pas des guerriers. (VIRGILE, *En.*, VII, 718).

ron aussi, qu'ils ramenerent en la ville d'Athenes, où il fut puny. Et les juges, en reconnoissance de ce bon office, ordonnarent¹ du publicq certaine mesure de bled pour nourrir le chien, et aux prestres d'en avoir soing. Plutarque tesmoigne cette histoire comme chose tres-averée et advenue en son siecle.

Quant à la gratitude (car il me semble que nous avons besoin de mettre ce mot en credit), ce seul exemple y suffira, que Apion recite comme en ayant esté luy mesme spectateur. Un jour, dit-il, qu'on donnoit à Rome au peuple le plaisir du combat de plusieurs bestes estranges, et principalement de lyons de grandeur inusitée, il y en avoit un entre autres qui, par son port furieux, par la force et grosseur de ses membres et un rugissement hautain et espouvantable, attiroit à soy la veuë de toute l'assistance. Entre les autres esclaves qui furent presentez au peuple en ce combat des bestes, fut un Androdus², de Dace, qui estoit à un seigneur romain de qualité consulaire. Ce lyon, l'ayant aperceu de loing, s'arresta premierement tout court, comme estant entré en admiration, et puis s'aprocha tout doucement d'une façon molle et paisible, comme pour entrer en reconnoissance avec luy. Cela faict et s'estant assuré de ce qu'il cherchoit, il commença à battre de la queue à la mode des chiens qui flatent leur maistre, et à baiser et lescher les mains et les cuisses de ce pauvre miserable tout transi d'effroy et hors de soy. Androdus ayant repris ses esprits par la courtoisie³ de ce lyon, et r'assuré sa veue pour le considerer et reconnoistre, c'estoit un singulier plaisir de voir les caresses et les festes qu'ils s'entrefaisoyent l'un à l'autre. Dequoy le peuple ayant eslevé des cris de joye, l'empereur fit appeller cet esclave pour entendre de luy le moyen d'un si estrange evenement. Il luy recita une histoire nouvelle et admirable :

1. Var.: *Ordonnerent.*

2. *Androdus*, ou *Androclus*, ou mieux *Androctes*, d'après ÉLIEN, *Histoire des animaux*, VII, 48.

3. Var.: *Par la benignité.*

« Mon maistre, dict-il, estant proconsul en Aphrique, je fus contraint, par la cruauté et rigueur qu'il me tenoit, me faisant journellement battre, me desrober de luy et m'en fuir. Et, pour me cacher seurement d'un personnage ayant si grande autorité en la province, je trouvay mon plus court de gagner les solitudes et les contrées sablonneuses et inhabitables de ce pays là, resolu, si le moyen de me nourrir venoit à me faillir, de trouver quelque façon de me tuer moy-mesme. Le soleil estant extremement aspre sur le midy et les chaleurs insupportables, ayant rencontré une caverne cachée et inaccessible, je me jettay dedans¹. Bien tost après y survint ce lyon, ayant une patte sanglante et blessée, tout plaintif et gemissant des douleurs qu'il y souffroit. A son arrivée, j'eus beaucoup de frayeur; mais luy, me voyant mussé dans un coin de sa loge, s'approcha tout doucement de moy, me presentant sa patte offencée, et me la monstrant comme pour demander secours; je luy ostay lors un grand escot qu'il y avoit, et m'estant un peu aprivoisé à luy, pressant sa playe, en fis sortir l'ordure qui s'y amassoit, l'essuyay et nettoyy le plus proprement que je peux. Luy, se sentant alegé de son mal et soulagé de cette douleur, se prit à reposer et à dormir, ayant tousjours sa patte entre mes mains. De là en hors, luy et moy vesquismes ensemble en cette caverne, trois ans entiers, de mesmes viandes : car des bestes qu'il tuoit à sa chasse, il m'en apportoit les meilleurs endroits, que je faisois cuire au soleil à faute de feu, et m'en nourrissois. A la longue, m'estant ennuyé de cette vie brutale et sauvage, ce lyon s'en estant allé² un jour à sa queste accoustumée, je partis de là, et à ma troisieme journée fus surpris par les soldats qui me menerent d'Affrique en cette ville à mon maistre, lequel soudain me condamna à mort et à estre abandonné aux bestes. Or, à ce que je voy, ce lyon fut aussi pris bien tost après, qui m'a à cette heure

1. Var.: Et les chaleurs insupportables, je m'embatis sur une caverne cachée et inaccessible et me jettay dedans.

2. Var.: Comme ce lyon estoit allé.

propre à leur prise, car lors il entre dans la nacre, et luy va pinsant la chair vive et la contraint de fermer sa coquille : lors eux deux ensemble mangent la proye enfermée dans leur fort. En la maniere de vivre des tuns, on y remarque une singuliere science des trois parties de la mathematique. Quant à l'astrologie, ils l'enseignent à l'homme; car ils s'arrestent au lieu où le solstice d'hyver les surprend, et n'en bougent jusques à l'equinoxe ensuyvant : voylà pourquoy Aristote mesme leur concede volontiers cette science. Quand à la geometrie et arithmetique, ils font tousjours leur bande de figure cubique, carrée en tout sens, et en dressent un corps de bataillon solide, clos et environné tout à l'entour, à six faces toutes égales; puis nagent en cette ordonnance carrée, autant large derriere que devant, de façon que qui en void et conte un visage¹, il peut aisément nombrer toute la troupe, d'autant que le nombre de la profondeur est égal à la largeur, et la largeur à la longueur.

Quant à la magnanimité, il est malaisé de luy donner un visage plus apparent que en ce fait du grand chien qui fut envoyé des Indes au roy Alexandre. On luy presenta premierement un cerf pour le combattre, et puis un sanglier, et puis un ours : il n'en fit compte et ne daigna se remuer de sa place; mais, quand il veid un lyon au devant de luy², il se dressa incontinent sur ses pieds, montrant manifestement qu'il declaroit celuy-là seul digne d'entrer en combat avecques luy. Touchant la repentance et recognoissance des fautes, on recite d'un elephant, lequel ayant tué son gouverneur par impetuosité de cholere, en print un deuil si extreme qu'il ne voulut onques puis manger, et se laissa mourir. Quant à la clemence, on recite d'un tygre, la plus inhumaine beste de toutes, que, luy ayant esté baillé un chevreau, il souffrit deux jours la faim avant que de le vouloir offencer, et le troisieme il brisa la cage où il estoit enfermé pour aller chercher autre pasture, ne se voulant

1. Var.: Et compte un rang.

2. Var.: Au devant de luy (mots supprimés).

prendre au chevreau, son familier et compagnon¹. Et, quant aux droicts de la familiarité et convenance qui se dresse par la conversation, il nous advient ordinairement d'apprivoiser des chats, des chiens et des lievres ensemble.

Mais ce que l'expérience apprend à ceux qui voyagent par mer, et notamment en la mer de Sicile, de la condition des halcyons, surpasse toute humaine cogitation. De quelle espece d'animaux a jamais nature tant honoré les couches, la naissance et l'enfantement? car les poëtes disent bien qu'une seule isle de Delos, estant au paravant vagante, fut affermie pour le service de l'enfantement de Latone; mais Dieu a voulu que toute la mer fust arrestée, affermie et aplaniée, sans vagues, sans vents et sans pluye, cependant que l'alcyon faict ses petits, qui est justement environ le solstice, le plus court jour de l'an; et par son privilege nous avons sept jours et sept nuicts, au fin cœur de l'hyver, que nous pouvons naviguer sans danger. Leurs femelles ne reconnoissent autre masle que le leur propre, l'assistent toute leur vie sans jamais l'abandonner; s'il vient à estre debile et cassé, elles le chargent sur leurs espauls, le portent partout et le servent jusques à la mort. Mais aucune suffisance n'a encores peu atteindre à la connoissance de cette merveilleuse fabrique dequoy l'alcyon compose le nid pour ses petits, et en deviner² la matière. Plutarque, qui en a veu et manié plusieurs, pense que ce soit des arestes de quelque poisson qu'elle conjoint et lie ensemble, les entrelassant, les unes de long, les autres de travers, et adjoustant des courbes et des arrondissemens, tellement qu'en fin elle en forme un vaisseau rond prest à voguer; puis, quand elle a parachevé de le construire, elle le porte au batement du flot marin, là où la mer, le battant tout doucement, luy enseigne à radouber ce qui n'est pas bien lié et à mieux fortifier aux endroits où elle void que sa structure se desment et se lasche pour les coups de mer; et, au contraire, ce qui est

1. Var.: Son familier et son *hoste*.

2. Var.: *Ny* en deviner.

bien joint, le batement de la mer le vous estreinct et vous le serre de sorte qu'il ne se peut ny rompre, ny dissoudre, ou endommager à coups de pierre ny de fer, si ce n'est à toute peine. Et ce qui plus est à admirer, c'est la proportion et figure de concavité du dedans : car elle est composée et proportionnée de maniere qu'elle ne peut recevoir ny admettre autre chose que l'oyseau qui l'a bastie : car à toute autre chose elle est impenetrable, close et fermée, tellement qu'il n'y peut rien entrer, non pas l'eau de la mer seulement. Voilà une description bien claire de ce bastiment et empruntée de bon lieu ; toutesfois il me semble qu'elle ne nous esclaireit pas encore suffisamment la difficulté de cette architecture. Or de quelle vanité nous peut-il partir de logger au dessous de nous et d'interpreter desdaigneusement les effects que nous ne pouvons imiter ny comprendre ?

Pour suivre encore un peu plus loing cette equalité et correspondance de nous aux bestes, le privilege dequoy nostre ame se glorifie, de ramener à sa condition tout ce qu'elle conçoit, de despouiller de qualitez mortelles et corporelles tout ce qui vient à elle, de renger les choses qu'elle estime dignes de son accointance à desvestir et despouiller leurs conditions corruptibles, et leur faire laisser à part, comme vestemens superflus et viles, l'espesseur, la longueur, la profondeur, le poids, la couleur, l'odeur, l'aspreté, la polisseuse, la dreté, la mollesse et tous accidents sensibles, pour les accommoder à sa condition immortelle et spirituelle, de maniere que Rome et Paris que j'ay en l'ame, Paris que j'imagine, je l'imagine et le comprends sans grandeur et sans lieu, sans pierre, sans plâtre et sans bois ; ce mesme privilege, dis-je, semble estre bien evidamment aux bestes : car un cheval accoustumé aux trompettes, aux harquebusades et aux combats, que nous voyons tremousser et fremir endormant, estendu sur sa litiere, comme s'il estoit en la meslée, il est certain qu'il conçoit en son ame un son de tabourin sans bruit, une armée sans armes et sans corps :

*Quippe videbis equos fortes, cum membra jacebunt
In somnis, sudare tamen, spirareque sæpe,
Et quasi de palma summas contendere vires¹.*

Ce lievre qu'un levrier s'imagine en songe, après lequel nous le voyons haleter en dormant, alonger la queue, secouer les jarrets et représenter parfaitement les mouvemens de sa course, c'est un lievre sans poil et sans os :

*Venantumque cane sin molli sæpe quiete
Jactant crura tamen subito, vocesque repente
Mittunt, et crebas reducunt naribus auras,
Ut vestigia si teneant inventa ferarum;
Expergestaque sequuntur inania sæpe
Cervorum simulacra, fugæ quasi dedita cernant,
Donec discussis redeant erroribus ad se².*

Les chiens de garde que nous voyons souvent gronder en songeant, et puis japper tout à fait et s'esveiller en sursaut, comme s'ils apperçoivent quelque estranger arriver; cet estranger que leur ame void, c'est un homme spirituel et imperceptible, sans dimension, sans couleur et sans estre :

*Consueta domi catulorum blanda propago
Degere, sæpe levem ex oculis volucremque soporem
Discutere, et corpus de terra corripere instant,
Proinde quasi ignotas facies atque ora tuantur³.*

Quant à la beauté du corps, avant passer outre, il me faudroit sçavoir si nous sommes d'accord de sa descrip-

1. Vous verrez de généreux coursiers, tout endormis qu'ils sont, suer, souffler bruyamment et se raidir, comme s'ils disputaient le prix de la course. (LUCRÈCE, IV, 988).

2. Souvent, au milieu d'un profond sommeil, les chiens de chasse viennent à s'agiter tout à coup, à aboyer et à aspirer l'air fréquemment, comme s'ils étaient sur la piste de quelque bête; souvent même, en se réveillant, ils continuent à poursuivre les vains simulacres d'un cerf qu'ils croient voir fuir, jusqu'à ce que, revenus à eux, ils reconnaissent leur erreur. (Id., IV, 992).

3. Souvent, l'hôte fidèle et caressant de nos maisons, le chien, se dresse en sursaut au milieu du léger sommeil qui alourdissait ses paupières, parce qu'il a cru voir une forme étrangère et des traits inconnus. (Id., IV, 999).

tion : il est vray-semblable que nous ne sçavons guiere que c'est que la beauté en nature et en general, puisque à l'humaine et nostre beauté nous donnons tant de formes diverses¹ :

*Turpis Romano Belgicus ore color*².

Les Indes la peignent noire et basanée, aux levres grosses et enflées, au nez plat et large, et chargent de gros anneaux d'or le cartilage d'entre les nazeaux pour le faire pendre jusques à la bouche; comme aussi la balievre, de gros cercles enrichis de pierreries, et qu'elle leur tombe sur le menton, et est leur grace de montrer leurs dents à descouvert³. Au Peru, les plus grandes oreilles sont les plus belles, et les estendent autant qu'ils peuvent par artifice⁴. Il est ailleurs des nations qui noircissent les dents avec grand soing, et ont à mespris de les voir blanches; ailleurs, ils les teignent de couleur rouge⁵. Les femmes mexicanes⁶ content entre les beautez la petitesse du front, et où elles se font le poil par tout le reste du corps, elles le nourrissent au front et peuplent par art; et ont en si grande recommandation la grandeur des tetins qu'elles affectent de pouvoir donner la mammelle à leurs enfans par dessus l'espaule : nous formerions ainsi la laideur. Les Italiens la façonnent grosse et massive, les Espagnols vuidée et estrillée; et, entre nous,

1. Var. : Puisque à l'humaine et nostre beauté nous donnons tant de formes diverses, de laquelle s'il y avoit quelque prescription naturelle, nous la reconnoistrions en commun, comme la chaleur du feu. Nous en fantasions les formes à nostre appetit.

2. Un teint belge déparerait un visage romain. (PROPERCE, II, XVII, 26).

3. Var. : De montrer leurs dents jusques au dessous des racines.

4. Var. : Et un homme d'aujourd'huy dit avoir veu en une nation orientale ce soing de les agrandir en tel credit, et de les charger de poissants joyaux, qu'à tous coups il passoit son bras vestu au travers d'un trou d'oreille.

5. Var. : Non seulement en Basque les femmes se trouvent plus belles la teste rase, mais assez ailleurs, et, qui plus est, en certaines contrées glaciales, comme dit Pline.

6. Var. : Les Mexicanes.

l'un la fait blanche, l'autre brune; l'un molle et delicate, l'autre forte et vigoureuse; qui y demande de la mignardise et de la douceur, qui de la fierté et magesté¹.

Mais, quoy qu'il en soit, nature ne nous a non plus privilegez en cela que, au demeurant, sur ses loix communes. Et si nous nous jugeons bien, nous trouverons que, s'il est quelques animaux moins favorisez en cela que nous, il y en a d'autres, et en grand nombre, qu'ils sont plus²: car cette prerogative³ que les poëtes font valoir de nostre stature droicte, regardant vers le ciel, son origine,

*Pronaque cum spectent animalia cætera terram,
Os homini sublime dedit, cælumque videre
Jussit, et erectos ad sydera tollere vultus*⁴,

elle est vraiment poëtique, car il y a plusieurs bestioles qui ont la veue renversée tout à fait vers le ciel; et l'anceleure des chameaux et des austruches, je la trouve encore plus relevée et droite que la nostre⁵. Les bestes qui⁶ nous retirent le plus, ce sont les plus laides et les plus viles⁷ de

1. Var.: Tout ainsi que la preference en beauté, que Platon attribue à la figure spherique, les epicuriens la donnent à la pyramidale plustot ou carrée, et ne peuvent avaller un dieu en forme de boule.

2. Var.: *A multis animalibus decore vincimur* (1): voyre des terrestres, nos compatriotes: car, quant aux marins, laissant la figure, qui ne peut tomber en proportion, tant elle est autre; en couleur, netteté, polissure, disposition, nous leur cedons assez: et non moins, en toutes qualitez, aux aërés.

3. Var.: *Et cette prerogative.*

4. Dieu a courbé les animaux et attaché leurs regards à la terre; mais il a donné à l'homme une tête droite: il a voulu qu'il regardât le ciel et pût contempler les astres. (OVIDE, *Métam.*, I, 84).

5. Var.: Quels animaux n'ont la face au haut et ne l'ont devant, et ne regardent vis à vis comme nous, et ne descouvrent en leur juste posture autant du ciel et de la terre que l'homme? et quelles qualitez de nostre corporelle constitution en Platon et en Cicero (2) ne peuvent servir à mille sortes de bestes?

6. Var.: *Celles qui.*

7. Var.: Les plus laides et les plus *abjectes*.

(1) Plusieurs animaux nous surpassent en beauté. (SÉNÈQUE, *Epist.* 124).

(2) Dans le *Timée* et dans le traité de la *Nature des dieux*.

science et l'honneur, et à eux nous leur¹ laissons en partage des biens essentiels, maniables et palpables, la paix, le repos, la sécurité, l'innocence et la santé; la santé, dis-je, le plus beau et le plus riche présent que nature nous sache faire. De façon que la philosophie, voire la stoïque, ose bien dire que Heraclitus et Pherecides, s'ils eussent peu eschanger leur sagesse avecques la santé et se delivrer par ce marché, l'un de l'hydropisie, l'autre de la maladie pediculaire qui le pressoit, ils eussent bien fait. Par où ils donnent encore plus grand pris à la sagesse, la comparant et contrepoisant à la santé, qu'ils ne font en cette autre proposition qui est aussi des leurs. Ils disent que si Circé eust présenté à Ulysses deux breuvages, l'un pour faire devenir un homme de fol sage, l'autre de sage fol, qu'Ulysses eust deu plustost accepter celuy de la folie que de consentir que Circé eust changé sa figure humaine en celle d'une beste; et disent que la sagesse mesme eust parlé à luy en cette maniere: « Quitte moy, laisse moy là, plustost que de me loger sous la figure et corps d'un asne ».

Comment! cette grande et divine sagesse², les philosophes la quittent donc pour ce masque³ corporel et terrestre? Ce n'est donc plus par la raison, par le discours et par l'ame que nous excellons sur les bestes; c'est par nostre beauté, nostre beau teint et nostre belle disposition de membres, pour laquelle il nous faut mettre nostre intelligence, nostre prudence et tout le reste à l'abandon. Or j'accepte cette naïve et franche confession: certes, ils ont cogneu que ces parties là, dequoy nous faisons tant de feste, ce n'est que vaine fantasie. Quand les bestes auroient donc toute la vertu, la science, la sagesse et suffisance stoïque, elles né seroyent pas pourtant comparables à un homme miserable, meschant et insensé. C'est donc toute nostre perfection que d'estre homme; et n'est par vray discours,

1. Var.: *Leur* (mot supprimé).

2. Var.: Et divine *sapience*.

3. Var.: Pour ce *votte*.

mais par une fierté vaine et opiniâtreté¹, que nous nous préférons aux autres animaux et nous sequestrons de leur condition et société.

Mais, pour revenir à mon propos, nous avons pour nostre part l'inconstance, l'irrésolution, l'incertitude, le deuil, la superstition, la sollicitude des choses à venir, voire après nostre vie, l'ambition, l'avarice, la jalousie, l'envie, les appetits desreglez, forcenez et indomptables, la guerre, la mensonge, la desloyauté, la detraction et la curiosité. Certes, nous avons estrangement surpaié ce beau discours dequoy nous nous glorifions, et cette capacité de juger et connoistre, si nous l'avons achetée au pris de ce nombre infiny des passions ausquelles nous sommes incessamment en butte² : s'il ne nous plaist de faire encore valoir, comme fait la philosophie³, cette notable prerogative sur les bestes, que, où nature leur a prescript certaines saisons et limites à la volupté venerienne, elle nous en a lasché la bride à toutes heures et occasions⁴.

1. Var. : Quand les bestes auroient donc toute la vertu, la science, la sagesse et suffisance stoïque, *ce seroyent tousjours des bestes, ny ne seroyent comparables à un homme miserable, meschant et insensé. Car en fin tout ce qui n'est comme nous sommes n'est rien qui vaille, et Dieu pour se faire valoir, il faut qu'il y retire, comme nous dirons tantost. Par où il appert que ce n'est par vray discours, mais par une fierté folle et opiniâtreté...*

2. Var. : En prinse.

3. Var. : Comme fait bien Socrates.

4. Var. : *Ut vinum egrotis, quia prodest raro, nocet sapissime, melius est non adhibere omnino quam, spe dubitæ salutis, in apertam perniciem incurrere: sic haud scio an melius fuerit humano generi motum istum celerem cogitationis, acumen, solertiam, quam rationem vocamus, quoniam pestifera sint multis, admodum paucis salutaria, non dari omnino, quam tam munifice et tam large dari (1).*

(1) De même qu'il vaut mieux s'abstenir absolument de donner du vin aux malades, parce qu'en leur donnant ce remède, rarement utile, mais le plus souvent nuisible, on les exposerait pour une chance de salut à un danger véritable; de même ne sais-je s'il ne vaudrait pas mieux que la nature nous eût refusé cette activité de pensée, cette pénétration, cette industrie, que nous appelons raison et qu'elle nous a si libéralement accordée, puisque cette faculté n'est salutaire qu'à un petit nombre d'hommes et fatal à tous les autres. (CICÉRON, *de Nat. deor.*, III, 27).

Au demeurant¹, de quel fruit pouvons nous estimer avoir esté à Varro et Aristote cette intelligence de tant de choses? Les a elle exemptez des incommoditez humaines? Ont-ils esté deschargez des accidens qui pressent un crocheteur? Ont-ils tiré de la logique quelque consolation à la goute? Pour avoir sceu comme cette humeur se loge aux jointures, l'en ont ils moins sentie? Sont ils entrez en composition de la mort pour sçavoir qu'aucunes nations s'en resjouissent, et du cocuage pour sçavoir les femmes estre communes en quelques republicques?? Au rebours, ayant tenu le premier reng en sçavoir selon la reputation², l'un entre les Romains, l'autre entre les Grecs, et en la saison où la science fleurissoit le plus en leur païs⁴, nous n'avons pas pourtant appris qu'ils ayent eu aucune particuliere excellence en leur vie; voire le Grec a assez affaire à se descharger d'aucunes tasches notables en la siene. A l'on⁵ trouvé que la volupté et la santé soient plus savoureuses à celui qui sçait l'astrologie et la grammaire?

Illitterati num minus nervi rigent⁶?

et la honte et pauvreté moins importunes?

Scilicet et morbis et debilitate carebis,

Et luctum et curam effugies et tempora vitæ

Longa tibi post hæc fato meliore dabuntur⁷.

J'ay veu en mon temps cent artisans, cent laboureurs, plus sages et plus heureux que des recteurs de l'université, et lesquels j'aimerois mieux ressembler. La doctrine est encores moins necessaire au service de la vie que n'est la gloire, la noblesse, la dignité et telles autres qualitez⁸ qui

1. Var. : *Au demeurant* (mots supprimés).

2. Var. : *En quelque region.*

3. Var. : *Selon la reputation* (mots supprimés).

4. Var. : *En leur païs* (mots supprimés).

5. Var. : *A on.*

6. Est-ce que pour être illettré, on est moins vigoureux aux combats de l'amour? (HORACE, *Epod.*, VIII, 17).

7. Sans doute vous échapperez ainsi à la maladie et à la décrépitude, vous ne connaîtrez ni le chagrin ni les soucis, vous aurez une vie plus longue et un sort meilleur. (JUVÉNAL, XIV, 156).

8. Var. : *La doctrine, ce n'est advis, tient rang entre les choses*

y servent voyrement, mais de loin, et plus par fantasie que par nature¹. Qui contera les hommes par leurs agitations et deportemens², il s'en trouvera plus grand nombre d'excellens entre les ignorans qu'entre les sçavans : je dy en toute sorte de vertu. La vieille Rome me semble en avoir bien porté de plus grande valeur, et pour la paix et pour la guerre, que cette Rome sçavante qui se ruyna soy-mesme. Quand le demeurant seroit tout pareil, au moins la preud'homie et l'innocence demeureroient du costé de l'ancienne, car elle loge singulierement bien avec la simplicité.

Mais je laisse ce discours, qui me tireroit plus loin que je ne voudrois suivre. J'en diray seulement encore cela, que c'est la seule obeissance³ qui peut effectuer un homme de bien. Il ne faut pas laisser au jugement de chacun la cognoissance de son devoir; il le luy faut prescrire, non pas le laisser choisir à son discours : autrement, selon l'imbecillité et varieté infinie de nos raisons et opinions, nous nous forgerions en fin des devoirs qui nous mettroient à nous manger les uns les autres, comme dit Epicurus. La premiere loy que Dieu donna jamais à l'homme, ce fut une loy de pure obeissance; ce fut un commandement où l'homme n'eust rien à connoistre et à raisonner⁴. Et, au rebours, la premiere tentation qui vint à l'humaine nature de la part du diable, sa premiere poison, s'insinua en nous par les promesses qu'il nous fit de science et de cognois-

necessaires à la vie, comme la gloire, la noblesse, la dignité, ou, pour le plus, comme la richesse et telles autres qualitez.

4. Var. : Il ne nous faut guere non plus d'offices, de regles et de loix de vivre, en nostre communauté, qu'il en faut aux grues et formis en la leur; et neantmoins nous voyons qu'elles s'y conduisent tres-ordonnément, sans erudition. Si l'homme estoit sage, il prendroit le vray prix de chasque chose, selon qu'elle seroit la plus utile et propre à sa vie.

2. Var. : Qui nous contera par nos actions et deportemens.

3. Var. : Que c'est la seule humilité et submission.

4. Var. : Ce fut un commandement nud et simple où l'homme n'eust rien à cognoistre et à causer, d'autant que l'obeyr est le propre office d'une ame raisonnable recognoissant un celeste supérieur et bien-facteur. De l'obeyr et ceder naist toute autre vertu comme du cuider tout peché.

sance : *Eritis*¹ *sicut dii, scientes bonum et malum*². La peste de l'homme, c'est l'opinion de science³. Voylà pourquoy la simplicité et l'ignorance nous sont tant recommandées par nostre religion comme pieces propres et convenables à la subjection, à la creance et à l'obeïssance⁴. En cecy, pour le moins⁵, y a il une generale convenance entre tous les philosophes de toutes sectes, que le souverain bien consiste en la tranquillité de l'ame et du corps ; mais où la trouvons nous ?

*Ad summum sapiens uno minor est Jove : dives,
Liber, honoratus, pulcher, rex denique regum ;
Præcipue sanus, nisi cum pituita molesta est*⁶.

Il semble, à la verité, que nature, pour la consolation de nostre estat miserable et chetif, ne nous ait donné en partage que la presumption et le cuider⁷. C'est ce que dict Epictete, « que l'homme n'a rien proprement sien que l'usage de ses opinions » : nous n'avons que du vent et de la fumée en partage. Les dieux ont la santé en essence, dict la philosophie, et la maladie en intelligence ; l'homme, au rebours, possède ses biens par fantasie, les maux en essence. Nous avons eu raison de faire valoir les forces de nostre

1. Vous serez comme des dieux, sachant le bien et le mal. (*Genèse*, III, 5).

2. Var. : Et les Sereines, pour piper Ulysse, en Homere, et l'attirer en leurs dangereux et ruineux laqs, luy offrent en don la science.

3. Var. : C'est l'opinion de *sçavoir*.

4. Var. : Voylà pourquoy l'ignorance nous est tant recommandée par nostre religion comme *piece propre* à la creance et à l'obeysance : *Cavete ne quis vos decipiat per philosophiam et inanes seductiones secundum clementa mundi* (1).

5. Var. : *Pour le moins* (mots supprimés).

6. Le sage ne voit au-dessus de lui que Jupiter ; il se trouve riche, libre, honoré, beau, enfin le roi des rois, d'une santé florissante surtout, à moins toutefois qu'il n'ait la pituite. (*HORACE, Epist.*, I, I, 106).

7. Var. : *Et le cuider* (mots supprimés).

(1) Prenez garde qu'on ne vous trompe sous le masque de la philosophie et par de fausses apparences, selon les doctrines du monde. (*S. PAUL, ad. Coloss.*, II, 8).

imagination, car tous nos biens ne sont qu'en songe. Oyez braver ce pauvre et calamiteux animal : « Il n'est rien, dict Cicero, si doux que l'occupation des lettres, de ces lettres, dis-je, par le moyen desquelles l'infinité des choses, l'immense grandeur de nature, les cieux en ce monde mesme, et les terres et les mers, nous sont decouvertes ; ce sont elles qui nous ont appris la religion, la moderation, la grandeur de courage, et qui ont arraché nostre ame des tenebres pour luy faire voir toutes choses hautes, basses, premieres, dernieres et moyennes ; ce sont elles qui nous fournissent dequoy bien et heureusement vivre, et nous guident à passer nostre aage sans desplaisir et sans offence ». Cettuy-cy ne semble il pas parler de la condition de Dieu tout-vivant et tout-puissant ? Et quant à l'effect, mille femme-lettres ont vescu au village une vie plus equable, plus douce et plus constante que ne fut la sienne.

*Deus ille fuit, deus, inclute Memmi,
Qui princeps vitæ rationem invenit eam quæ
Nunc appellatur sapientia, quique per artem
Fluctibus e tantis vitam tantisque tenebris
In tam tranquilla et tam clara luce locavit¹.*

Voilà des paroles tresmagnifiques et belles ; mais un bien legier accidant mit l'entendement de cettuy-cy² en pire estat que celuy du moindre bergier, nonobstant ce dieu præcepteur et cette divine sapience. De mesme impudence est ce jugement de Chrisippus³, que « Dion estoit aussi ver-

1. Ce fut un dieu, illustre Memmius, oui, ce fut un dieu celui qui le premier trouva cette manière de vivre à laquelle on donne aujourd'hui le nom de Sagesse, et qui, par art, a fait succéder dans la vie le calme et la lumière à l'agitation et aux ténèbres. (LUCAIN, V, 8).

2. L'entendement de cettuy-cy, c'est-à-dire de Lucrèce, dont Montaigne vient de citer des vers. Un breuvage que lui donna sa femme ou sa maîtresse lui troubla la raison et ne lui laissa que quelques intervalles lucides pendant lesquels il composa son poème. Il finit par se donner la mort. Voy. les *Chroniques* d'EUSEBE.

3. Var. : De mesme impudence est cette promesse du livre de Democritus : « Je m'en vay parler de toutes choses » ; et ce sot tiltre qu'Aristote nous preste de « dieux mortels », et ce jugement de Chrysippus...

tueux que Dieu » ; et mon Seneca reconnoit, dit-il, que « Dieu luy a donné le vivre, mais qu'il a de soy et aquis par ses estudes le bien vivre¹ ». Il n'est rien si ordinaire que de rencontrer des traicts de pareille façon² ; et toutesfois je reconnoy qu'il³ n'y a aucun de nous qui s'offence tant de se voir apparier à Dieu, comme il fait de se voir deprimer au rang des autres animaux : tant nous sommes plus jaloux de nostre interest que de celuy de nostre Createur. Mais il faut mettre aux pieds cette sote vanité, et secouer vivement et hardiment les fondemens ridicules sur quoy ces fausses opinions se bastissent. Tant qu'il pensera avoir quelque moyen et quelque force de soy, jamais l'homme ne reconnoistra ce qu'il doit à son maistre ; il fera tousjours de ses œufs poules, comme on dit : il le faut mettre du tout⁴ en chemise.

Voyons quelque notable exemple de l'effet de sa sagesse⁵ : Possidonius le philosophe⁶, estant pressé d'une si douloureuse maladie qu'elle luy faisoit tordre les bras et grincer les dents, pensoit bien faire la figue à la douleur, pour s'escrier contre elle : « Tu as beau faire, si ne diray-je pas que tu sois mal ». Il sent les⁷ mesmes passions que mon laquays, mais il se gendarme⁸ sur ce qu'il contient au moins sa langue

1. Var. : « Mais qu'il a de soy *le bien vivre* » ; conformément à cet autre : *In virtute vere gloriamur ; quod non contingeret, si id donum a Deo, non a nobis haberemus* (1). C'ecy est aussi de Seneca : « que le sage a la fortitude pareille à Dieu, mais en l'humaine foiblesse ; par où il la surmonte ».

2. Var. : De pareille *temerité*.

3. Var. : *Et toutesfois je reconnoy que* (mots supprimés).

4. Var. : *Du tout* (mots supprimés).

5. Var. : De sa *philosophie*.

6. Var. : *Le philosophe* (mots supprimés).

7. Var. : *Les* (mot supprimé).

8. Var. : Mais il se *brave*.

(1) C'est avec raison que nous nous glorifions de notre vertu ; ce qui n'arriverait pas si nous la tenions d'un dieu, et non pas de nous-mêmes. (CICÉRON, *de Nat. deor.*, III, 36).

sous les loix de sa secte¹: ce n'est que vent et paroles². Mais quand la science feroit par effect ce qu'ils disent, d'é mousser et rabatre quelque chose des pointes de la douleur et de l'aigreur des infortunes³ qui nous suyvent, que fait elle que ce que fait beaucoup plus purement l'ignorance, et plus evidemment? Le philosophe Pyrrho, courant en mer le hazard d'une grande tourmente, ne presentoit à ceux qui estoient avec luy à imiter que la resolution et securité⁴ d'un porceau qui voyageoit avecques eux, regardant cette tempeste sans effroy et sans allarme⁵. La philosophie, au bout de ses preceptes, nous renvoye aux exemples d'un athlete et d'un muletier, ausquels on void ordinairement beaucoup moins de ressentiment de mort, de douleurs et d'autres accidens⁶, et plus de fermeté, que la science n'en fournit onques à aucun qui n'y fust nay et préparé de soy mesmes par habitude naturelle. La cognoissance nous esguise plustost au ressentiment des maux qu'elle ne les allege⁷. Qui faict qu'on incise et taille les tendres membres d'un enfant⁸ plus aisément que les nostres, si ce n'est l'ignorance? Combien en a rendu de malades la seule force de l'imagination! Nous en voyons ordinairement se faire seigner, purger

1. Var.: *Re succumbere non oportebat verbis gloriantem* (1). Archesilas estant malade de la goutte, Carneades, qui le vint visiter, s'en retournoit tout fâché. Il le rappella et, luy montrant ses pieds et sa poitrine: « Il n'est rien venu de là icy », luy dit-il. Cestuy cy a un peu meilleure grace, car il sent avoir du mal et en voudroit estre depestré; mais de ce mal pourtant son cœur n'en est pas abbatu et affoibly. L'autre se tient en sa roideur, plus, ce crains-je, verbale qu'essentielle. Et Dionysius Heracleotes, affligé d'une cuisson vehemente des yeux, fut rangé à quitter ces resolutions stoïques.

2. Var.: *Ce n'est que vent et paroles* (mots supprimés).

3. Var.: D'é mousser et rabatre l'aigreur des infortunes.

4. Var.: Que la securité.

5. Var.: *Et sans allarme* (mots supprimés).

6. Var.: Et d'autres inconveniens.

7. Var.: *La cognoissance nous esguise*, etc. (phrase supprimée).

8. Var.: Et ceux d'un cheval.

(1) Il ne fallait pas faire le brave en paroles pour succomber en effet. (CICÉRON, *Tuscul.*, II, 43).

et medeciner pour guerir des maux qu'ils ne sentent qu'en leur discours. Lors que les vrais maux nous faillent, la science nous preste les siens : cette couleur et ce teint vous presagent quelque defluxion catarreuse¹; cette saison chaude vous menasse d'une émotion fievreuse; cette coupeure de la ligne vitale de vostre main gauche vous advertit de quelque notable et voisine indisposition. Et en fin elle s'en adresse tout detroussément à la santé mesme : cette allegresse et vigueur de jeunesse ne peut arrester en une assiete ; il luy faut desrober du sang et de la force, de peur qu'elle ne se tourne contre vous mesmes. Comparés la vie d'un homme asservy à telles imaginations à celle d'un laboureur se laissant aller après son appetit naturel, mesurant les choses au seul goust present² sans science et sans prognostique, qui n'a du mal que lors qu'il l'a ; où l'autre a souvent la pierre en l'ame avant qu'il l'ait aux reins : comme s'il n'estoit point assez à temps pour souffrir le mal lorsqu'il y sera, il l'anticipe par imagination³ et luy court au devant.

Ce que je dy de la medecine se peut tirer par exemple generalement à toute science : de là est venue cette ancienne opinion des philosophes⁴, qui logeoient le souverain bien à la recognoissance de la foiblesse de nostre jugement. Mon ignorance me preste autant d'occasion d'esperance que de crainte, et n'ayant autre regle au discours⁵ de ma santé que celle des exemples d'autruy et des evenemens que je vois ailleurs en pareille occasion, j'en trouve de toutes sortes et m'arreste aux comparaisons qui me sont plus favorables. Je reçois la santé les bras ouverts, libre, plaine et entiere, et esguise mon goust⁶ à la jouir, d'autant plus qu'elle m'est à present moins ordinaire et plus rare : tant s'en faut que je trouble son repos et sa douceur par l'amertume d'une

1. Var. : *Caterreuse.*

2. Var. : Au seul *sentiment* present.

3. Var. : Par *fantasie.*

4. L'opinion des sceptiques.

5. Var. : Au *discours* (mots supprimés).

6. Var. : Mon *appetit.*

nouvelle et contrainte forme de vivre. Les bestes nous montrent assez combien l'agitation de nostre esprit nous apporte de maladies et de foiblesse¹. Et d'où vient, ce qu'on trouve par experience, que les plus grossiers et plus lourds se trouvent plus fermes² et plus desirables aux executions amoureuses, et que l'amour d'un muletier se rend souvent plus acceptable que celle d'un galant homme, sinon que en cetuy cy l'agitation de l'ame trouble sa force corporelle, la rompt et lasse, comme elle lasse aussi et trouble ordinairement soymesmes? Qui la desment, qui la jette plus coutumierement à la manie que sa promptitude, sa pointe, son agilité, et enfin sa force propre? Dequoy se fait la plus subtile folie que de la plus subtile sagesse? Comme des grandes amitez naissent des grandes inimitiez; des santez vigoureuses, les mortelles maladies: ainsi des rares et vives agitations de nos ames, les plus excellentes manies et plus detraquées; il n'y a qu'un demy tour de cheville à passer de l'un à l'autre. Aux actions des hommes insansez, nous voyons combien proprement s'avient la folie avecq les plus vigoureuses operations de nostre ame. Outre cela³, qui ne sçait combien est imperceptible le voisinage d'entre la folie avecq les gaillardes elevations d'une ame libre⁴ et les effects d'une vertu supreme et extraordinaire? Platon dict les melancholiques plus disciplinables et excellans: aussi n'en est-il point qui ayent tant de propencion à la folie. Infinis esprits se treuvent ruinez par leur propre force et soupplesse. Quel saut vient de prendre, de sa propre agitation et allegresse, l'un des plus judicieux, ingenieux et plus formés à

1. Var. : *Et de foiblesse* (mots supprimés). Ce qu'on nous dit de ceux du Bresil, qu'ils ne mouroyent que de vieillesse, on l'attribue à la serenité et tranquillité de leur air; je l'attribue plustost à la tranquillité et serenité de leur ame deschargée de toute passion, pensée et occupation tendue ou desplaisante, comme gents qui passoyent leur vie en une admirable simplicité et ignorance, sans lettres, sans loy, sans roy, sans religion quelconque.

2. Var. : *Sont plus fermés*.

3. Var. : *Outre cela* (mots supprimés).

4. Var. : *D'un esprit libre*.

l'honneur de l'ignorance que la science mesme nous rejette entre ses bras, quand elle se trouve empeschée à nous tendre et roidir¹ contre la pesanteur des maux ; elle est contrainte de venir à cette composition, de nous lascher la bride et donner congé de nous sauver en son giron, et nous mettre sous sa faveur à l'abri des coups et injures de la fortune. Car que veut elle dire autre chose quand elle nous presche² de nous servir, pour consolation des maux presens, de la souvenance des biens passez, et d'appeller à nostre secours un contentement esvanouy et perdu³ pour l'opposer à ce qui nous presse et offence⁴, si ce n'est que, où la force luy manque, elle veut user de ruse, et donner un tour de souplesse et de jambe où la vigueur du corps et des bras vient à luy faillir ? Car non seulement à un philosophe, mais simplement à un homme rassis, quand il sent par effect l'alteration cuisante d'une fièvre chaude, quelle monnoye ést-ce de le payer de la souvenance de la douceur du vin grec ? Ce seroit plutost luy empirer son marché :

Chè ricordarsi il ben doppia la noia⁵.

De mesme condition est cest autre conseil que la philosophie donne, de maintenir en la memoire seulement le bon-

la cognoissance de la volupté, et en fin aneantiroit l'homme: *Istud nihil dolere, non sine magna mercede contingit immanitatis in animo, stuporis in corpore* (1). Le mal est à l'homme bien à son tour : ny la douleur ne luy est tousjours à fuir, ny la volupté tousjours à suivre.

1. Var. : A nous roidir.

2. Var. : De retirer nostre pensée des maux qui nous tiennent et l'entretenir des voluptés perdues, et de nous servir...

3. Var. : *Et perdu* (mots supprimés).

4. Var. : *Et offence* (mots supprimés). *Levationes ægritudinum in avocatione a cogitanda molestia et revocatione ad contemplandas voluptates ponit* (2).

5. Le souvenir du bien passé double le mal présent. (Tasso, *Gerusal. liber*).

(1) Cette indolence ne s'acquiert point sans une grande férocité de l'esprit et un anéantissement du corps. (CICÉRON, *Tuscul.*, III, 6).

(2) Il (Epicure) dit que, pour bannir le chagrin, il faut faire diversion aux pensées tristes en rappelant les idées riantes. (Id., *ibid.*, III, 15).

heur passé et d'en effacer les deslairs que nous avons soufferts, comme si nous avions en nostre puissance¹ la science de l'oubly². Comment! la philosophie, qui me doit mettre les armes à la main pour combatre la fortune, qui me doit roidir le courage pour fouler aux pieds toutes les adversitez humaines, vient elle à cette mollesse de me faire conniller par ces destours vains et ridicules³? car la memoire nous represente non pas ce que nous choisissons, mais ce qui luy plaist, voire il n'est rien qui imprime si vivement quelque chose en nostre souvenance que le desir de l'oublier: c'est une bonne maniere de donner en garde et d'empreindre en nostre ame quelque chose que de la solliciter de la perdre⁴. Et de qui est ce conseil pourtant⁵? de⁶ celui⁷

*Qui genus humanum ingenio superavit, et omnes
Præstrinxit, stellas exortus uti ætherius sol⁸.*

De vuyder et desgarnir⁹ la memoire, est-ce pas le vray et

1. Var. : En nostre *pouvoir*.

2. Var. : Et conseil duquel nous valons moins, encore un coup.
Suavis laborum est præteritorum memoria (1).

3. Var. : *Couards* et ridicules.

4. Var. : Et cela est faulx : *Est situm in nobis, ut et adversa quasi perpetua oblivione obruamus, et secunda jucunde et suaviter meminierimus* (2); et cecy est vray: *Memint etiam quæ nolo, oblitisci non possum quæ volo* (3).

5. Var. : *Pourtant* (mot supprimé).

6. D'Épicure.

7. Var. : *Qui se unus sapientem profterit sit ausus* (4).

8. Qui, supérieur au genre humain par son génie, a effacé tous les hommes, comme le soleil en se levant éteint les étoiles. (LUCRÈCE, III, 1056).

9. Var. : de vuyder et *desmunir*.

(1) Doux est le souvenir des maux passés. (EURIPIDE, *apud* Cic., *de Finibus*, II, 32).

(2) Il dépend de nous d'ensevelir pour jamais dans l'oubli nos malheurs passés et de ne nous rappeler que ce qui nous est arrivé d'heureux. (Ib., *ibid.*, I, 47).

(3) Je me souviens des choses que je voudrais oublier et oublie celles dont je ne voudrais pas perdre le souvenir. (Ib., *ibid.*, II, 32).

(4) Qui, seul entre tous, a osé se dire sage. (Ib., *ibid.*, II, 3).

*Tempus abire tibi est, ne potum largius æquo
Rideat et pulset lasciva decentius ætas¹:*

qu'est-ce autre chose qu'une confession de son impuissance et un renvoy non seulement à l'ignorance, pour y estre à couvert, mais à la stupidité mesme, au non sentir et au non estre ?

*Democritum postquam matura vetustas
Admonuit memorem motus languescere mentis,
Sponte sua leto caput obvius obtulit ipse².*

C'est ce que disoit Antisthenes, qu' « il falloit faire provision ou de sens pour entendre, ou de licol pour se pendre » ; et ce que Chrysippus alleguoit sur ce propos du poëte Tyrtaeus,

De la vertu, ou de mort approcher³.

Celuy Sextius duquel Senecque et Plutarque parlent avec si grande recommandation, s'estant jetté, toutes choses laissées, à l'estude de la philosophie, delibera de se precipiter en la mer, voyant le progres de ses estudes trop tardif et trop long. Il couroit à la mort au deffaut de la science. Voicy les mots de la loy sur ce subject : « Si d'aventure il survient quelque grand inconvenient qui ne se puisse remedier, le port est prochain, et se peut on sauver à nage hors du corps comme hors d'un esquif qui faict eau : car c'est la crainte de mourir, non pas le desir de vivre, qui tient le fol attaché au corps ».

Comme la vie se rend par la simplicité plus plaisante, elle s'en rend aussi plus innocente et meilleure, comme je commençois tantost à dire. « Les simples, dit S. Paul, et les

1. Si tu ne sais pas user de la vie, cède ta place à ceux qui ont cette science. Tu as assez joué, tu as assez mangé et bu ; il est temps de faire retraite, car tu pourrais t'enivrer et devenir la risée des jeunes gens, chez qui cette débauche est plus excusable que chez un homme de ton âge. (HORACE, *Epist.*, II, II, 213).

2. Démocrite, voyant que l'âge avait affaibli ses facultés, se donna volontairement la mort. (LUCRÈCE, III, 1052).

3. Var. : Et Crates disoit que l'amour se guerissoit par la faim, sinon par le temps, et, à qui ces deux moyens ne plairoient, par la hart.

ignorans s'eslevent et se saisissent du ciel; et nous, à tout nostre sçavoir, nous plongeons aux abismes infernaux ». Je ne m'arreste ny à Valentian¹, ennemy déclaré de la science et des lettres, ny à Licinius, tous deux empereurs romains, qui les nommoient le venin et la peste de tout estat politique; ny à Mahumet, qui a interdit la science² à ses hommes. Mais l'exemple de ce grand Lycurgus, et son autorité, doit certes avoir quelque poids³ et la reverence de cette divine police lacedemonienne, si grande, si admirable et si long temps fleurissante en vertu et en bon heur, sans aucune institution ny exercice de lettres. Ceux qui reviennent de ce monde nouveau, qui a esté descouvert du temps de nos peres⁴, nous peuvent tesmoigner combien ces nations sans magistrat et sans loy vivent plus legitiment et plus réglément que les nostres, où il y a plus d'officiers et de loix qu'il n'y a d'autres hommes et qu'il n'y a d'actions :

Di cittatorie piene e di libelli,
 D'esamine e di carte di procure,
 Hanno le mani et il senò, e gran fastelli
 Di chiose, di consigli e di lettere :
 Per cui le faculta de' poverelli
 Non sono mai nelle città sicure ;
 Hanno dietro e dinanzi, e d'ambi i lati,
 Notai, procuratori ed advocati⁵.

1. Il n'a pas existé d'empereur romain de ce nom. Trois empereurs ont porté le nom de *Valentinien*; mais il est vraisemblable que Montaigne a entendu parler ici de *Valens*, empereur d'Orient de la deuxième moitié du IV^e siècle, qui adopta l'hérésie d'Arius et persécuta les catholiques.

2. Var. : Qui, *comme j'ay entendu, interdit* la science.

3. Var. : Avoir *grand* poix.

4. Var. : Par les Espagnols.

5. D'ajournements, de requêtes, d'informations et de lettres de procuracy, ils en ont les poches et les mains pleines, et aussi, de liasses de gloses, de consultations et de procédure. Avec de telles gens, les malheureux ne sont jamais en sûreté dans une ville; ils sont assiégés par derrière, par devant, de tous les côtés, par une foule de notaires, de procureurs et d'avocats. (ARISTE, *Ort. fur.*, canto XIV, st. 84).

C'estoit ce que disoit un senateur romain¹ des derniers siecles, que leurs predecesseurs avoient l'aleine puante à l'ail, et l'estomac musqué de bonne conscience; et qu'au rebours, ceux de son temps ne sentoient au dehors que le parfum, puans au dedans à toute sorte de vices; c'est à dire, comme je pense, qu'ils avoient beaucoup de sçavoir et de suffisance, et grand' faute de preud'homme. L'incivilité, l'ignorance, la simplesse, la rudesse, s'accompaignent volontiers de l'innocence; la curiosité, la subtilité, le sçavoir, trainent la malice à leur suite: l'humilité, la crainte, l'obeissance, la debonnaireté (qui sont les pieces principales pour la conservation de la societé humaine), demandent une ame vuide, docile et ne presumant rien de soy².

Les chrestiens ont une particuliere cognoissance combien la curiosité est un mal naturel et originel en l'homme. Le soing de s'augmenter en sagesse et en science, ce fut la premiere ruine du genre humain; c'est la voye par où il s'est precipité à la damnation eternelle. L'orgueil est sa perte et sa corruption: c'est l'orgueil qui jette l'homme à quartier des voyes communes, qui luy fait embrasser les nouvelletez, et aimer mieux estre chef d'une troupe errante et desvoyée au sentier de perdition, aymer mieux estre regent et precepteur d'erreur et de mensonge, que d'estre disciple en l'eschole de verité, se laissant mener et conduire par la main d'autruy à la voye batuë et droicturiere. C'est à l'avanture ce que dict ce mot grec ancien, que « la superstition suit l'orgueil et luy obeit comme à son pere »: $\frac{1}{2}$ δεισιδαιμονία³ καθ' ὅσον πατρὶ τῷ τύφῳ πειθεται⁴.

1. Passage de Varron *apud* NONIUM MARCELLUM, au mot *Cere*.

2. Var.: Et *presumant peu* de soy.

3. Ce passage grec, que Montaigne traduit avant de le citer, exprime une pensée que STOBÉE attribue à Socrate, *Serm.*, XXII, p. 189.

4. Var.: O cuider! combien tu nous empeschés! Après que Socrates fut adverty que le dieu de sagesse luy avoit attribué le nom de Sage, il en fut estonné; et, se recherchant et secouant par tout, n'y trouvoit aucun fondement à cette divine sentence. Il en sçavoit de justes, temperants, vaillants, sçavants comme luy, et plus eloquents, et

La sainte Parole declare miserables ceux d'entre nous qui s'estiment : « Bourbe et cendre, leur dit-elle, qu'as tu à te glorifier » ? Et ailleurs : « Dieu a fait l'homme semblable à l'ombre » ; de laquelle qui jugera, quand par l'esloignement de la lumiere elle sera esvanouye ? Ce n'est rien à la verité¹ que de nous : il s'en faut tant que nos forces conçoivent la hauteur divine, que des ouvrages de nostre Createur ceux-là portent mieux sa marque, et sont mieux siens, que nous entendons le moins. C'est aux chrestiens une occasion de croire que de rencontrer une chose incroyable : elle est d'autant plus selon raison qu'elle est contre l'humaine raison. Si elle estoit selon raison, ce ne seroit plus miracle ; et si elle estoit selon quelque exemple, ce ne seroit plus chose singuliere². Nous disons bien, Puissance, Verité, Justice : ce sont paroles qui signifient quelque chose de grand ; mais cette chose là, nous ne la voyons aucunement, ny ne la concevons. Nous disons que Dieu craint, que Dieu se courrouce, que Dieu ayme,

Immortalia mortali sermone notantes³.

plus beaux, et plus utiles au païs. En fin il se resolut qu'il n'estoit distingué des autres et n'estoit sage que par ce qu'il ne se tenoit pas tel ; et que son dieu estimoit bestise singuliere à l'homme l'opinion de science et de sagesse, et que sa meilleure doctrine estoit la doctrine de l'ignorance, et la simplicité sa meilleure sagesse.

1. Var.: *A la verité* (mots supprimés).

2. Var.: *Melius scitur Deus nesciendo* (1), dit S. Augustin ; et Tacitus, *Sanctius est ac reverentius de actis deorum credere quam scire* (2) ; et Platon estime qu'il y ayt quelque vice d'impiété à trop curieusement s'enquerir et de Dieu et du monde, et des causes premières des choses ; *Atque illum quidem parentem hujus universitatis inventre difficile ; et, quem jam inveneris, indicare in vulgus nefas* (3), dit Cicéron.

3. Exprimant des choses immortelles en termes mortels. (Lucrèce, V, 422).

(1) On connaît mieux Dieu en ne cherchant pas à le comprendre. (S. August., de Ordine, II, 46).

(2) Il est plus saint et plus respectueux de croire que d'approfondir ce que font les dieux. (TACITE, de Mor. German., c. 34).

(3) Il est difficile de connaître l'auteur de cet univers, et si on parvient à le découvrir, il est impossible de le faire comprendre au vulgaire. (CICÉRON, d'après le *Timée* de PLATON, c. 2).

Ce sont toutes agitations et émotions qui ne peuvent loger en Dieu selon nostre forme, ny nous l'imaginer selon la sienne : c'est à Dieu seul d'interpreter ses ouvrages et de se cognoistre¹.

La participation que nous avons à la connoissance de la verité, quelle qu'elle soit, ce n'est pas² par nos propres forces que nous l'avons acquise. Dieu nous a assez appris cela par les tesmoins qu'il a choisi du vulgaire, simples et ignorans, pour nous instruire de ses admirables secrets : nostre foy ce n'est pas nostre acquest, c'est un pur present de la liberalité d'autruy. Ce n'est pas par discours ou par nostre entendement que nous avons receu nostre religion, c'est par autorité et par commandement estranger. La foiblesse de nostre jugement nous y ayde plus que la force, et nostre aveuglement plus que nostre cler-voyance. C'est par l'entremise de nostre ignorance plus que de nostre science que nous sommes sçavans de divin sçavoir. Ce n'est pas merveille si nos moyens naturels et terrestres ne peuvent concevoir cette connoissance supernaturelle et celeste : apportons y seulement du nostre l'obeissance et la subjection : car, comme il est escrit : « Je destruiray la sapience des sages, et abbatray la prudence des prudens. Où est le

1. Var.: C'est à Dieu seul *de se cognoistre et interpreter ses ouvrages*; et le fait en nostre langue improprement, pour s'avaller et descendre à nous, qui sommes à terre couchez. La prudence, comment luy peut elle convenir, qui est l'eslite entre le bien et le mal, veu que nul mal ne le touche? Quoy la raison et l'intelligence, desquelles nous nous servons pour, par les choses obscures, arriver aux apparenates, veu qu'il n'y a rien d'obscur à Dieu? La justice, qui distribue à chacun ce qui luy appartient, engendrée pour la société et communauté des hommes, comment est-elle en Dieu? La temperance, comment, qui est la moderation des voluptez corporelles, qui n'ont nulle place en la divinité? La fortitude à porter la douleur, le labeur, les dangers, luy appartiennent aussi peu, ces trois choses n'ayans nul accès près de luy. Parquoy Aristote le tient egallement exempt de vertu et de vice : *Neque gratia neque ira teneri potest, quod quæ talia essent, imbecilla essent omnia* (1).

2. Var.: Ce n'est *point*.

(1) Il n'est susceptible ni d'amour, ni de haine, parce que tout ce qui est tel provient de nostre faiblesse. (CICÉRON, *de Nat. deor.*, I, 17).

sage ? où est l'escrivain ? où est le disputateur de ce siècle ? Dieu n'a-t-il pas abesté la sapience de ce monde ? car, puis que le monde n'a point cogneu Dieu par sapience, il luy a pleu, par la vanité de la predication, sauver les croyans ».

Si me faut-il voir en fin s'il est en la puissance de l'homme de trouver ce qu'il cherche, et si cette queste qu'il y a employé depuis tant de siècles l'a enrichy de quelque nouvelle force et de quelque verité solide. Je croy qu'il me confessera, s'il parle en conscience, que tout l'acquest qu'il a retiré d'une si longue poursuite, c'est d'avoir appris à reconnoistre sa vilité et sa foiblesse¹. L'ignorance qui estoit naturellement en nous, nous l'avons, par longue estude, confirmée et averée. Il est advenu aux gens veritablement sçavans ce qui advient aux espics de bled : ils vont s'eslevant et se haussant la teste droite et fiere, tant qu'ils sont vuides ; mais, quand ils sont pleins et grossis de grain en leur maturité, ils commencent à s'humilier et à baisser² les cornes. Pareillement, les hommes ayant tout essayé et tout sondé, n'ayant trouvé en tout cet amas de science³ et provision de tant de choses diverses rien de massif et de ferme, et rien que vanité, ils ont renoncé à leur presumption et reconneu leur condition naturelle⁴. Le plus sage homme qui fut onques (et qui n'eut autre plus juste occasion d'estre appelé sage que cette sienne sentence)⁵, quand on luy demanda ce qu'il sçavoit, respondit qu' « il sçavoit cela, qu'il

1. Var.: A reconnoistre sa foiblesse.

2. Var.: Et baisser.

3. Var.: Ayans tout essayé, tout sondé et n'ayans trouvé en cet amas de science.

4. Var.: C'est ce que Velleins reproche à Cotta et à Cicero, qu'ils ont appris de Philo n'avoir rien appris. Pherecydes, l'un des sept sages, escrivant à Thales, comme il expiroit : « J'ay, dit-il, ordonné aux miens, après qu'ils m'auront enterré, de te porter mes escrits. S'ils contentent et toy et les autres sages, publie les ; sinon, supprime les ; ils ne contiennent aucune certitude qui me satisface à moy-mesme. Aussi ne fay-je pas profession de sçavoir la verité, ny d'y atteindre : j'ouvre les choses plus que je ne les descouvre ».

5. Var.: Et qui n'eut, etc. (passage supprimé).

que ceux¹ qui pensent l'avoir trouvée se trompent infiniment, et qu'il y a encore de la vanité trop hardie en ce second degré qui assure que les forces humaines ne sont pas capables d'y atteindre. Car cela, d'établir la mesure de nostre puissance, de connoître et juger la difficulté des choses, c'est une grande et extreme science, de laquelle ils doutent que l'homme soit capable.

*Nil sciri quisquis putat, id quoque nescit
An sciri possit quo se nil scire fatetur².*

L'ignorance qui se sçait, qui se juge et qui se condamne, ce n'est pas une entiere ignorance: pour l'estre, il faut qu'elle s'ignore soy-mesme: de façon que la profession des pyrrhoniens est de branler, douter et enquerir, ne s'asseurer de rien, ne se respondre de rien³. Des trois actions de l'ame, l'imaginative, l'appetitive et la consentante, ils en reçoivent les deux premieres; la dernierè, ils la soustienent et la maintiennent ambigue, sans inclination ny approbation d'une part ou d'autre, tant soit-elle legere⁴. Or cette assiette de leur jugement, droicte et inflexible, recevant tous objects sans application et consentement, les achemine à leur Ataraxie, qui est une condition de vie paisible, rassise, exempte des agitations que nous recevons par l'impression de l'opinion et science que nous pensons avoir des choses: d'où naissent la crainte, l'avarice, les desirs immoderez, l'ambition, l'orgueil, la superstition, l'amour de nouveleté, la rebellion, la desobeissance, l'opiniatreté et la

1. Var.: Que ceux-là.

2. Quiconque pense qu'on ne peut rien savoir ne sait pas même si l'on sait quelque chose qui permette d'affirmer qu'on ne sait rien. (LUCRÈCE, IV, 470).

3. Var.: *De rien ne se respondre.*

4. Var.: Zenon peignoit de geste son imagination sur cette partition des facultez de l'ame: la main espanduë et ouverte, c'estoit apparence; la main à demy serrée et les doigts un peu croches, consentement; le poing fermé, comprehension; quand, de la main gauche, il venoit encore à clorre ce poing plus estroit, science.

pluspart des maux corporels; voire ils s'exemptent par là de la jalousie de leur discipline, car ils débattent d'une bien molle façon. Ils ne craignent point la revanche à leur dispute: quand ils disent que le poisant va contre bas, ils seroient bien marris qu'on les en creust; et cherchent qu'on les contredie, pour engendrer la dubitation et surceance de jugement, qui est leur fin. Ils ne mettent en avant leurs propositions que pour combatre celles qu'ils pensent que nous ayons en nostre creance. Si vous prenez la leur, ils prendront aussi volontiers le contraire à soustenir: tout leur est un; ils n'y ont nul chois¹. Si vous établissez que la nege soit noire, ils argumentent au rebours qu'elle est blanche. Si vous dites qu'elle n'est ny l'un ny l'autre, c'est à eux à maintenir qu'elle est tous les deux. Si par certain jugement vous établissez² que vous n'en sçavez rien, il vous maintiendront que vous le sçavez: voire, et si³ par un axiome affirmatif vous assurez que vous en doutez, ils vous iront débattant que vous n'en doutez pas, ou que vous ne pouvez juger et establir que vous en doutez. Et par cette extrémité de doute, qui se secoue soy-mesme, ils se separerent et se divisent de plusieurs opinions, de celles mesmes qui ont maintenu en plusieurs façons le doute de l'ignorance. Pourquoi ne leur sera il permis, disent-ils, comme il est entre les dogmatistes, à l'un dire vert, à l'autre jaune, à eux aussi de doubter? Est il chose qu'on vous puisse proposer pour l'advouer ou refuser, laquelle il ne soit pas loisible de considerer comme ambigue? Et où les autres sont portez, ou par la coustume de leur país, ou par l'institution des parens, ou par rencontre, comme par une tempeste, sans jugement et sans chois, voire le plus souvant avant l'age de discretion, à telle ou telle opinion, à la secte ou stoïque ou epicurienne, à laquelle ils se treuvent hippothequez, asserviz et collez, comme à une prise qu'ils ne peu-

1. Var.: *Aucun chois.*

2. Var.: *Vous tenez.*

3. Var.: *Où, et si.*

Ils laissent guider à ces choses là leurs actions communes, sans aucune opinion ou jugement : qui fait que je ne puis pas bien assortir à ce discours ce que Laërtius dict de la vie de Pyrrho ¹, et à quoy Lucianus, Aulus Gellius et autres semblent s'incliner ²; car ³ ils le peignent stupide et immobile, prenant un train de vie farouche et inassociable, attendant le hurt des charretes, se presentant aux precipices, refusant de s'accommoder aux loix. Cela est encherir sur sa discipline. Il n'a pas voulu se faire pierre ou souche ; il a voulu se faire homme vivant, discourant et raisonnant, jouissant de tous plaisirs et commoditez naturelles, embe-soignant et se servant de toutes ses pieces corporelles et spirituelles ⁴. Les privileges fantastiques, imaginaires et faux, que l'homme s'est usurpé, de juger, de connoistre, de sçavoir, d'ordonner, d'establi ⁵, il les a de bonne foy renoncez et quittez ⁶. Il n'est rien en l'humaine invention

1. Var. : Assortir ce discours à ce qu'on dit de Pyrrho.

2. Var. : Et à quoy Lucianus, etc. (mots supprimés).

3. Var. : Car (mot supprimé).

4. Var. : En regle et droicture.

5. Var. : Que l'homme s'est usurpé, de *regenter*, d'ordonner, d'establi.

6. Var. : Si n'est-il point de secte qui ne soit contrainte de permettre à son sage de suivre assez de choses non comprises ny perçues ny consenties, s'il veut vivre ; et, quand il monte en mer, il suit ce dessein, ignorant s'il luy sera utile, et se plie à ce que le vaisseau est bon, le pilote experimenté, la saison commode, circonstances probables seulement, après lesquelles il est tenu d'aller et se laisser remder aux apparences, pourveu qu'elles n'ayent point d'expresse contrariété. Il a un corps, il a une ame ; les sens le poussent, l'esprit l'agite. Encore qu'il ne treuve point en soy cette propre et singuliere marque de juger et qu'il s'apperçoive qu'il ne doit engager son consentement, attendu qu'il peut estre quelque faulx pareil à ce vray, il ne laisse de conduire les offices de sa vie pleinement et commodement. Combien y a il d'arts qui font profession de consister en la conjecture plus qu'en la science ; qui ne decident pas du vray et du faulx et suivent seulement ce qu'il semble ? Il y a, disent-ils, et vray et faulx, et y a en nous dequoy le chercher, mais non pas dequoy l'arrester à la touche. Nous en valons bien mieux de nous laisser manier sans inquisition à l'ordre du monde : une ame garantie de prejugué a un merveilleux avancement vers la tranquillité, gens qui jugent et contrerollent leurs juges ne s'y soubsmettent jamais deuenement. Combien, et aux loix de la religion et aux loix politiques.

où il y ait tant de verisimilitude et d'apparence ¹. Cette-cy presente l'homme nud et vuide, recognoissant sa foiblesse naturelle, propre à recevoir d'en haut quelque force estrangere, degarni d'humaine science, et d'autant plus apte à loger chez soy ² la divine instruction et creance ³; aneantissant son jugement pour faire plus de place à la foy; n'establiissant ⁴ aucun dogme contre les loix et observances communes; humble, obeissant, docile ⁵, ennemi juré de hæresie, et s'exemptant par consequant des vaines et irreligieuses opinions introduites par les autres sectes ⁶. C'est une carte blanche preparée à prendre du doigt de Dieu telles formes qu'il luy plaira y graver ⁷. Plus nous nous renvoyons et commettons à Dieu, et renonçons à nous, mieux nous en valons. « Accepte, dict l'Ecclesiaste, en bonne part les choses au visage et au goust qu'elles se presentent à toy, du jour à la journée; le demeurant est hors de ta connoissance ⁸ ».

Voylà comment, des trois generales sectes de philosophie, les deux font expresse profession de dubitation et d'ignorance; et en celle des dogmatistes, qui est troisième, il est aysé de descouvrir que la plus part n'ont pris le visage de l'assurance que par contenance ⁹. Ils n'ont pas tant pensé nous establir quelque certitude que nous monstrent jusques

se trouvent plus dociles et aisez à mener les esprits simples et incurieux que ces esprits surveillants et pedagogues des causes divines et humaines!

1. Var.: De verisimilitude et d'utilité.

2. Var.: En soy.

3. Var.: *Instruction et creance* (mots supprimés).

4. Var.: *Ny mescreant ny* establiissant.

5. Var.: Humble, obeissant, *disciplinable, studieux*.

6. Var.: Par les fauces sectes.

7. Var.: *D'y* graver.

8. Var.: *Dominus novit cogitationes hominum, quoniam vanæ sunt* (1).

9. Var.: Que *pour avoir meilleure mine*.

(1) Le Seigneur connaît les pensées des hommes, et il sait qu'elles sont vaines. (*Psaume XCIII*).

où ils estoient allez en cette chasse de la verité¹. Aristote nous entasse ordinairement un grand nombre d'autres opinions et d'autres creances pour y comparer la sienne, et nous faire voir de combien il est allé plus outre et combien il a approché² de plus près la verisimilitude : car la verité ne se juge point par autorité et tesmoignage d'autrui³. Cettuy-cy⁴ est le prince des dogmatistes; et si nous aprenons de luy que le beaucoup sçavoir aporte l'occasion de plus douter⁵. On le void à escient (comme pour exemple sur le propos de l'immortalité de l'ame⁶) se couvrir souvant d'obscurité si espesse et inextricable qu'on n'y peut rien choisir

1. Var. : *Quam docti fingunt magis quam norunt* (1). Timæus, ayant à instruire Socrates de ce qu'il sçait des dieux, du monde et des hommes, propose d'en parler comme un homme à un homme; et qu'il suffit, si ses raisons sont probables comme les raisons d'un autre, car les exactes raisons n'estre en sa main ny en mortelle main. Ce que l'un de ses sectateurs a ainsin imité: *Ut potero, explicabo: nec tamen, ut Pythius Apollo, certa ut sint et fixa, quæ dixerō; sed, ut homunculus, probabilis conjectura sequens* (2); et cela sur le discours du mépris de la mort, discours naturel et populaire. Ailleurs il l'a traduit sur le propos mesme de Platon: *Si forte, de deorum natura ortuque mundi disserentes, minus id quod habemus in animo consequimur haud erit mirum: æquum est enim meminisse, et me qui disseram, hominem esse, et vos qui judicetis; ut, si probabilia dicentur, nihil ultra requiratis* (3).

2. Var. : Il approche.

3. Var. : Et pourtant evita religieusement Epicurus d'en alleguer en ses escrits.

4. Var. : Cettuy-là.

5. Cette pensée n'est pas d'Aristote. On l'attribue à Æneas Silvius, qui a été pape sous le nom de Pie II: *Qui plura novit, eum majora sequuntur dubia*.

6. Var. : *Comme pour exemple, etc.* (mots supprimés).

(1) Que les savants supposent plus qu'ils ne la connaissent.

(2) Je m'expliquerai comme je pourrai; mais n'allez pas prendre mes paroles pour des oracles, comme si elles sortaient de la bouche d'Apollon Pythien: faible mortel, je ne poursuis que le probable. (CICÉRON, *Tuscul.*, I, 9).

(3) Si, discourant sur la nature des dieux et sur la naissance du monde, je m'explique imparfaitement, n'en soyez pas étonnés: rappelez-vous que moi qui vous parle, et vous qui m'écoutez, nous sommes des hommes, et que vous n'avez rien à me demander de plus que des probabilités. (CICÉRON, d'après le *Timée*, de PLATON).

de son opinion¹. C'est par effect un pyrrhonisme qu'il represente sous la forme de parler qu'il a entrepris²: pourquoy, non cettuy-cy seulement³, mais la plus part des philosophes ont affecté⁴ la difficulté pour en voiler leurs opinions⁵, si ce n'est pour faire valoir la vanité du subject et amuser la curiosité de nostre esprit, luy donnant où se paistre, à ronger cet os vain et descharné⁶? pourquoy a crainct Epicurus qu'on l'entendist⁷, et Heraclitus en a esté surnommé *σκοταίος*⁸. La difficulté est une monoye de-quoy l'humaine bestise se paye aysément⁹:

*Clarus*¹⁰, ob obscuram linguam, magis inter inanes...

1. Var.: De son avis.

2. Var.: C'est par effect un pyrrhonisme sous une forme resolute. Oyez la protestation de Cicero, qui nous explique la fantasia d'antruy par la sienne: *Qui requirunt, quid de quaque re ipsi sentiamus, curiosius id faciunt quam neesse est. Hæc in philosophia ratio contra omnia disserendi nullamque rem aperte judicandi, profecta a Socrate, repetita ab Arcesila, confirmata a Carneade, usque ad nostram viget ætatem. Hi sumus qui omnibus veris falsa quedam adjuncta esse dicamus, tanta similitudine ut in his nulla insit certe judicandi et assentiendi nota* (1).

3. Var.: Pourquoy, non Aristote seulement.

4. Var.: Ont ils affecté.

5. Var.: Pour en voiler leurs opinions (mots supprimés).

6. Var.: Cet os creux et descharné? Clytomachus affermoit n'avoir jamais seen par les escrits de Carneades entendre de quelle opinion il estoit.

7. Var.: Pourquoy a cetté aux stens Epicurus la facilité.

8. Ténébreux.

9. Var.: La difficulté est une monnoye que les savans employent comme les joueurs de passe-passe pour ne descouvrir la vanité de leur art, et de laquelle l'humaine bestise se paye aysément.

10. C'est par l'obscurité de son langage que Héraclite s'est attiré la vénération des ignorants. Les sots, en effet, n'estiment et n'admirent que ce qui leur est présenté en termes énigmatiques. (Lucrèce, I, 640).

(1) Ceux qui recherchent ce que nous pensons de chaque chose sont trop curieux. Ce principe en philosophie de disputer de tout sans décider sur rien, établi par Socrate, repris par Arcésilas, affermi par Carneade, a fleuri jusqu'à nos jours. Nous sommes de l'école qui dit que le faux est partout mêlé au vrai et lui ressemble si fort qu'il est impossible de les discerner d'une manière certaine. (Cicéron, *de Nat. deor.*, I, 5).

*Omnia enim stolidi magis admirantur amantque
Inversis quæ sub verbis latitantia cernunt*¹.

Chrysippus disoit que ce que Platon et Aristote avoyent escrit de la logique, il l'avoyent escrit par jeu et par exercice; et ne pouvoit croire qu'ils eussent parlé à certes d'une si vaine matiere². Ce que Chrysippus disoit de la logique, Epicurus l'eust encore dit de la rhetorique et, ce crois-je, de la grammaire; et Socrates, de toutes les autres sciences, sauf celle qui traite des meurs et de la vie: car la plus part des arts ont esté ainsi mesprisées par le sçavoir mesmes et par la philosophie. Mais ils n'ont pas pensé qu'il fust hors de propos d'exercer leur esprit és choses mesmes où il n'y avoit nulle solidité profitable.

Au demeurant, les uns ont estimé Platon dogmatiste; les autres, dubitateur et ne rien establissant³: les autres, en

1. Var.: La fin du paragraphe offre la leçon suivante dans l'édition de 1595 :

Cicero reprend aucuns de ses amis d'avoir accoustumé de mettre à l'astrologie, au droit, à la dialectique et à la geometrie plus de temps que ne meritoient ces arts; et que cela les divertissoit des devoirs de la vie plus utiles et honnestes. Les philosophes Cyrenaïques mesprisoyent esgalement la physique et la dialectique. Zenon, tout au commencement des livres de la *Republique*, declaroit inutilites toutes les liberales disciplines. Chrysippus disoit que ce que Platon et Aristote avoyent escrit de la logique, ils l'avoyent escrit par jeu et par exercice; et ne pouvoit croire qu'ils eussent parlé à certes d'une si vaine matiere. Plutarque le dit de la metaphysique; Epicurus l'eust encores dict de la rhetorique, de la grammaire, poésie, mathematique, et, hors la physique, de toutes les autres sciences; et Socrates de toutes, sauf celle des mœurs et de la vie. De quelque chose qu'on s'enquist à luy, il ramenoit en premier lieu tousjours l'enquerant à rendre compte des conditions de sa vie presente et passée, lesquelles il examinoit et jugeoit, estimant tout autre apprentissage subsecutif à celui-là et supernumeraire: *parum mihi placeant ex litteræ quæ ad virtutem doctoribus nihil profuerunt* (1). La plus part des arts ont esté ainsi mesprisés par le mesme sçavoir; mais ils n'ont pas pensé qu'il fust hors de propos d'exercer leur esprit és choses mesmes où il n'y avoit nulle solidité profitable.

2. *Chrysippus*, dans les *Contrédits des philosophes stoïques* de Plutarque, dit tout le contraire de ce que Montaigne lui fait dire ici.

3. Var.: *Et ne rien establissant* (mots supprimés).

(1) J'estime peu les lettres qui n'ont pas servi à rendre vertueux ceux qui les pratiquent. (SALLUSTE, *Bell. Jug.*, c, 85).

certaines choses l'un, et en certaines choses l'autre¹. Il est ainsi de la plus part des auteurs de ce tiers genre, comme les anciens ont remarqué des escripts d'Anaxagoras, Democritus, Parmenides, Xenophanes et autres. Ils ont une forme d'escrire douteuse et irresolue, et un stile enquerant plustost qu'instruisant, encore qu'ils entresement souvent des traits de la forme dogmatiste. Chez qui se peut voir cela plus clairement que chez nostre Plutarque? Combien diversement discourt il de mesme chose? Combien de fois nous presente il deux ou trois causes contraires de mesme subject, et diverses raisons, sans choisir celle que nous avons à suivre²!

1. Var : Le conducteur de ses dialogismes, Socrates, va tousjours demandant et esmouvant la dispute, jamais l'arrestant, jamais satisfaisant, et dit n'avoir autre science que la science de s'opposer. Homere, leur auteur a planté également les fondements à toutes les sectes de philosophie pour montrer combien il estoit indifferent par où nous allassions. De Platon nasquirent dix sectes diverses, dit-on. Aussi, à mon gré, jamais instruction ne fut titubante et rien asseverante, si la sienne ne l'est. Socrates disoit que les sages femmes, en prenant ce mestier de faire engendrer les autres, quittent le mestier d'engendrer elles; que luy, par le tiltre de sage homme que les dieux luy avoyent deféré, s'estoit aussi desfaict, en son amour virile et mentale, de la faculté d'enfanter, se contentant d'ayder et favoriser de son secours les engendrans, ouvrir leur nature, graisser leurs conduits, faciliter l'yssue de leur enfantement, juger d'iceluy, le baptizer, le nourrir, le fortifier, l'emmailloter et circoncir, exerçant et maniant son engin aux perils et fortunes d'autruy.

2. Var : Ils ont une forme d'escrire douteuse *en substance et en dessein*, enquerant plustost qu'instruisant, encore qu'ils entresement leur stile de cadances dogmatistes. *Cela se voit il pas aussi bien en Senecque et en Plutarque? Combien disent ils tantost d'un visage, tantost d'un autre, pour ceux qui y regardent de pres?* Et les reconciliateurs des jurisconsultes devoient premierement les concilier chacun à soy. Platon me semble avoir aymé cette forme de philosopher par dialogues, à escient, pour loger plus decemment en diverses bouches la diversité et variation de ses propres fantasies. Diversement traiter les matieres est aussi bien les traiter que conformement, et mieux, à sçavoir plus copieusement et utilement. Prenons exemple de nous. Les arrests font le point extreme du parler dogmatiste et resolutif : si est ce que ceux que noz parlements presentent au peuple, les plus exemplaires, propres à nourrir en luy la reverence qu'il doit à cette dignité, principalement par la suffisance des personnes qui l'exercent, prennent leur beauté non de la conclusion, qui est à eux quotidienne et qui est commune à tout juge,

de leur profession. La vaine image de cette malade curiosité se voit plus expressement encores en cet autre exemple qu'ils ont par honneur si souvent en la bouche : Eudoxus souhaitoit et prioit les dieux qu'il peust une fois voir le soleil de près, comprendre sa forme, sa grandeur et sa beauté, à peine d'en estre brulé soudainement, comme fut Phaëton¹. Il veut, au pris de sa vie, acquérir une science à laquelle l'usage et possession luy soit quand et quand ostée, et, pour cette soudaine et momentanée cognoissance², perdre toutes autres cognoissances qu'il a et qu'il peut acquérir par après.

Je ne me persuade pas aysement qu'Epicurus, Platon et Pythagoras nous ayent donné pour argent contant leurs Atomes, leurs Idées et leurs Nombres : ils estoient trop cler-voyans³ pour establir leurs articles de foy de chose si incertaine et si debatable. Mais, en cette obscurité et ignorance du monde, chacun de ces grands personnages s'est travaillé d'apporter une telle quelle image de lumiere, et ont esbatu leur ame à trouver des inventions⁴ qui eussent au moins une plaisante et subtile apparence⁵. Un ancien à qui on reprochoit qu'il faisoit profession de la philosophie, de laquelle pourtant en son jugement il ne tenoit pas grand compte, respondit que cela c'estoit vrayment philosopher. Ils ont voulu considerer tout, balancer tout, et ont trouvé cette occupation propre à la naturelle curiosité qui est en nous. Aucunes choses, ils les ont escrites pour l'utilité publique, comme les religions⁶ : car il n'est pas deffendu de

1. Var. : *Comme fut Phaëton* (mots supprimés).

2. Var. : *Et volage cognoissance*.

3. Var. : *Trop sages*.

4. Var. : *Et ont promené leur ame à des inventions*.

5. Var. : *Pourveu que, toute fausse, elle se peust maintenir contre les oppositions contraires : Unicumque ista pro ingenio finguntur, non ex scientia vi* (1).

6. Var. : *Ils les ont escrites pour le besoin de la société publique, comme leurs religions*.

(1) Ces systèmes sont les fictions du génie de chaque philosophe, et non le résultat de leurs découvertes. (M. SÈNÈQUE, *Suasor.*, 4).

faire nostre profit de la mensonge mesme, s'il est besoing¹; et a esté raisonnable, pour cette consideration, que plusieurs opinions² qui estoient sans apparence³, ils n'ayent voulu les espelucher au vif, pour n'engendrer⁴ du trouble en l'obeissance des loix et coustumes de leur pays⁵. Il y a d'autres subjects qu'ils ont belutez, qui à gauche, qui à dextre, chacun se travaillant à y donner⁶ quelque visage, à tort ou à droit: car, n'ayans rien trouvé de si occulte⁷ dequoy ils n'ayent voulu parler, il leur est souvent force de forger des conjectures vaines et foibles⁸, non qu'ils les prissent eux mesmes pour fondement, ne pour establir quelque verité, mais pour l'exercice de leur estude⁹. Et si on ne le prenoit ainsi, comme couvri-

1. Var.: *Car il n'est pas deffendu*, etc. (passage supprimé).

2. Var.: Que les *communes* opinions.

3. Var.: *Qui estoient sans apparence* (mots supprimés).

4. Var.: *Aux fins de n'engendrer*.

5. Var.: Platon traite ce mystere d'un jeu assez descouvert: car, où il escrit selon soy, il ne prescrit rien à certes. Quand il fait le legislateur, il emprunte un style regentant et asseverant, et si y mesle hardiment les plus fantastiques de ses inventions, autant utiles à persuader à la commune que ridicules à persuader à soy-mesme, sachant combien nous sommes propres à recevoir toutes impressions, et, sur toutes, les plus farouches et enormes; et pourtant, en ses *Loix*, il a grand soing qu'on ne chante en public que des poésies desquelles les fabuleuses feintes tendent à quelque utile fin, estant si facile d'imprimer tous fantomes en l'esprit humain que c'est injustice de ne le paistre plustost de mensonges profitables que de mensonges ou inutiles ou dommageables. Il dit tout destrousseement en sa *Republique* que, pour le profit des hommes, il est souvent besoin de les piper. Il est aisé à distinguer les unes sectes avoir plus suivy la verité, les autres l'utilité, par où celles cy ont gagné credit. C'est la misere de nostre condition que souvent ce qui se presente à nostre imagination pour le plus vray ne s'y presente pas pour le plus utile à nostre vie. Les plus hardies sectes, epicurienne, pyrrhonienne, nouvelle academique, encore sont elles contrainctes de se plier à la loy civile au bout du compte.

6. Var.: Se travaillant d'y donner.

7. Var.: De si *caché*.

8. Var.: Des conjectures *foibles et foles*.

9. Var.: *Non tam id sensisse quod dicerent quam exercere ingenia materix difficultate videntur voluisse* (1).

(1) On dirait qu'ils ont écrit moins par conviction que pour exercer leur esprit par la difficulté du sujet.

En repos sans repos; oysif, et sans sejour;
Fils aîné de nature et le pere du jour¹ :

d'autant qu'oultre cette sienne grandeur et beauté, c'est la piece de cette machine que nous descouvrons la plus esloignée de nous, et par ce moyen si peu connuë, qu'ils estoient excusables d'en entrer en admiration et espouvantement².

1. RONSARD, *Remonstrances au peuple de France*.

2. Var. : Qu'ils estoient *pardonnables* d'en entrer en admiration et *reverence*.

Thales, qui le premier s'enquesta de telle matiere, estima Dieu un esprit qui fit d'eau toutes choses; Anaximander, que les dieux estoient mourants et naissants à diverses saisons, et que c'estoyent des nombres infinis en nombre; Anaximenes, que l'air estoit Dieu, qu'il estoit produit et immense, tousjours mouvant. Anaxagoras, le premier, a tenu la description et maniere de toutes choses estre conduite par la force et raison d'un esprit infini. Alcmaeon a donné la divinité au soleil, à la lune, aux astres et à l'ame. Pythagoras a faict dieu un esprit espandu par la nature de toutes choses d'où noz ames sont déprinses; Parmenides, un cercle entourant le ciel et maintenant le monde par l'ardeur de la lumiere. Empedocles disoit estre des dieux les quatre natures desquelles toutes choses sont faittes; Protagoras, n'avoir rien que dire s'ils sont ou non, ou quels ils sont; Democritus, tantost que les images et leurs circuits sont dieux, tantost cette nature qui eslance ces images, et puis nostre science et intelligence. Platon dissipe sa creance à divers visages: il dit, au *Timée*, le pere du monde ne se pouvoir nommer; aux *Loix*, qu'il ne se faut enquerir de son estre; et ailleurs, en ces mesmes livres, il fait le monde, le ciel, les astres, la terre et nos ames dieux, et reçoit en outre ceux qui ont esté receuz par l'ancienne institution en chasque republique. Xenophon rapporte un pareil trouble de la discipline de Socrates; tantost qu'il ne se faut enquerir de la forme de Dieu, et puis il luy fait establir que le soleil est Dieu, et l'ame Dieu; qu'il n'y en a qu'un, et puis qu'il y en a plusieurs. Speusippus, neveu de Platon, fait Dieu certaine force gouvernant les choses, et qu'elle est animale; Aristote, à cette heure que c'est l'esprit, à cette heure le monde; à cette heure il donne un autre maître à ce monde, et à cette heure fait Dieu l'ardeur du ciel. Xenocrates en fait huit: les cinq nommez entre les planetes, le sixiesme composé de toutes les estoilles fixes comme de ses membres, le septiesme et huitiesme, le soleil et la lune. Heraclides Ponticus ne fait que vaguer entre ses advis et en fin prive Dieu de sentiment et le fait remuant de forme à autre, et puis dit que c'est le ciel et la terre. Theophraste se promeine de pareille irresolution entre toutes ses fantasies, attribuant l'intendance du monde tantost à l'entendement, tantost au ciel, tantost aux estoilles; Strato, que c'est nature ayant la force d'engendrer, augmenter et diminuer, sans forme et sentiment; Zeno, la loy naturelle commandant le bien et prohibant le mal, laquelle loy est un animant, et oste

Les choses les plus ignorées sont plus propres à estre deifiées : car d'adorer celles de nostre sorte, maladifves, corruptibles et mortelles, comme faisoit toute l'ancienneté, des hommes qu'elle avoit veu vivre et mourir, et agiter de toutes nos passions, cela surpasse l'extrême foiblesse de discours¹. J'eusse encore plustost suivy ceux qui adoroient le serpent, le chien et le bœuf; d'autant que leur nature et leur estre nous est moins connu; et avons plus de loy d'i-

les dieux accoustumez, Jupiter, Juno, Vesta; Diogenes Apolloniates, que c'est l'aage(1). Xenophanes fait Dieu rond, voyant, oyant, non respirant, n'ayant rien de commun avec l'humaine nature. Aristo estime la forme de Dieu incomprenable, le prive de sens et ignore s'il est animant ou autre chose; Cleanthes, tantost la raison, tantost le monde, tantost l'ame de nature, tantost la chaleur supreme entourant et envelopant tout. Perseus, auditeur de Zenon, a tenu qu'on a surnommé dieux ceux qui avoyent apporté quelque notable utilité à l'humaine vie et les choses mesmes profitables. Chrysippus faisoit un amas confus de toutes les precedentes sentences, et compte, entre mille formes de dieux qu'il fait, les hommes aussi qui sont immortalisez. Diagoras et Theodorus nioyent tout sec qu'il y eust des dieux. Epicurus fait les dieux luisants, transparents et perstables, logez, comme entre deux forts, entre deux mondes à couvert des coups, revestus d'une humaine figure et de nos membres, lesquels membres leur sont de nul usage.

*Ego deum genus esse semper duxi, et dicam cœlitum;
Sed eos non curare opinor, quid agat humanum genus*(2).

Fiez vous à vostre philosophie; vantez vous d'avoir trouvé la feve au gasteau, à voir ce tintamarre de tant de cervelles philosophiques! Le trouble des formes mondaines a gagné sur moy que les diverses mœurs et fantaisies aux miennes ne me desplaisent pas tant comme elles m'instruisent, ne m'enorgueillissent pas tant comme elles m'humilient en les conferant. Et tout autre choix que celui qui vient de la main expresse de Dieu me semble choix de peu de prerogative. Les polices du monde ne sont pas moins contraires en ce subject que les escholes : par où nous pouvons apprendre que la fortune mesme n'est pas plus diverse et variable que nostre raison, ny plus aveugle et inconsiderée.

1. Var. : Les choses les plus ignorées sont plus propres à estre deifiées : parquoy de faire de nous des dieux, comme l'ancienneté, cela surpasse l'extreme foiblesse de discours.

(1) Au lieu de l'aage, lisez l'air, conformément à la version de Ciceron, de Nat. deor., 1, 42 : Aer quo Diogenes Apolloniates utitur deo. D'ailleurs il est question plus loin, page 265, de l'air de Diogène.

(2) Quant à moi, j'ai toujours pensé qu'il existait une race de dieux, j'entends une race céleste, indifférente aux actions des hommes. (ENNIVS, apud Cic., de Divinat., 11, 50).

maginer ce qu'il nous plaist de ces bestes-là et leur attribuer des facultez extraordinaires. Mais d'avoir fait des dieux de nostre condition, de laquelle nous devons connoistre la foiblesse et l'imperfection¹, leur avoir attribué le desir, la cholere, les vengeances, les mariages, les generations et les parentelles, l'amour et la jalousie, nos membres et nos os, nos fievres et nos plaisirs², il faut que cela soit party d'une merveilleuse yvresse de l'entendement humain ;

*Quæ³ procul usque adeo divino ab numine distant,
Inque deum numero quæ sint indigna videri⁴ ;*

comme d'avoir attribué la divinité à la peur, à la fievre et à la fortune, et autres accidens de nostre vie fresle et caduque⁵ ;

*Quid⁶ juvat hoc, templis nostros inducere mores ?
O curvæ in terris animæ et cælestium inanes⁷ !*

1. Var. : De laquelle nous devons connoistre l'imperfection.

2. Var. : Nos morts et sepultures.

3. Toutes choses qui sont indignes des dieux et qui n'ont rien de commun avec leur nature. (LUCRÈCE, V, 423).

4. Var. : *Formæ, ætates, vestitus ornatus nott sunt ; genera, conjugia, cognationes omniaque traducta ad similitudinem imbecillitatis humanæ : nam et perturbatis animis inducuntur ; accipimus enim deorum cupiditates, ægritudines, iracundias* (1).

5. Var. : Comme d'avoir attribué la divinité non seulement à la foy, à la vertu, à l'honneur, concorde, liberté, victoire, pieté, mais aussi à la volupté, fraude, mort, envie, vieillesse, misere, à la peur, à la fievre et à la male fortune, et autres injures de nostre vie fresle et caduque.

6. A quoi sert d'introduire dans nos temples la corruption de nos mœurs, ô âmes pleines de la terre et vides du ciel ? (PERSE, *Sat.* II, 62 et 64).

7. Var. : Les Égyptiens, d'une impudente prudence, defendoient sur peine de la hart que nul eust à dire que Serapis et Isis, leurs dieux, eussent autres fois esté hommes ; et nul n'ignoroit qu'ils ne l'eussent esté. Et leur effigie représentée le doigt sur la bouche signifioit, dit Varro, cette ordonnance mysterieuse à leurs prestres de taire leur origine mortelle, comme par raison necessaire annullant toute leur veneration.

(1) On donne le signalement de ces dieux, on dit leur âge, les ornements dont ils sont revêtus, leurs généalogies, leurs mariages, leurs alliances ; on les apparie à notre imbecillité humaine, on les fait sujets aux mêmes passions, amoureux, jaloux, chagrins, colères. (CICÉRON, *de Nat. deor.*, II, 28).

Puis que l'homme desiroit tant de s'apparier à Dieu, il eust mieux faict, dict Cicero, de ramener à soy les conditions divines et les attirer çà bas que d'envoyer là haut sa corruption et sa misere; mais, à le bien prendre, il a faict en plusieurs façons et l'un et l'autre, de pareille vanité d'opinion.

Quand les philosophes espeluchent la hierarchie de leurs dieux et font les empressez à distinguer leurs alliances, leurs charges et leur puissance, je ne puis pas croire qu'ils parlent à certes. Quand Platon nous deschiffre le vergier de Pluton et les commoditez ou peines corporelles qui nous attendent encore après la ruine et aneantissement de nos corps, et les accommode au sens et ressentiment¹ que nous avons en cette vie :

Secreti celant calles, et myrtea circum

Sylva tegit; curæ non ipsa in morte relinquunt²;

quand Mahumet promet aux siens un paradis tapissé, paré d'or et de pierreries, garny de garses³ d'excellente beauté, de vins et de vivres singuliers; je voy bien que ce sont des moqueurs qui s'accommodent à nostre goust et à nostre bestise, pour nous emmieler et attirer par ces opinions et esperances, qui sont selon nostre portée et selon nostre sens corporel et terrestre⁴.

Croyons nous que Platon, luy qui a eu ses conceptions si celestes et hautaines⁵, et si grande accointance à la Divinité, que le surnom luy en est tres justement⁶ demeuré, ait

1. Var.: Et les accommode au ressentiment.

2. Là, au fond d'un bois de myrtes où conduisent des sentiers perdus, se cachent les victimes de l'amour; elles ont emporté dans la mort leurs soucis de la terre. (VIAGLE, *En.*, VI, 443).

3. Var.: Peuplé de garses.

4. Var.: Je voy bien que ce sont des moqueurs qui se plient à nostre bestise pour nous emmieler et attirer par ces opinions et esperances convenables à nostre mortel appetit. Si sont aucuns des nostres tombez en pareil erreur, se promettants après la resurrection une vie terrestre et temporelle, accompagnée de toutes sortes de plaisirs et commoditez mondaines.

5. Var.: Et hautaines (mots supprimés).

6. Var.: Tres-justement (mots supprimés).

estimé que l'homme, cette vile creature¹, eust rien en luy accommodable et applicable² à cette incompréhensible puissance ? et qu'il ait creu que nos prises foibles et lasches³ fussent capables, ny la force de nostre goust assez ferme⁴, pour participer à la beatitude ou peine eternelle ? Il faudroit luy dire de la part de la raison humaine : Si les plaisirs que tu nous promets en l'autre vie sont du goust⁵ de ceux que j'ay senti çà bas, cela n'a rien de commun avec l'infinité. Quand tous mes cinq sens de nature seroient combles de liesse, et cette ame saisie de tout le contentement qu'elle peut desirer et esperer, nous sçavons ce qu'elle peut, nous sçavons la foiblesse et incapacité de ses forces⁶; cela, ce ne seroit encores rien. S'il y a quelque chose du mien, il n'y a rien de divin ; si cela n'est tout autre que ce que je sens et ce qui⁷ peut appartenir à cette nostre condition presente, il ne peut estre mis en compte⁸. La reconnoissance de nos parens, de nos enfans et de nos amis, si elle nous peut toucher et chatouiller en l'autre monde, si nous sommes capables d'une telle sorte de plaisir, nous sommes encore dans les commoditez mortelles et finies⁹. Nous ne pouvons dignement concevoir la grandeur de ces hautes et divines promesses, si nous les pouvons¹⁰ concevoir : pour dignement les imaginer, il les faut imaginer inimaginables, indicibles et incompréhensibles¹¹. OEuil ne sçauroit voir, dict saint

1. Var.: Cette *pauvre* creature.

2. Var.: Eust rien en luy *d'applicable*.

3. Var.: Que nos prises *languissantes*.

4. Var.: Ny la force de nostre *sens* assez *robuste*.

5. Var.: *Du goust* (mots supprimés).

6. Var.: *Nous sçavons la foiblesse et incapacité de ses forces* (proposition supprimée):

7. Var.: Si cela n'est *autre* que *ce qui*.

8. Var.: Tout consentement des mortels est mortel.

9. Var.: Si nous *tenons encores à un tel* plaisir, nous sommes dans les commoditez *terrestres* et finies.

10. Var.: Si nous les pouvons *aucunement*.

11. Var.: Et parfaitement autres que celles de nostre *miserable* experience.

Paul, et ne peut monter en cœur d'homme l'heur que Dieu a préparé¹ aux siens. Et si, pour nous en rendre capables, on reforme et rechange nostre estre (comme tu dis, Platon, par tes purifications), ce doit estre d'un si extreme changement et si universel que, par la doctrine physique, ce ne sera plus nous :

*Hector erat tunc cum bello certabat ; at ille,
Tractus ab Æmonio, non erat Hector, equo² ;*

ce sera quelque autre chose qui recevra ces recompenses.

*Quod mutatur... dissolvitur, interit ergo :
Trajiciuntur enim partes atque ordine migrant³.*

Car, en la metempsicose de Pythagoras et changement d'habitation qu'il imaginoit aux ames, pensons nous que le lyon, dans lequel est l'ame de Cæsar, espouse les passions qui touchoient Cæsar et qu'il souffre pour luy⁴ ? et qu'és mutations⁵ qui se font des corps des animaux en autres de mesme espece, les nouveaux venus ne soient autres que leurs predecesseurs ? Des cendres d'un phœnix s'engendre, dit-on, un ver, et puis un autre phœnix ; ce second phœnix, qui peut imaginer qu'il ne soit autre que le premier ? Les vers qui font nostre soye, on les void comme mourir et assecher, et de ce mesme corps se produire un papillon, et de là un autre ver, qu'il seroit ridicule estimer estre encores le premier. Ce qui a cessé une fois d'estre n'est plus :

1. Var. : Que Dieu *prepare*.

2. Hector était bien lui-même alors qu'il vivait et combattait, mais son cadavre traîné par les chevaux d'Achille, ce n'était plus Hector. (OVIDE, *Trist.*, III, xi, 27).

3. Ce qui change est dissous, donc périt : les parties désagrégées, il n'y a plus de corps. (LUCRÈCE, III, 756).

4. Var. : Espouse les passions qui touchoient Cæsar, *ny que ce soit luy* ? Si c'estoient encore luy, ceux là auroyent raison qui, combattants cette opinion contre Platon, luy reprochent que le fils se pourroit trouver à chevaucher sa mere, revestué d'un corps de mule, et semblables absurditez.

5. Var. : Et *pensons nous* qu'és mutations.

prendre par quelque legere conjecture les effects d'un art qui est hors de sa cognoissance. L'ancienneté pensa, ce croy-je, faire quelque chose pour la grandeur divine, de l'apparier à l'homme, la vestir de ses facultez et estrener de ses belles humeurs, luy offrant de nos viandes à manger, de nos vestemens à se couvrir et maisons à loger, la flatant par l'odeur des encens et sons de la musique, festons et bouquets, et par le plaisir d'une sanguinaire vengeance, tesmoin cette opinion si receuë des sacrifices, et que Dieu eust plaisir au meurtre et au tourment des choses par luy faites, conservées et créées, et qu'il se peut réjouir par le sang des ames innocentes, non seulement des animaux, qui n'en peuvent mez, ains des hommes; ainsi que plusieurs nations, et entre autres la nostre, avoient en usage ordinaire; et croy qu'il n'en est aucune exempte d'en avoir fait quelque essay ¹:

Sulmone² creatos

*Quattuor hic juvenes, totidem quos educat Ufens,
Viventes rapit, inferias quos immolet umbris².*

1. Var. : (Variante à partir de *L'ancienneté pensa, ce croy-je*):

L'ancienneté pensa, ce croy-je, faire quelque chose pour la grandeur divine de l'apparier à l'homme, la vestir de ses facultez et estrener de ses belles humeurs et plus honteuses necessitez, luy offrant de nos viandes à manger, de nos danses, mommeries et farces à la resjour, de nos vestemens à se couvrir et maisons à loger, la caresant par l'odeur des encens et sons de la musique, festons et bouquets, et, pour l'accommoder à noz vicieuses passions, flatant sa justice d'une inhumaine vengeance, l'esjouissant de la ruine et dissipation des choses par elle créées et conservées : comme Tiberius Sempronius qui fist brusler pour sacrifice à Vulcan les riches despoilles et armes qu'il avoit gaigné sur les ennemis en la Sardaigne ; et Paul Emyle, celles de Macedoine à Mars et à Minerve. Et Alexandre, arrivé à l'Ocean Indique, jetta en mer en faveur de Thetis, plusieurs grands vases d'or, remplissant en outre ses autels d'une boucherie non de bestes innocentes seulement, mais d'hommes aussi, ainsi que plusieurs nations, et entre autres la nostre, avoyent en usage ordinaire; et croy qu'il n'en est aucune exempte d'en avoir fait essay.

2. Énée saisit quatre jeunes guerriers, fils de Sulmone, et quatre autres nourris aux bords de l'Ufens, pour les immoler aux mânes de Pallas. (VIRGILE, *En.*, X, 517).

3. Var. : Les Getes se tiennent immortels, et leur mourir n'est que s'acheminer vers leur dieu Zamolxis. De cinq en cinq ans ils depes-

Les Carthaginois immoloient leurs propres enfans à Saturne ; et qui n'en avoit point en achetoit, estant cependant le pere et la mere tenus d'assister à ce sacrifice ¹ avec contenance gaye et contente. C'estoit une estrange fantasie de vouloir contenter et plaire à la justice divine par nostre tourment et nostre peine, comme les Lacedemoniens qui caressoient leur Diane par le tourment des enfans qu'ils faisoient foiter devant son autel, souvent jusques à la mort ². C'estoit une humeur farouche de vouloir gratifier l'ouvrier par la ruine de son ouvrage, et l'architecte ³ de la subversion de son bastiment, et de vouloir garentir la peine duee aux coupables par la punition des innocens ⁴ ; et que la povre Iphigenia, au port d'Aulide, par sa mort et par son sacrifice ⁵ deschargeast envers Dieu l'armée grecque des offences qu'elle avoit commises ⁶ :

chent vers luy quelqu'un d'entre eux pour le requerir des choses necessaires. Ce député est choisi au sort ; et la forme de le depescher, après l'avoir de bouche informé de sa charge, est que, de ceux qui l'assistent, trois tiennent debout autant de javelines sur lesquelles les autres le lancent à force de bras. S'il vient à s'enferrer en lieu mortel et qu'il trespasse soudain, ce leur est certain argument de faveur divine ; s'il en eschappe, ils l'estiment meschant et execrable, et en deputent encore un autre de mesmes. Amestris, mere de Xerxes (4), devenuë vieille, fit pour une fois ensevelir tous vifs quatorze jouvenceaux des meilleures maisons de Perse suyvant la religion du pays pour gratifier à quelque dieu sousterrain. Encore aujourd'huy, les idoles de Themixtitan se cimentent du sang des petits enfans, et n'aiment sacrifice que de ces pueriles et pures ames : justice affamée du sang de l'innocence,

Tantum religio potuit suadere majorum (2)!

1. Var. : A cet office.

2. Var. : C'estoit une estrange fantasie de vouloir payer la bonté divine de nostre affliction, comme les Lacedemoniens qui mignardoient leur Diane par bourrellement des jeunes garçons qu'ils faisoient fouëter en sa faveur, souvent jusques à la mort.

3. Var. : De vouloir gratifier l'architecte.

4. Var. : Des non coupables.

5. Var. : Et par son immolation.

6. Var. : L'armée des Grecs des offences qu'ils avoyent commises.

(1) Amestris était la femme et non la mère de Xerxès.

(2) Tant la superstition a pu conseiller de crimes ! (LUCRÈCE, I, 402).

bornes de nostre science ? Mets le cas, ô homme, que tu ayes peu remarquer icy quelques traces de ses effets : penses-tu qu'il y ait employé tout ce qu'il a peu et qu'il ait employé¹ toutes ses formes et toutes ses idées en cet ouvrage ? Tu ne vois que l'ordre et la police de ce petit caveau où tu es logé, au moins si tu la vois : sa divinité a une jurisdiction infinie au delà ; cette piece n'est rien au pris du tout :

Omnia cum cælo terraque marique

Nil sunt ad summam summâ totius omnem² :

c'est une loy municipale que tu allegues, tu ne sçays pas quelle est l'universelle. Attache toy à ce à quoy tu es sujet, mais non pas luy ; il n'est pas ton confraire, ou concitoyen, ou compaignon. S'il s'est aucunement communiqué à toy, ce n'est pas pour se ravalier à ta petitesse, ny pour te donner le contrerolle de son pouvoir. Le corps humain ne peut voler aux nues, c'est pour toy ; le soleil bransle sans sejour sa course ordinaire ; les bornes des mers et de la terre ne se peuvent confondre ; l'eau est instable et sans fermeté ; un mur est, sans froissure, impenetrable à un corps solide ; l'homme ne peut conserver sa vie dans les flammes ; il ne peut estre et au ciel et en la terre, et en mille lieux ensemble corporellement. C'est pour toy qu'il a faict ces regles ; c'est toy qu'elles attachent³. Il a tesmoigné aux chrestiens qu'il les a toutes franchies, quand il luy a pleu. De vray, pourquoy, tout puissant comme il est, auroit il restreint ses forces à certaine mesure ? en faveur de qui auroit il renoncé son privilege ? Ta raison n'a en aucune autre chose plus de verisimilitude et de fondement qu'en ce qu'elle te persuade la pluralité des mondes :

Terramque, et solem, lunam, mare, cætera quæ sunt,

Non esse unica, sed numero magis innumerali⁴ :

1. Var. : Et qu'il ayt *mts.*

2. Et le ciel, et la terre, et la mer ensemble, ne sont rien à côté de l'universalité du tout. (LUCRÈCE, VI, 679).

3. Var. : Qu'elles *attaquent.*

4. Que la terre, le soleil, la lune, la mer et tous les êtres, ne sont point uniques, mais en nombre infini. (LUCRÈCE, II, 1085).

Les plus fameux et nobles¹ esprits du temps passé l'ont creue, et aucuns des nostres mesmes, forcez par l'apparence de la raison humaine. D'autant qu'en ce bastiment que nous voyons, il n'y a rien seul et un,

*Cum in summa res nulla sit una,
Unica quæ gignatur, et unica solaque crescat²;*

et que toutes les especes sont multipliées en quelque nombre; par où il semble n'estre pas vraysemblable que Dieu ait faict ce seul ouvrage sans compaignon, et que la matiere de cette forme ait esté toute employée³ en ce seul individu :

*Quare etiam atque etiam tales fateare necesse est
Esse alios alibi congressus materiai,
Qualis hic est avido complexu quem tenet æther⁴ :*

notamment si c'est un animant, comme ses mouvemens et actions⁵ le rendent plus croyable⁶.

Or, s'il y a plusieurs mondes, comme Platon⁷, Epicurus et presque toute la philosophie a pensé, que sçavons nous si les principes et les regles de cettuy cy touchent les autres⁸? Ils ont à l'avanture autre visage et autre police⁹. Nous voyons en ce monde une infinie dissemblance¹⁰ et variété

1. Var.: *Et nobles* (mots supprimés).

2. Qu'il n'y a point dans la nature d'être qui soit seul de son espèce, qui naisse et qui croisse isolé. (LUCRÈCE, II, 1077).

3. Var.: *Toute épuisée*.

4. On est donc forcé de convenir qu'il s'est fait encore et encore ailleurs des agglomérations de matières semblables à celles que l'éther embrasse dans sa vaste circonférence. (Ib., II, 1064).

5. Var.: *Et actions* (mots supprimés).

6. Var.: Le rendent si croyable que Platon l'asseure, et plusieurs des nostres, ou le confirment ou ne l'osent infirmer; non plus que cette ancienne opinion que le ciel, les estoilles et autres membres du monde sont creatures composées de corps et ame, mortelles en consideration de leur composition, mais immortelles par la determination du Createur.

7. Var.: Comme *Democritus*.

8. Var.: Touchent *pareillement* les autres.

9. Var.: Epicurus les imagine ou semblables ou dissemblables.

10. Var.: Une infinie *différence*.

pour la seule distance des lieux : ny le bled, ny le vin, ny aucun de nos animaux n'est cogneu en ce nouveau coin du monde que nos peres ont descouvert; tout y est autre¹. Et² qui en voudra croire Pline³, il y a des especes d'hommes en certains endroits de la terre⁴ qui ont fort peu de ressemblance à la nostre; et y a des formes mestisses et ambiguës entre l'humaine nature et la brutale. Il y a des contrées où les hommes naissent sans teste, portant les yeux et la bouche en la poitrine; où ils sont tous androgynes; où ils marchent de quatre pates; où ils n'ont qu'un œil au front, et la teste plus semblable à celle d'un chien qu'à la nostre; où ils sont moitié poissons par embas et vivent en l'eau; où les femmes s'accouchent⁵ à cinq ans et n'en vivent que huit; où ils ont la teste si dure et la peau du front, que le fer n'y peut mordre et rebouche contre; où les hommes sont sans barbe⁶; quoy, ceux qui naturellement se changent en loups⁷ et puis encore en hommes? Et, s'il est ainsi, comme dict Plutarque, que, en quelque endroit des Indes, il y aye des hommes sans bouche, se nourrissans de la senteur de certaines odeurs, combien y a il de nos descriptions fauces? Il n'est plus risible, ny à l'avanture capable de raison et de société : l'ordonnance et la cause de nostre bastiment interne seroyent pour la plus part hors de propos.

Davantage, combien y a il de choses en nostre cognoissance qui combattent ces belles regles que nous avons taillées et prescrites à nature? Et nous entreprendrons d'y

1. Var. : Ny le bled ny le vin *se voit*, ny aucun de nos animaux, en nouveau coin du monde que nos peres ont descouvert; tout y est *divers*; et, au temps passé, voyez en combien de parties du monde on n'avoit cognoissance ny de Bacchus ny de Ceres.

2. Var. : *Et* (mot supprimé).

3. Var. : Et Herodote.

4. Var. : *De la terre* (mots supprimés).

5. Var. : Où les femmes *accouchent*.

6. Var. : Des nations sans usage de feu; d'autres qui rendent le sperme de couleur noire.

7. Var. : En loups, en jumens.

attacher Dieu mesme ! Combien de choses appellons-nous miraculeuses et contre nature¹ ? combien trouvons nous de proprieté occultes et de quint'essences ? car, à ce que je puis comprendre², aller selon nature, pour nous, ce n'est autre chose³ qu'aller selon nostre intelligence, autant qu'elle peut suivre et autant que nous y voyons : ce qui est au delà est monstrueux et desordonné. Or, à ce conte, aux plus avisez et aux plus habilles tout sera donc monstrueux : car à ceux là la raison humaine⁴ a persuadé qu'elle n'avoit ny force ny cognoissance⁵, ny pied, ny fondement quelconque, non pas seulement pour assurer si nous vivons⁶ : tesmoin Euripides, qui dit estre en doute⁷ si la vie que nous vivons est vie, ou si c'est ce que nous appellons mort qui soit vie :

Τίς δ' ἄλλεν εἰ ζῆν τοῦθ' ὃ κείνηται θεοῖν,
Τό ζῆν δὲ θνήσκων ἐστί⁸;

et non sans apparence : car pourquoy prenons nous titre d'estre, de cet instant qui n'est qu'une eloise dans le cours infini d'une nuit éternelle, et une interruption momentanée⁹ de nostre perpetuelle et naturelle condition¹⁰ ? D'autres jurent qu'il n'y a point de mouvement, que rien ne bouge ; d'autres, qu'il n'y a ny generation ny corruption en nature. Je ne sçay si la doctrine ecclesiastique en juge autrement,

1. Var.: Cela se fait par chasque homme et par chasque nation selon la mesure de son ignorance.

2. Var.: *A ce que je puis comprendre* (mots supprimés).

3. Var.: *Autre chose* (mots supprimés).

4. Var.: *L'humaine raison*.

5. Var.: *Ny force ny cognoissance* (mots supprimés).

6. Var.: Non pas seulement pour assurer si la neige est blanche, et Anaxagoras la disoit noire ; s'il y a quelque chose, ou s'il n'y a nulle chose ; s'il y a science ou ignorance, ce que Metrodorus Chius nioit l'homme pouvoir dire ; *ou si nous vivons*.

7. Var.: *Comme Euripides est en doute*.

8. PLATON, *Gorgias*. Montaigne a traduit ce passage avant de le citer.

9. Var.: *Et une interruption si briefve*.

10. Var.: La mort occupant tout le devant et tout le derriere de ce moment, et encore une bonne partie de ce moment.

et me sous-mets en tout et par tout à son ordonnance; mais¹ il m'a tousjours semblé qu'à un homme chrestien cette sorte de parler est pleine d'indiscretion et d'irreverance: « Dieu ne peut mourir, Dieu ne se peut desdire, Dieu ne peut faire cecy ou cela ». Je ne trouve pas bon d'enfermer ainsi la puissance divine sous les croix de nostre parole. Et l'apparance qui s'offre à nous en ces propositions, il la faudroit représenter plus reveramment et plus religieusement.

Nostre parler a ses foiblesses et ses defauts comme tout le reste. La plus part des occasions des troubles du monde sont grammairiennes². Nos procez ne naissent que du debat de l'interpretation des loix; et la plus part des guerres, de cette impuissance de n'avoir sceu clairement exprimer les conventions et traictez d'accord des princes. Combien de querelles et combien importantes a produit au monde le doute du sens de cette syllabe, *Hoc*³! Prenons la clause que la logique mesmes nous presentera pour la plus claire: si

1. Var.: (Variante à partir de *D'autres jurent*):

D'autres jurent qu'il n'y a point de mouvement, que rien ne bouge, comme les suivans de Melissus: car, s'il n'y a qu'un, ny ce mouvement sphérique ne luy peut servir, ny le mouvement de lieu à autre, comme Platon prouve; (d'autres), qu'il n'y a ny generation ny corruption en nature. Protagoras dit qu'il n'y a rien en nature que le doute; que de toutes choses on peut esgalement disputer, et de cela mesme, si on peut esgalement disputer de toutes choses; Nausiphanes, que, des choses qui semblent, rien est non plus que non est, qu'il n'y a autre certain que l'incertitude: Parmenides, que de ce qu'il semble il n'est aucune chose en general, qu'il n'est qu'un; Zenon, qu'un mesme n'est pas et qu'il n'y a rien: si un estoit, il seroit ou en un autre ou en soy-mesme; s'il est en un autre, ce sont deux; s'il est en soy-mesme, ce sont encore deux, le comprenant et le comprins. Selon ces dogmes, la nature des choses n'est qu'une ombre ou fausse ou vaine.

2. Var.: *Grammairiens*.

3. Première parole de la consécration dans le sacrement de l'Eucharistie: *Hoc est enim corpus meum, hic est enim calix sanguinis mei*. Les protestans nient la transsubstantiation, c'est-à-dire le changement, qui se fait, dans la communion, de la substance du pain et du vin en celle du corps et du sang de Jésus-Christ, selon la doctrine de l'Église romaine. Montaigne fait allusion à la querelle des protestans et des catholiques sur ce point.

vous dictes, « Il fait beau temps », et que vous dictes¹ vérité, il fait donc beau temps. Voilà pas une forme de parler certaine? encore nous trompera elle. Qu'il soit ainsi, suivons l'exemple: si vous dictes, « Je mens² », et que vous dictes³ vray, vous mentez donc. L'art, la raison, la force de la conclusion de cette cy, sont pareilles à l'autre; toutes fois nous voilà embourbez. Je voy les philosophes pyrrhoniens qui ne peuvent exprimer leur generale conception en nulle maniere⁴ de parler: car il leur faudroit un nouveau langage. Le nostre est tout formé de propositions affirmatives, qui leur sont du tout ennemies: de façon que, quand ils disent: « Je doute », on les tient incontinent à la gorge pour leur faire avouër qu'au moins sçavent ils cela⁵, qu'ils doutent. Ainsin on les a contraints de se sauver dans cette comparaison de la medecine, sans laquelle leur humeur seroit inexplicable: que⁶, quand ils prononcent: « J'ignore », ou: « Je doute », ils disent que cette proposition s'emporte elle mesme, quant et quant le reste, ny plus ne moins⁷ que la rubarbe qui pousse hors les mauvaises humeurs et s'emporte hors quant et quant elle mesmes. Cette fantaisie est plus seurement conceuë par interrogation: QUE SÇAY-JE? voilà⁸ comme je la porte à la devise d'une balance.

Voyez comment on se prevaut de cette sorte de parler pleine d'irreverence. Aux disputes qui sont à present en nostre religion, si vous pressez trop les adversaires, ils vous diront tout destroussément qu'il n'est pas en la puissance de Dieu de faire que son corps soit en paradis et en

1. Var.: *Dissiez.*

2. *Si vous dictes*, « Je mens ». C'est le sophisme appelé *le menteur*, *ἡ ἀδολογία*. Voy. CICÉRON, *Acad.*, II, 29.

3. Var.: *Dissiez.*

4. Var.: En *aucune* maniere.

5. Var.: Qu'au moins *assurent* et sçavent ils cela.

6. Var.: *Que* (mot supprimé).

7. Var.: Ny plus ny moins.

8. Var.: *Voilà* (mot supprimé).

Paul, sont devenus fols, cuidans estre sages, et ont mué la gloire de Dieu incorruptible en l'image de l'homme corruptible ».

Voyez un peu ce bastelage des deifications anciennes. Après la grande et noble¹ pompe de l'enterrement, comme le feu venoit à prendre au haut de la pyramide et saisir le liect du trespasé, ils laissoyent en mesme temps eschaper un aigle, lequel, s'en volant à mont, signefioit que l'ame s'en alloit en paradis. Nous avons mille medailles, et notamment de cette honneste femme de Faustine², où cet aigle est representé emportant à la chevremorte vers le ciel ces ames deifiées. C'est pitié que nous nous pipons de nos propres singeries et inventions :

*Quod fixere timent*³,

comme les enfans qui s'effrayent de ce mesme visage qu'ils ont barbouillé et noircy à leur compaignon⁴. Auguste eut

comme sont leurs prestres. Il fait produire et maintenir toutes choses à nature, et de ses poids et mouvements construit les parties du monde, deschargeant l'humaine nature de la crainte des jugemens divins. *Quod beatum æternumque sit, id nec habere negotii quicquam, nec exhibere alteri* (1). Nature veut qu'en choses pareilles il y ait relation pareille. Le nombre donc infini des mortels conclud un pareil nombre d'immortels : les choses infinies qui tuent et ruinent en presupposent autant qui conservent et profitent. Comme les ames des dieux sans langue, sans yeux, sans oreilles, sentent entre elles chacune ce que l'autre sent et jugent noz pensées ; ainsi les ames des hommes, quand elles sont libres et déprinses du corps par le sommeil ou par quelque ravissement, devinent, prognostiquent et voyent choses qu'elles ne scauroient voir meslées aux corps.

1. Var. : Après la grande et *superbe*.

2. Faustine, femme de l'empereur Marc-Aurèle, ne fut pas une honnête femme, mais elle fut tenue pour telle par son mari, qui la fit représenter, après sa mort, emportée au ciel par un aigle.

3. Ils s'effrayent de ce qu'ils ont inventé. (LUCAIN, 1, 486).

4. Var. : *Quasi quicquam infelicitus sit homine cui sua figmenta dominantur* (2). C'est bien loin d'honorer celuy qui nous a faicts que d'honorer celuy que nous avons fait.

(1) Un être heureux et éternel n'a point de peine et n'en fait à personne. (CICÉRON, *de Nat. deor.*, 1, 17).

(2) Quoi de plus malheureux que l'homme esclave de ses chimères. (PLINE, *Nat. Hist.*).

plus de temples que Juppiter, servis avec autant de religion et creance de miracles. Les Thasiens, en recompense des bienfaits qu'ils avoyent receuz d'Agésilaus, luy vindrent dire qu'ils l'avoient canonisé : « Vostre nation, fit-il¹, a elle ce pouvoir de faire dieu qui bon luy semble? Faictes en, pour voir, l'un d'entre vous, et puis² je vous diray grand-mercy de vostre offre³ ». Voicy des arguments de l'escole mesme de la philosophie,

*Nosse cui divos et cœli numina soli,
Aut soli nescire, datum⁴ :*

« Si Dieu est, il est animal⁵; s'il est animal, il a sens; et s'il a sens, il est subject à corruption. S'il est sans corps, il est sans ame et par consequant sans action; et s'il a corps, il est perissable ». Voylà pas triomfé⁶! « Nous avons besoing

1. Var. : *Leur dit-il.*

2. Var. : Quand j'auray veu comme il s'en sera trouvé.

3. Var. : L'homme est bien insensé : il ne sçauroit forger un ciron, et forge des dieux à douzaines. Oyez Trismegiste louant nostre suffisance : « De toutes les choses admirables (ceci) a surmonté l'admiration, que l'homme ayt peu trouver la divine nature et la faire ».

4. A qui seule il est donné de connaître les dieux et les puissances célestes, ou de savoir qu'il est impossible de les connaître (LUCAIN, I, 452).

5. *Si Dieu est, il est animal* (c'est-à-dire *animé*), etc. Ces arguments sont tirés du traité *de la Nature des dieux*, de CICÉRON.

6. Var. : « Nous sommes incapables d'avoir fait le monde; il y a donc quelque nature plus excellente qui y a mis la main. Ce seroit une sottise arrogance de nous estimer la plus parfaite chose de cet univers: il y a donc quelque chose de meilleur; cela, c'est Dieu. Quand vous voyez une riche et pompeuse demeure, encore que vous ne sçachiez qui en est le maistre, si ne direz-vous pas qu'elle soit faite pour des rats; et cette divine structure que nous voyons du palais céleste, n'avons-nous pas à croire que ce soit le legis de quelque maistre plus grand que nous sommes? Le plus hault n'est-il pas toujours le plus digne? et nous sommes placez au plus bas. Rien sans ame et sans raison ne peut produire un animant capable de raison; le monde nous produit, il a donc ame et raison. Chasque part de nous est moins que nous; nous sommes part du monde; le monde est doncourny de sagesse et de raison et plus abondamment que nous ne sommes. C'est belle chose que d'avoir un grand gouvernement; le gouvernement du monde appartient donc à quelque heureuse nature. Les astres ne nous font pas de nuisance, ils sont donc pleins de bonté ».

samment Xenophanes que, si les animaux se forgent des dieux, comme il est vray-semblable qu'ils facent, ils les forgent certainement de mesme eux, et se glorifient comme nous. Car pourquoy ne dira un oison ainsi : « Toutes les pieces de l'univers me regardent : la terre me sert à marcher, le soleil à m'esclairer, les estioilles à m'inspirer leurs influances ; j'ay telle commodité des vents, telle des eaux ; il n'est rien que cette voute regarde si favorablement que moy ; je suis le mignon de nature. Est-ce pas l'homme qui me traite, qui me loge, qui me sert ? c'est pour moy qu'il faict et semer et moudre ; s'il me mange, aussi faict-il bien l'homme son compaignon, et si fay-je moy les vers qui le tuent et qui le mangent ». Autant en diroit une grue, et plus magnifiquement encore pour la liberté de son vol et la possession de cette belle et noble region ¹.

Or donc, par ce mesme trein, pour nous sont les destinées, pour nous le monde ; il luit, il tonne pour nous, et le createur et les creatures, tout est pour nous : c'est le but et le point où vise l'université des choses. Regardez le registre que la philosophie a tenu deux mille ans et plus des affaires celestes : les dieux n'ont agi, n'ont parlé que pour l'homme ; elle n'attribue ² aucune consultation et autre vacation aux dieux ³. Les voylà contre nous en guerre :

*Domitosque Herculea manu
Telluris juvenes, unde periculum*

revestu de l'humaine figure ». *Ita est informatum anticipatumque mentibus nostris ut homini, quum de Deo cogitet, forma occurrat humana* (1).

1. Var. : De cette belle et haute region ; *tam blanda conciliatrix et tam sui est tena ipsa natura* (2) !

2. Var. : Elle ne leur attribue.

3. Var. : *Aux dieux* (mots supprimés).

(1) C'est une habitude et un préjugé de notre esprit que nous ne pouvons penser à Dieu sans nous le représenter sous la forme humaine. (CICÉRON, *de Nat. deor.*, I. 27).

(2) Tant la nature est une douce médiatrice et porte les êtres à s'aimer eux-mêmes ! (Id., *ibid.*).

*Fulgens contremuit domus
Saturni veteris*¹.

Les voicy partisans de noz troubles² :

*Neptunus*³ *muros magnoque emota tridenti
Fundamenta quatit, totamque a sedibus urbem
Eruit. Hic Juno Scæas sævissima portas
Prima tenet*⁴.

Leurs puissances sont retranchées selon nostre nécessité : qui guerit les chevaux, qui les hommes⁵, qui la teigne, qui la tous⁶ ; qui fait naistre les raisins, qui les aulx ; qui a la charge de la paillardise, qui de la marchandise⁷ ; qui a sa province en oriant et son credit, qui en ponant :

Hic illius arma,⁸

*Hic currus fuit*⁹ ;

1. Les Titans firent trembler les palais brillants du vieux Saturne, et tombèrent enfin sous les coups d'Hercule. (HORACE, *Od.*, II, XII, 6).

2. Var. : Pour nous rendre la pareille de ce que tant de fois nous sommes partisans des leurs.

3. Neptune ébranle de son trident redoutable les murs de Troie et renverse de fond en comble cette cité superbe ; de son côté, l'impitoyable Junon se tient aux portes Scées. (VIRGILE, *En.*, II, 640).

4. Var. : Les Cauniens, pour la jalousie de la domination de leurs dieux propres, prennent armes en dos le jour de leur devotion, et vont courant toute leur banlieue, frappant l'air par-cy par-là à tout leurs glaives, pourchassant ainsin à outrance et bannissant les dieux estrangers de leur territoire.

5. Var. : Qui la peste.

6. Var. : Qui une sorte de gale, qui une autre : *adeo minimis etiam rebus prava religio inserit deos* (1).

7. Var. : A chasque race d'artisans un dieu.

8. Là sont les armes de Junon, là est son char. (VIRGILE, *En.*, I, 46).

9. Var. : *O sancte Apollo, qui umbilicum certum terrarum obtines* (2) !

*Pallada Cecropidæ, Minoia Creta Dianam,
Vulcanum tellus Hipsipylæa colit,
Junonem Sparte Petopeiadesque Mycenæ ;*

(1) Tant la superstition introduit les dieux même dans les plus petites choses ! (TITE-LIVE, XXVII, 23).

(2) ... O saint Apollon, toi qui habites le centre du monde ! (CICÉRON, *de Divin.*, II, 56). Delphes, consacré à Apollon, passait pour l'ombilic de la terre. Voy., entre autres, TITE-LIVE, XXXVIII, 48.

qui n'a qu'un bourg ou une famille en sa possession ¹. Il en est de si chetifs et populaires (car le nombre s'en monte jusques à trente six mille), qu'il en faut entasser bien cinq ou six à produire un espic de bled, et en prennent leurs noms divers et leurs titres ². Il en est de vieux et cassez, il en est de jeunes et fleurissans ³, et en est de mortels : car Chrysippus estimoit qu'en la dernière conflagration du monde tous les dieux auroyent à finir, sauf Juppiter ⁴.

*Pinigerum Fauni Menalis ora caput ;
Mars Latio venerandus* (1).

1. Var. : Qui loge seul, qui en compagnie, ou volontaire ou nécessaire ;

Junctaque sunt magno templa nepotis avo (2).

2. Var. : *Et leurs titres* (mots supprimés). Trois à une porte, celui de l'ais, celui du gond, celui du seuil ; quatre à un enfant, protecteurs de son maillot, de son boire, de son manger, de son tetter ; aucuns certains, aucuns incertains et douteux, aucuns qui n'entrent pas encore en paradis :

*Quos, quoniam cœli nondum dignamur honore,
Quas dedimus certe terras habitare sinamus* (3) :

il en est de physiciens, de poétiques, de civils ; aucuns, moyens entre la divine et humaine nature, mediateurs, entremetteurs de nous à Dieu ; adorez par certain second ordre d'adoration et diminutif ; infinis en tiltres et offices ; les uns bons, les autres mauvais.

3. Var. : *Il en est de jeunes et fleurissans* (proposition supprimée).

4. Var. : L'homme forge mille plaisantes societez entre Dieu et luy : est-il pas son compatriote ?

Jovis incunabula Creten (4).

Voicy l'excuse que nous donnent, sur la consideration de ce subject, Scevola, grand pontife, et Varron, grand theologien, en leur temps : « Qu'il est besoin que le peuple ignore beaucoup de choses vrayes et en croye beaucoup de fausses » : *Quem veritatem qua liberetur inquirat, credatur ei expedit quod fallitur* (5).

(1) Athènes honore Pallas, l'île de Crète Diane, Lemnos Vulcain, Sparte et Mycènes Junon ; Pan est le dieu du Ménale et Mars celui du Latium (OVIDE, *Fast.*, III, 84).

(2) Et le temple du petit-fils est réuni à celui de son divin aïeul. (Ib., *ibid.*, I, 294).

(3) Puisque nous ne les jugeons pas encore dignes de l'honneur du ciel, permettons-leur d'habiter les terres que nous leur avons accordées. (OVIDE, *Métam.*, I, 94).

(4) L'île de Crète, berceau de Jupiter. (OVIDE, *Métam.*, VIII, 99).

(5) Comme il ne cherche la vérité que pour s'affranchir, soyons certain qu'il est de son intérêt d'être trompé. (S. AUGUST., *de Civit. Dei*, IV, 31).

Les yeux humains ne peuvent apercevoir les choses que par les formes de leur cognoissance¹. Si vous demandez à la philosophie de quelle matiere est le soleil, que vous respondra elle, sinon de fer et de pierre, ou autre estoffe de son usage²? Archimedes, maistre de cette science qui s'attribue la presseance sur toutes les autres en verité et certitude: « Le soleil, dict-il, est un dieu de fer enflammé ». Voylà pas une belle imagination produicte de l'inevitable necessité des demonstrations geometriques! non pourtant si inevitable, que Polyænus³, qui en avoit esté fameux et illustre docteur, ne les ayt prises a mespris, comme plaines de fauceté et de vanité apparente, après qu'il eut gousté les doux fruicts des jardins poltronesques d'Epicurus⁴. Voyons si nous avons quelque peu plus de clarté en la cognoissance des choses humaines et naturelles. N'est-ce pas une ridicule entreprinse, à celles ausquelles, par nostre propre confession, nostre science ne peut atteindre, leur

1. Var. : Et ne nous souvient pas quel sault print le miserable Phaëton pour avoir voulu manier les renes des chevaux de son pere d'une main mortelle. Nostre esprit retombe en pareille profondeur, se dissipe et se froisse de mesme par sa temerité.

2. Var. : S'enquiert-on à Zenon que c'est que nature? « Un feu, dit-il, artiste, propre à engendrer, procedant reglement ».

3. Var. : Non pourtant si inevitable et utile que Socrates n'ayt estimé qu'il suffisoit d'en sçavoir jusques à pouvoir arpenster la terre qu'on donnoit et recevoit et que Polyænus...

4. Var. : Socrates, en Xenophon, sur ce propos d'Anaxagoras, estimé par l'antiquité entendu au dessus de tous autres és choses celestes et divines, dit qu'il se troubla du cerveau, comme font tous hommes qui perscrutent immoderément les cognoissances qui ne sont de leur appartenace. Sur ce qu'il faisoit le soleil une pierre ardente, il ne s'advisoit pas qu'une pierre ne luit point au feu et, qui pis est, qu'elle s'y consume: en ce qu'il faisoit un du soleil et du feu, que le feu ne noircit pas ceux qu'il regarde; que nous regardons fixement le feu; que le feu tue les plantes et les herbes. C'est à l'advis de Socrates et au mien aussi le plus sagement jugé du ciel que n'en juger point. Platon, ayant à parler des daimons au *Timée*: « C'est entreprinse, dit-il, qui surpasse nostre portée, il en faut croire ces anciens qui se sont dicts engendrez d'eux: c'est contre raison de refuser foy aux enfants des dieux, encore que leur dire ne soit estably par raisons necessaires ny vraysemblables, puis qu'ils nous respondent de parler de choses domestiques et familiares ».

aller forgeant un autre corps, et prestant une forme fauce de nostre invention; comme il se void au mouvement de planettes, auquel d'autant que nostre esprit ne peut atteindre¹, ny imaginer sa naturellemente conduite, nous leur prestons du nostre des ressorts materiels, lourds et corporels :

*Temo aureus, aurea summæ
Curvatura rotæ, radiorum argenteus ordo².*

Vous diriez que nous avons eu des cochers et des charpentiers³, qui sont allez dresser là haut des engins à divers mouvemens⁴ :

*Mundus domus est maxima rerum,
Quam quinque altitonæ fragmine zonæ
Cingunt, per quam limbus pictus bis sex signis
Stellimicantibus, altus in obliquo æthere, lunæ
Bigas acceptat⁵.*

Ce sont tous songes⁶.

Que ne plaist-il un jour à nature nous ouvrir son sein et nous faire voir au propre les ressorts et la conduite de si grands mouvemens⁷ ! O Dieu ! quels abus, quels mescontes nous trouverions en nostre pauvre science⁸ ! Tout ainsi

1. Var. : Ne peut arriver.

2. Le timon et les roues étaient d'or, et les rayons d'argent. (OVIDE, *Métam.*, II, 107).

3. Var. : Des cochers, des charpentiers et des peintres.

4. Var. : Et ranger les rouages et entrelassemens des corps celestes bigarrez en couleur autour du fuseau de la nécessité, selon Platon.

5. Le monde est un édifice immense, entouré de cinq zones et traversé obliquement par une bordure enrichie de douze signes rayonnans d'étoiles, avec le char de la lune et ses deux coursiers. (Vers de VARRON, rapportés par Valérius Probus dans ses notes sur la sixième églogue de Virgile).

6. Var. : Et fantastiques folies.

7. Var. : Et nous faire voir au propre les *moyens* et la conduite de *ses mouvemens* et y preparer noz yeux !

8. Var. : Je suis trompé si elle tient une seule chose droictement en son point, et m'en partiray d'icy plus ignorant toute autre chose que mon ignorance. Ay-je pas veu en Platon ce divin mot « que na-

que les femmes employent des dents d'ivoire où les leurs naturelles leur manquent, et au lieu de leur vray teint en forgent un de quelque matiere estrangere; comme elles font des cuisses de drap et de feutre, et de l'embonpoint de coton, et au veu et sceu d'un chacun s'embellissent d'une beauté fauce et empruntée : ainsi faict la science, et nostre droict mesme a, dict-on, des fictions legitimes sur lesquelles il fonde la verité de sa justice; elle nous donne en payement et en presupposition les choses qu'elle mesmes nous apprend estre inventées : car ces epicycles excentriques, concentriques, dequoy l'astrologie s'aide à conduire le bransle de ses estoilles, elle nous les donne pour le mieux qu'elle ait sceu inventer en ce sujet; comme aussi en la pluspart du reste¹ la philosophie nous presente non pas ce qui est, ou ce qu'elle croit, mais ce qu'elle forge ayant plus d'apparence et de lustre².

Ce n'est pas au ciel seulement qu'elle envoie ses cordages, ses engins et ses rouës. Considerons un peu ce qu'elle dit de nous mesmes et de nostre contexture : il n'y a pas plus de retrogradation, trepidation, accession, reculement, ravissement, aux astres et corps celestes, qu'ils en ont forgé en ce pauvre petit corps humain. Vrayement ils ont

ture n'est rien qu'une poésie ainigmatique » ? comme peut estre qui diroit une peinture voilée et tenebreuse, entreluisant d'une infinie variété de faux jours à exercer noz conjectures. *Latent ista omnia crassis occultata et circumfusa tenebris, ut nulla acies humani ingenii tanta sit, quæ penetrare in cælum, terram intrare possit*(4). Et certes la philosophie n'est qu'une poésie sophistiquée. D'où tirent ces autheurs anciens toutes leurs autoritez que des poëtes ? Et les premiers furent poëtes eux mesmes et la traicterent en leur art. Platon n'est qu'un poete descousu. Toutes les sciences sur-humaines s'accoustrent du stile poetique.

1. Var. : Comme aussi du *reste*.

2. Var. : Plus d'apparence et de *gentillesse*. Platon, sur le discours de l'estat de nostre corps et de celui des bestes : « Que ce que nous avons dict soit vray, nous en asseurerions, si nous avions sur cela confirmation d'un oracle; seulement nous asseurons que c'est le plus vray-semblablement que nous avons sceu dire ».

(4) Toutes ces choses sont enveloppées des plus épaisses ténèbres, et il n'y a point d'esprit assez perçant pour pénétrer dans le ciel ou dans les profondeurs de la terre. (CICÉRON, *Acad.*, II, 39).

impression spirituelle face une telle faucée dans un subject massif et solide¹, et la nature de la liaison et cousture de ces admirables ressorts, jamais homme ne l'a sceu, comme dict Salomon². Et si ne le met on pas pourtant en doute, car la plus part des opinions³ des hommes sont receues à la suite des creances anciennes, par autorité et à credit, comme si c'estoit religion et loy. On reçoit comme un jargon ce qui en est communement tenu; on reçoit cette verité avec tout son bastiment et attelage d'argumens et de preuves, comme un corps ferme et solide qu'on n'esbranle plus, qu'on ne juge plus. Au contraire, chacun à qui mieux mieux va plastrant et confortant cette creance receue, de tout ce que peut sa raison, qui est un util souple, contournable et accommodable à toute figure. Ainsi se remplit le monde et se confit en fadese et en mensonge. Ce qui fait qu'on ne doute de guere de choses, c'est que les communes opinions⁴ on ne les essaye jamais; on n'en sonde point le pied, où gist la faute et la foiblesse; on ne se⁵ debat que sur les branches; on ne demande pas si cela est vray, mais s'il a esté ainsin ou ainsin entendu. On ne demande pas si Galen a rien dit qui vaille, mais s'il a dit ainsin ou autrement.

Vrayement c'estoit bien raison que cette bride et contrainte de la liberté de nos jugements, et cette tyrannie de nos creances, s'estandist jusques aux escholes et aux arts.

1. C'est-à-dire : « Mais comment une impression spirituelle peut arriver à une pareille intensité d'action dans un sujet corporel ».

2. Var. : *Comme dict Salomon* (mots supprimés). *Omnia incerta ratione et in naturæ majestate abdita*(1), dit Pline; et S. Augustin : *Modus quo corporibus adherent spiritus omnino mirus est, nec comprehendi ab homine potest, et hoc ipse homo est*(2).

3. Var. : *Car les opinions.*

4. Var. : *Les communes impressions.*

5. Var. : *Se* (mot supprimé).

(1) Toutes ces choses sont impénétrables à la raison humaine et restent cachées dans la majesté de la nature. (PLINE, II, 37).

(2) Le lien par lequel l'esprit adhère au corps est admirable et ne saurait être compris par l'homme, et cependant cette union est l'homme même. (S. AUGUSTIN, *de Civit. Dei*, XXI, 40).

Le dieu de la science scholastique, c'est Aristote; c'est religion de debatre de ses ordonnances, comme de celles de Lycurgus à Sparte. Sa doctrine nous sert de loy magistrale, qui est à l'avanture autant vaine qu'une autre¹ Je ne sçay pas pourquoy je n'acceptasse autant volontiers ou les idées de Platon, ou les atomes d'Epicurus, ou le plain et le vuide de Leucippus et Democritus, ou l'eau de Thales, ou l'infinité de nature d'Anaximander, ou l'air de Diogenes, ou les nombres et symmetrie de Pythagoras, ou l'infiny de Parmenides, ou l'un de Musæus, ou l'eau et le feu d'Apollodorus, ou les parties similaires d'Anaxagoras, ou la discorde et amitié d'Empedocles, ou le feu de Heraclitus, ou toute autre opinion, de cette confusion infinie d'avis et de sentences que produit cette belle raison humaine par sa certitude et clairvoyance en tout ce dequoy elle se mesle, comme je feroy² l'opinion d'Aristote, sur ce subject des principes des choses naturelles: lesquels principes il bastit de trois pieces, matiere, forme et privation. Car qu'est-il plus vain que de faire la vanité et inanité mesme³ cause de la production des choses? La privation, c'est une negative; de quelle humeur en a-il peu faire la cause et origine des choses qui sont? Cela toutesfois ne s'auseroit esbranler aux escholes⁴ que pour l'exercice de la logique. On n'y debat rien pour le mettre en doute, mais pour defendre Aristote⁵ des objections estrangeres: son autorité, c'est le but au delà duquel il n'est pas permis de s'enquerir.

Il est bien aisé, sur des fondemens avouez, de bastir ce qu'on veut: car, selon la loy et ordonnance de ce commencement, le reste des pieces du bastiment se conduit aysément, sans se démentir. Par cette voye nous trouvons nostre raison bien fondée, et discourons à boule veue: car nos maistres præoccupent et gaignent avant main autant de

1. Var.: *Autant faulce* que une autre.

2. Var.: *Que* je feroy.

3. Var.: *Et* qu'est-il plus vain que de faire l'*inanité* mesme.

4. Var.: *Aux escholes* (mots supprimés).

5. Var.: Mais pour defendre l'*auteur* de l'*escole*.

à toutes sortes d'essais ; mais certes c'est une touche pleine de fauceté, d'erreur, de foiblesse et de faillance.

Par où la voulons nous premierement esprouver ? sera-ce par elle mesme¹ ? S'il ne la faut croire parlant de soy, à peine sera-elle propre à juger des choses estrangeres. Si elle connoit quelque chose, aumoins sera ce son estre et son domicile. Elle est en l'ame, et partie ou effect d'icelle : car la vraye raison et essentielle, de qui nous desrobons le nom à fauces enseignes, elle loge dans le sein de Dieu ; c'est là son giste et sa retraite, c'est de là où elle part quand il plaist à Dieu nous en faire voir quelque rayon, comme Pallas saillit de la teste de son pere pour se communiquer au monde.

Or voyons ce que l'humaine raison nous a appris de soy et de l'ame² :

*Ignoratur enim quæ sit natura animæ :
Nata sit, an contra nascentibus insinuetur,
Et simul intereat nobiscum morte dirempta ;
An tenebras Orci visat vatasque lacunas,
An pecudes alias divinitus insinuet se³ ;*

à Crates et Dicæarchus, qu'il n'y en avoit du tout point, mais que le corps s'esbranloit ainsi d'un mouvement naturel ; à Platon, que c'estoit une substance se mouvant de soy-mesme ; à Thales, une nature sans repos ; à Asclepiades, une exercitation des sens ; à Hesiodus et Anaximander, chose composée de terre et d'eau ; à Parmenides, de terre et de feu ; à Empedocles, de sang,

1. Var. : Par où la voulons nous *mieux* esprouver que par elle-mesme ?

2. Var. : Non de l'ame en general, de laquelle quasi toute la philosophie rend les corps celestes et les premiers corps participants, ny de celle que Thales attribuoit aux choses mesmes qu'on tient inanimées, convié par la consideration de l'aimant, mais de celle qui nous appartient, que nous devons mieux cognoistre.

3. On ne connaît pas la nature de l'âme : naît-elle avec le corps, ou, au contraire, y est-elle introduite au moment de la naissance ? périt-elle avec lui, ou va-t-elle visiter les sombres abîmes ? enfin, passe-t-elle, par l'ordre des dieux, dans le corps des animaux ? (LUCRÈCE, I, 112).

*Sanguineam vomit ille animam*¹;

à Possidonius, Cleantes et Galen, une chaleur ou complexion
chaleureuse,

*Ignis est ollis vigor, et cœlestis origo*²

à Hypocrates, un esprit espandu par le corps ; à Varro, un air
receu par la bouche, eschauffé au poulmon, attrempe au
cœur et espandu par tout le corps ; à Zeno, la quint'-essence
des quatre elemens ; à Heraclides Ponticus, la lumière ; à
Xenocrates et aux Ægyptiens, un nombre mobile ; aux Chal-
dées, une vertu sans forme déterminée,

*Habitu quemdam vitalem corporis esse,
Harmoniam Græci quam dicunt*³;

n'oublions par Aristote, ce qui naturellement fait mouvoir
le corps, qu'il nomme entelechie, d'une autant froide inven-
tion que nulle autre, car il ne parle ny de l'essence, ny de
l'origine, ny de la nature de l'ame, mais en remerque seu-
lement l'effect. Plusieurs autres plus sages parmy les dogma-
tistes, comme Cicero, Seneca, Lactance, ont confessé que
c'estoit chose qu'ils n'entendoient pas⁴. Je connoy par moy,
dict S. Bernard, combien Dieu est incomprehensible, puis
que les pieces de mon estre propre, je ne les puis compren-
dre⁵.

1. Il vomit son âme de sang. (VIRGILE, *En.*, IV, 349).

2. Les âmes ont la vigueur du feu et une céleste origine. (VIRGILE,
En., VI, 730).

3. Une certaine habitude vitale du corps que les Grècs appellent
harmonie. (LUCRÈCE, III, 400).

4. Var. : Lactance, Seneca et la meilleure part entre les dog-
matistes ont confessé que c'estoit chose qu'ils n'entendoient pas ; et
après tout ce denombrement d'opinions : *Harum sententiarum quæ
vera sit, deus aliquis viderit* (1), dit Cicero.

5. Var. : Heraclitus, qui tenoit tout estre plein d'ames et de dai-
mons, maintenoit pourtant qu'on ne pouvoit aller tant avant vers la
cognoissance de l'ame qu'on y peust arriver, si profonde estre son
essence.

(1) De toutes ces opinions quelle est la vraie ? Un dieu seul peut le
savoir. (CICÉRON, *Tusc.*, I, 11).

Il n'y a pas moins de dissention ny de debat à la loger. Hipocrates et Hierophilus la mettent au ventricule du cerveau ; Democritus et Aristote, par tout le corps,

*Ut bona sæpe valetudo cum dicitur esse
Corporis, et non est tamen hæc pars ulla valentis¹;*

Epicurus, en l'estomac :

*Hic exultat enim pavor ac metus, hæc loca circum
Lætitiæ mulcent²;*

les stoïciens, autour et dedans le cœur ; Erasistratus, joignant la membrane de l'epicrane ; Empedocles, au sang ; comme aussi Moyse, qui fut la cause pourquoy il defendit de manger le sang des bestes, auquel leur ame est jointe : Galen a pensé que chaque partie du corps ait son ame ; Strato l'a logée entre les deux sourcils³. Mais la raison pourquoy Chrysippus l'argumente autour du cœur, comme les autres de sa secte, n'est pas pour estre oubliée : c'est par ce, dit-il, que, quand nous voulons assurer quelque chose, nous mettons la main sur l'estomac ; et quand nous voulons prononcer *Ἐγώ*, qui signifie, en grec⁴, Moy, nous baissons vers l'estomac la machouere d'embas. Ce lieu ne se doit pas⁵ passer sans remarquer la vanité d'un si grand personnage ; car, outre ce que ces considerations sont d'elles mesmes infiniment legieres, la dernière ne preuve que aux Grecs qu'ils ayent l'ame en cet endroit là.

1. Comme lorsqu'on dit que la santé appartient au corps, sans que pour cela elle fasse partie de l'homme en santé. (LUCRÈCE, III, 403).

2. Car c'est là qu'on se sent palpiter de crainte et de terreur, là qu'on éprouve les douces émotions de la joie. (Ib., III, 142).

3. Var. : *Qua facie quidem sit animus aut ubi habitet, ne quaerendum quidem est* (1), dit Cicero. Je laisse volontiers à cet homme ces mots propres. Iroy-je à l'éloquence alterer son parler ? joint qu'il y a peu d'acquest à desrober la matiere de ses inventions : elles sont un peu frequentes, et peu roides, et peu ignorées.

4. Var. : *En grec* (mots supprimés).

5. Var. : *Pas* (mot supprimé).

(1) Quelle figure a l'âme et où elle loge, voilà ce qu'il ne faut pas chercher à connaître. (CICÉRON, *Tusc.*, I, 28).

Il n'est jugement humain, si tendu, qui ne sommeille par fois¹. Voilà Platon qui définit l'homme² « un animal à deux pieds, sans plume », fournissant à ceux qui avoient envie de se moquer de luy une plaisante occasion de ce faire³ : car, ayans plumé un chapon vif, ils l'aloient nommant⁴ « l'homme de Platon ». Et quoy les epicuriens ? de quelle simplicité estoyent ils allez premierement imaginer que leurs atomes, qu'ils disoyent estre des corps ayants quelque pesanteur et un mouvement naturel contre bas, eussent basti le monde, jusques à ce qu'ils fussent avisez par leurs adversaires que, par cette description, il n'estoit pas possible qu'elles⁵ se joignissent et se prissent l'une à l'autre, leur cheute estant ainsi droite et perpendiculaire, et engendrant par tout des lignes parallèles ? Parquoy, pour couvrir cette faute⁶, il fut force qu'ils y adjoutassent depuis un mouvement de costé, fortuite, et qu'ils fournissent encore à leurs

1. Var. : Que craignons nous à dire ? Voilà les stoïciens, peres de l'humaine prudence, qui trouvent que l'ame d'un homme accablé sous une ruine traine et ahanne long temps à sortir, ne se pouvant desmesler de la charge, comme une sourix prinse à la trapelle. Aucuns tiennent que le monde fut fait pour donner corps par punition aux esprits descheus par leur faute de la pureté en quoy ils avoyent esté créés, la premiere creation n'ayant esté qu'incorporelle ; et que, selon qu'ils se sont plus ou moins esloignez de leur spiritualité, on les incorpore plus ou moins alaigrement ou lourdement : de là vient la varieté de tant de matiere creée. Mais l'esprit qui fut pour sa peine investi du corps du soleil devoit avoir une mesure d'alteration bien rare et particuliere. Les extremitez de nostre perquisition tombent toutes en esblouissement : comme dit Plutarque de la teste des histoires qu'à la mode des chartes, l'orée des terres cognuës est saisie de marets, forests profondes, deserts et lieux inhabitables. Voilà pourquoy les plus grossieres et pueriles ravasseries se trouvent plus en ceux qui traittent les choses plus hautes et plus avant, s'abysmans en leur curiosité et presumption. La fin et le commencement de science se tiennent en pareille bestise. Voyez prendre à mont l'essor à Platon en ses nuages poëtiques, voyez chez luy le jargon des dieux.

2. Var. : *Mais à quoy songeoit-il quand il définit l'homme...*

3. Var. : *De ce faire* (mots supprimés).

4. Var. : Ils *alloient le* nommant.

5. Var. : Qu'ils se joignissent et se prissent l'un à l'autre.

6. Var. : *Pour couvrir cette faute* (mots supprimés).

atomes des formes¹ courbes et crochues, pour les rendre aptes à s'atacher et se coudre². Il se void plusieurs pareils exemples³, non d'argumens faux seulement, mais ineptes, ne se tenans point, et accusans leurs autheurs non tant d'ignorance que d'imprudence, és reproches que les philosophes se font les uns aux autres sur les dissensions de leurs opinions et de leurs sectes⁴, comme il s'en voit infinis chez Plutarque contre les epicuriens et stoïciens, et en Seneque contre les peripateticiens⁵. Jugeons par là ce que nous avons à estimer de l'homme, de son sens et de sa raison, puis qu'en ces grands personnages, et qui ont porté si haut l'humaine suffisance, il s'y trouve des deffauts si apparens et si grossiers.

Moy, j'ayme mieux croire qu'ils ont traité la science⁶ ainsi qu'un jouet à toutes mains, et se sont esbatus de la raison comme d'un instrument vain et frivole, mettant en avant toutes sortes d'inventions et de fantasies, tantost plus tendues, tantost plus lasches. Combien de fois leur voyons nous dire des choses diverses et contraires⁷! Car⁸ ce mesme

1. Var. : Des *queues*.

2. Var. : Et lors mesme, ceux qui les poursuyvent de cette autre consideration les mettent ils pas en peine ? « Si les atomes ont par sort formé tant de sortes de figures, pourquoy ne se sont ils jamais rencontrés à faire une maison et un soulier ? Pourquoy de mesme ne croid on qu'un nombre infini de lettres grecques versées emmy la place seroyent pourarriver à la contexture de l'*Itade* » ? « Ce qui est capable de raison, dit Zenon, est meilleur que ce qui n'en est point capable : il n'est rien meilleur que le monde ; il est donc capable de raison ». Cotta, par cette mesme argumentation, fait le monde mathématicien et le fait musicien et organiste par cette autre argumentation aussi de Zenon : « Le tout est plus que la partie ; nous sommes capables de sagesse et sommes parties du monde : il est donc sage ».

3. Var. : Il se void *infnis* pareils exemples.

4. Var. ; Qui fagoteroit suffisamment un amas des asneries de l'humaine sapience, il diroit merveilles. J'en assemble volontiers comme une montre, par quelque biais non moins utile que les instructions plus moderées.

5. Var. : *Comme il s'en voit*, etc. (passage supprimé).

6. Var. : Qu'ils ont traité la science *casuelement*.

7. Var. : *Combien de fois*, etc. (proposition supprimée).

8. Var. : *Car* (mot supprimé).

Platôn qui définit l'homme comme une poule, il¹ dit ailleurs après Socrates qu'il ne sçait à la vérité que c'est que l'homme, et que c'est l'une des pièces du monde d'autant difficile connoissance. Par cette variété et instabilité d'opinions, ils nous menent comme par la main tacitement à cette résolution de leur irresolution. Ils font profession de ne présenter pas tousjours leur avis en visage² découvert et apparent; ils l'ont caché tantost sous des umbrages fabuleux de la poésie, tantost sous quelque autre masque: car nostre imperfection porte encores cela, que la viande crue n'est pas tousjours propre à nostre estomac; il la faut assecher, alterer et abastardir³. Ils font de mesmes: ils obscurcissent par fois leurs naïves opinions et jugemens⁴ pour s'accommoder à l'usage publique; ils ne veulent pas faire profession expresse d'ignorance et de l'imbecillité de la raison humaine⁵; mais ils nous la descouvrent assez sous l'apparence d'une science trouble et inconstante.

Je conseillois, en Italie, à quelqu'un qui estoit en peine de parler italien, que pourveu qu'il ne cerchast qu'à se faire entendre, sans y vouloir autrement exceller, qu'il employast seulement les premiers mots qui luy viendroyent à la bouche, latins, françois, espagnols ou gascons, et qu'en y adjoustant la cadence et terminaison italienne⁶, il ne faudroit jamais à rencontrer quelque idiome du pays, ou thoscan, ou romain, ou venitien, ou piemontois, ou napolitain, et de se joindre à quelqu'une de tant de formes. Je dis de mesme de la philosophie; elle a tant de visages et de variété⁷ que tous nos songes et resveries s'y trouvent; l'humaine phantasie ne

1. Var. : *Il* (mot supprimé).

2. Var. : *A* visage.

3. Var. : Alterer et *corrompre*.

4. Var. : Et les falsifient.

5. Var. : Pour ne faire peur aux enfans.

6. Var. : Et qu'en y adjoustant la *terminaison* italienne.

7. Var. : Et a tant dict.

*Instillata patris virtus tibi :
Fortes creantur fortibus et bonis¹ ;*

et qu'on void escouler des peres aux enfans, non seulement les marques du corps, mais encores une ressemblance d'humours, de complexions et inclinations de l'ame :

*Denique cur acris violentia triste leonum
Seminium sequitur? doli' vulpibus, et fuga cervis
A patribus datur, et patrius pavor incita artus?...
Si non certa suo quia semine, seminioque
Vis animi pariter crescit cum corpore toto²?*

que sur ce fondement s'establit la justice divine³, punissant aux enfans la faute des peres; d'autant que la contagion des vices paternels est aucunement empreinte en l'ame des enfans, et que le desreglement de leur volonté les touche: davantage, que si les ames venoyent d'ailleurs que d'une suite naturelle, et qu'elles eussent esté quelque autre chose hors du corps, elles auroyent quelque⁴ recordation de leur estre premier, attendu les naturelles facultez qui luy sont propres, de discourir, raisonner et se souvenir :

*Si in corpus nascentibus insinuat,ur,
Cur super anteactam ætatem meminisse nequimus,
Nec vestigia gestarum rerum ulla tenemus⁵?*

car, pour faire valoir la condition de nos ames comme nous voulons, il les faut presupposer toutes sçavantes et pleines de suffisance⁶ lors qu'elles sont en leur simplicité et pureté

1. Ton père t'a inculqué sa vertu avec la vie : les forts engendrent les forts. (Le premier vers peut être de Montaigne; le deuxième est d'HORACE, *Od.*, IV, IV, 29).

2. Enfin, pourquoi la violence suit-elle la race des lions, la ruse celle des renards, la fuite et la peur celle des cerfs, si ce n'est que l'ame a son germe propre et se développe en même temps que le corps. (LUCRÈCE, III, 741 et 746).

3. Var.: Que là dessus se fonde la justice divine.

4. Var.: Quelque (mot supprimé).

5. Si l'ame s'insinue dans le corps à la naissance, pourquoi ne nous souvenons-nous pas du passé? pourquoi ne conservons-nous aucune trace de nos actions antérieures. (LUCRÈCE, III, 671).

6. Var.: Et pleines de suffisance (mots supprimés).

naturelle. Par ainsin elles eussent esté telles, estant exemptes de la prison corporelle, aussi bien avant que d'y entrer, comme nous esperons qu'elles seront après qu'elles en seront sorties. Et de ce sçavoir, de cette prudence et sapience¹, il faudroit qu'elles se ressouvinsent encore estant au corps, comme disoit Platon, que « ce que nous aprenions, ce n'estoit qu'un ressouvenir de ce que nostre ame sçavoit auparavant » : ce que chacun par experience peut maintenir estre faux²; en premier lieu, d'autant qu'il ne nous ressouvient justement que de ce qu'on nous apprend, et que, si la memoire jouoit son rolle simple, aumoins nous fourniroit elle³ quelque traict outre l'apprentissage; secondement, ce qu'elle sçavoit estant en sa pureté, c'estoit une vraye science, connoissant les choses comme elles sont par sa divine intelligence, là où icy on luy fait recevoir la mensonge, la fauceté⁴ et le vice, si on l'en instruit; enquoy elle ne peut employer sa reminiscence, cette image et conception n'ayant jamais logé en elle. De dire que la prison corporelle estouffe de maniere ses facultez naïfves qu'elles y sont toutes esteintes, cela est premierement contraire à cette autre creance philosophique⁵, de reconnoistre ses forces si grandes, et les operations que les hommes en sentent en cette vie si admirables, que d'en avoir conclud cette divinité et éternité passée, et l'immortalité à venir :

*Nam, si tantopere est animi mutata potestas
Omnis ut actarum exciderit retinentia rerum,
Non, ut opinor, ea ab leto jam longior errat⁶.*

1. Var.: *De cette prudence et sapience* (mots supprimés).

2. Var.: Comme disoit Platon, que « ce que nous aprenions n'estoit qu'un ressouvenir de ce que nous avions secu » : chose que chacun par experience peut maintenir estre fauce.

3. Var.: Et que, si la memoire faisoit purement son office, aumoins nous suggereroit elle.

4. Var.: *La fauceté* (mots supprimés).

5. Var.: *Philosophique* (mot supprimé).

6. Car, si le changement est si grand que l'âme ne conserve aucun souvenir de ce qu'elle a fait, son état, ce me semble, rapproche beaucoup de celui de la mort. (LUCRÈCE, 111, 674).

roir, ou de l'eau, accablé d'espouvantement et d'effroy, quand il seroit tombé, par la contagion d'un chien enragé, en la maladie que les medecins nomment hydrofobie :

*Vis morbi distracta per artus
Turbat agens animam, spumantes æquore salso
Ventorum ut validis fervere viribus undæ¹.*

Or, quant à ce point, la philosophie a bien armé l'homme, pour la souffrance de tous autres accidens, ou de patience, ou, si elle couste trop à trouver, d'une deffaitte infallible, en se desrobant tout à fait de la vie²; mais ce sont moyens qui servent à une ame estant à soy et en ses forces, capable de discours et de deliberation; non pas à cet accident³ où, chez un philosophe, une ame devient l'ame d'un fol, troublée, renversée et perdue : ce que plusieurs occasions produisent, comme une agitation trop vehemente, que par quelque forte passion l'ame peut engendrer en soy mesme, ou une blessure en certain endroit de la persone, ou une exhalation de l'estomac nous jectant à un esblouissement et tournoyement de teste :

*Morbis in corporis avius errat
Sæpe animus: dementit enim, deliræque fatur;
Interdumque gravi lethargo fertur in altum
Æternumque soporem, oculis nutuque cadenti⁴.*

Les philosophes n'ont, ce me semble, guiere touché cette corde⁵.

1. Le mal, en se répandant dans les membres, trouble l'âme par sa violence, tout ainsi que la force du vent soulève la mer en vagues écumantes. (LUCRÈCE, III, 491).

2. Var. : Tout à fait *du sentiment*.

3. Var. : A cet *inconvenient*.

4. Souvent, dans les maladies du corps, l'âme s'égare et se répand en discours sans suite; d'autres fois, une pesante léthargie la plonge comme dans un éternel sommeil; les yeux se ferment, la tête s'abat. (LUCRÈCE, III, 464).

5. Var. : Non plus qu'une autre de pareille importance. Ils ont ce dilemme tousjours en la bouche pour consoler nostre mortelle condition : « Ou l'ame est mortelle, ou immortelle : si mortelle, elle sera

Cette ame perd le goust¹ du souverain bien stoïque si constant et si ferme. Il faut que nostre belle sagesse se rende en cet endroit et quitte les armes. Au demeurant, ils consideroient aussi, par la vanité de l'humaine raison, que le meslange et société de deux pieces si diverses, comme est le mortel et l'immortel, est inimaginable :

*Quippe etenim mortale æterno jungere, et una
Consentire putare, et fungi mutua posse,
Desipere est. Quid enim diversius esse putandum est,
Aut magis inter se disjunctum discrepitansque,
Quam mortale quod est, immortalis atque perenni
Junctum, in concilio sævas tolerare procellas²?*

Davantage ils sentoient l'ame s'engager en la mort comme le corps :

Simul³ ævo fessa fatiscit⁴.

Et ce qu'on apercevoit en aucuns, sa force et sa vigueur se maintenir en la fin de la vie, ils le raportoyent à la diversité des maladies, comme on void les hommes en cette extrémité maintenir qui un sens, qui un autre, qui l'ouïr, qui le fleurir, sans alteration ; et ne se voit point d'affoiblisse-

sans peine ; si immortelle, elle ira en amendant ». Ils ne touchent jamais l'autre branche : « Quoy, si elle va en empirant ? » et laissent aux poètes les menaces des peines futures ; mais par là ils se donnent un beau jeu. Ce sont deux omissions qui s'offrent à moy souvent en leurs discours. Je reviens à la première.

1. Var. : Pert l'usage.

2. C'est folie d'unir le mortel à l'immortel, de les croire d'intelligence et en communauté de fonctions. Que doit-on, en effet, imaginer de plus divers, de plus disjoint et de plus opposé que ces deux substances, l'une périssable et l'autre indestructible, que vous prétendez réunir pour les exposer ensemble aux plus terribles désastres. (LUCRÈCE, III, 804).

3. Elle s'affaïsse avec lui sous le poids de l'âge. (Ib., III, 459).

4. Var. : Ce que, selon Zeno, l'image du sommeil nous montre assez : car il estime que c'est une défaillance et chute de l'ame aussi bien que du corps ; *contrahit animum et quasi labi putat atque decidere* (4).

(4) (CICÉRON, *de Divinat.*, II, 58). Montaigne a traduit ce passage avant de le citer.

ment si universel qu'il n'y reste quelques parties entieres et vigoureuses :

*Non alio pacto quam si, pes cum dolet ægri,
In nullo caput interea sit forte dolore¹.*

La veuë de nostre jugement se rapporte, à la verité, comme faict l'œil du chat-huant à la splendeur du soleil, ainsi que dit Aristote. Par où le sçaurions nous mieux convaincre que par si grossiers aveuglemens en une si apparence lumineuse? Quant à l'opinion contraire² de l'immortalité de l'ame³, c'est la partie de l'humaine science traictée avec plus de reservation et de doute. Les dogmatistes les plus fermes sont contraints en cet endroit⁴ de se rejeter à l'abry des ombrages de l'Academie. Nul ne sçait ce qu'Aristote a estably de ce subject⁵ : il s'est caché sous le nuage des paroles et sens difficiles et non intelligibles, et a laissé à ses sectateurs autant à disputer et à débattre sur son jugement que sur la chose mesme⁶. Deux choses leur rendoient cette opinion plausible : l'une, que sans l'immortalité des ames il n'y auroit plus dequoy asseoir les vaines esperances de la gloire et de la reputation⁷, qui est une consideration de merveilleux credit au monde ; l'autre, que c'est une tres-utile impression⁸ que les vices, quand ils se desroberont de la veue et connoissance de l'humaine justice,

1. De la même manière que les pieds peuvent être malades sans que la tête éprouve aucune douleur. (LUCRÈCE, III, 414).

2. Var. : Car l'opinion contraire.

3. Var. : Laquelle Cicero dit avoir esté premièrement introduitte, au moins du tesmoignage des livres, par Pherecydes Syrius, du temps du roy Tullus (d'autres en attribuent l'invention à Thales, et autres à d'autres).

4. Var. : En cet endroit principalement.

5. Var. : Non plus que tous les anciens en general, qui le manient d'une vacillante creance : *rem gratissimam promittentium magis quam probantium* (1).

6. Var. : Autant à débattre sur son jugement que sur la matiere.
. Var. : Et de la reputation (mots supprimés).

8. Var. : Comme dit Platon.

(1) Sujet très agréable, qu'on promet plus qu'on ne prouve. (SÉNÈQUE, *Epist.* 102).

demeurent tousjours en butte à la divine, qui les poursuivra, voire après la mort des coupables¹.

Mais les plus ahurtez à cette persuasion², c'est merveille comme ils se sont trouvez courts et impuissans à l'establir par leurs humaines forces³. L'homme peut reconnoistre, par ce tesmoignage, qu'il doit à la fortune et au rencontre la verité qu'il descouvre luy seul, puis que, lors mesme qu'elle luy est tombée en main, il n'a pas dequoy la saisir et la maintenir, et que sa raison n'a pas la force de s'en prevaloir. Toutes choses produites par nostre propre discours et suffisance, autant vrayes que fauces, sont subjectes à agitation et debat⁴. C'est pour le chastiment de nostre fierté et instruction de nostre misere et incapacité que Dieu produisit le trouble et la confusion de l'ancienne tour de Babel. Tout ce que nous entreprenons sans son assistance, tout ce que nous voyons sans la lampe de sa grace, ce n'est que vanité et folie; l'essence mesme de la verité, qui est uniforme et constante, quand la fortune nous en donne la possession, nous la corrompons et abastardissons par nostre foiblesse. Quelque train que l'homme preigne de soy, Dieu permet qu'il arrive tousjours à cette mesme confusion, dequoy⁵ il nous represente si vivement l'image par le juste

1. Var. : Un soing extreme tient l'homme d'alonger son estre ; il y a pourveu par toutes ses pieces : et pour la conservation du corps sont les sepultures ; pour la conservation du nom, la gloire. Il a employé toute son opinion à se rebastir, impatient de sa fortune, et à s'estançonner par ses inventions. L'ame, par son trouble et sa foiblesse ne pouvant tenir sur son pied, va questant de toutes parts des consolations, esperances et fondemens, et des circonstances estrangeres où elle s'attache et se plante ; et, pour legers et fantastiques que son invention les luy forge, s'y repose plus seurement qu'en soyet plus volontiers.

2. Var. : A cette *si juste et claire* persuasion de l'immortalité de nos esprits.

3. Var. : *Somnia sunt non docentis, sed optantis* (1), disoit un ancien.

4. Var. : Sont subjectes à *incertitude* et debat.

5. Var. : De *laquelle*.

(1) Ce sont là les rêves d'un homme qui désire, mais qui ne prouve pas. (Cicéron, *Académ.*, II, 339).

chastement dequoy il batit l'outrecuidance de Nembrot¹ et aneantit les vaines entreprinses du bastiment de sa pyramide². La diversité d'idiomes et de langues dequoy il troubla cet ouvrage, qu'est-ce autre chose que cette infinie et perpetuelle altercation et discordance d'opinions et de raisons qui accompaigne et embrouille le vain bastiment de l'humaine science³?

Mais, pour revenir à mon propos⁴, c'estoit vrayment bien raison que nous fussions tenus à Dieu seul, et au benefice de sa grace, de la verité d'une si noble creance, puis que de sa seule liberalité nous recevons le fruit de l'immortalité, lequel consiste en la jouyssance de la beatitude eternelle⁵. Or la foiblesse des argumens humains sur ce subject, elle⁶

1. Var. : *Nemroth*.

2. Var. : *Perdam sapientiam sapientum et prudentiam prudentium reprobo* (1).

3. Var. : Et l'embrouille utilement. Qui nous tiendroit, si nous avions un grain de connoissance? Ce saint m'a faict grand plaisir : *Ipsa utilitatis occultatio aut humilitatis exercitatio est, aut elationis attritio* (2). Jusques à quel point de presumption et d'insolence ne portons nous nostre aveuglement et nostre bestise?

4. Var. : Mais, pour *repandre* mon propos.

5. Var. : Confessons ingenuement que Dieu seul nous l'a dict, et la foy : car leçon n'est ce pas de nature et de nostre raison. Et qui tentera son estre et ses forces, et dedans et dehors, sans ce privilege divin, qui verra l'homme sans le flatter, il n'y verra ny efficace, ny faculté qui sente autre chose que la mort et la terre. Plus nous donnons, et devons, et rendons à Dieu, nous en faisons d'autant plus chrestienement. Ce que ce philosophe stoicien dit tenir du fortuit consentement de la voix populaire, valoit-il pas mieux qu'il le tinst de Dieu? *Cum de animorum aternitate disserimus, non leve momentum apud nos habet consensus hominum, aut timentium inferos, aut colentium. Utar hac publica persuasione* (3).

6. Var. : Elle (mot supprimé).

(1) Je confondrai la sagesse des sages, et je réprouverai la prudence des prudents. (S. PAUL, *Corinth.*, I, I, 19).

(2) Les ténèbres dans lesquelles s'enveloppe la vérité sont un exercice pour l'humilité et un frein pour l'orgueil. (S. AUGUSTIN, *de Civit. Dei*, XI, 22).

(3) Lorsque nous traitons de l'immortalité de l'âme, nous cherchons surtout un appui auprès des hommes qui craignent ou qui honorent les dieux infernaux. Cette religion généralement répandue nous encourage. (SÉNÈQUE, *Epist.* 117).

se connoit évidemment¹ par les fabuleuses circonstances qu'ils ont adjoustées à la suite de cette opinion, pour trouver de quelle condition estoit cette nostre immortalité². La plus universelle et plus receuë opinion³, et qui dure jusques à nous, ç'a esté celle de laquelle on fait autheur Pythagoras, non qu'il en fust le premier inventeur, mais d'autant qu'elle receut beaucoup de poix et de credit par l'autorité de son approbation: c'est que les ames, au partir des corps⁴, ne faisoient que rouler de l'un corps à un autre, d'un lyon à un cheval, d'un cheval à un roy, se promenant ainsi sans cesse de maison en maison. Socrates, Platon et quasi tous ceux qui ont voulu croire l'immortalité des ames se sont laissez emporter à cette invention, et plusieurs nations, comme entre autres la nostre⁵.

1. Var.: *Stingulterement.*

2. Var.: Laissons les stoïciens (*usuram nobis largiuntur tanquam cornicibus: diu mansuros aiunt animos; semper, negant*) (1) qui donnent aux ames une vie au delà de ceste cy, mais finie.

3. Var.: Et plus receuë *fantasie.*

4. Var.: Au partir *de nous.*

5. Var.: *Socrates, Platon, etc.* (phrase supprimée et remplacée par le passage suivant):

Et luy disoit se souvenir avoir esté Æthalides, depuis Euphorbus, en après Hermotimus, en fin de Pyrrhus estre passé en Pythagoras, ayant memoire de soy de deux cents six ans. Adjoustoyent aucuns que ces mesmes ames remontent au ciel par fois et en devallent encores:

O pater, anne aliquas ad cœlum hinc ire putandum est

Sablime animas iterumque ad tarda reverti

Corpora? Quæ lucis miseris tam dira cupido (2)?

Origene les fait aller et venir eternellement du bon au mauvais estat. L'opinion que Varro recite est qu'en quatre cens quarante ans de revolution elles se rejoignent à leur premier corps; Chrysippus, que cela doit advenir après certain espace de temps incognu et non limité. Platon, qui dit tenir de Pindare et de l'ancienne poésie cette croyance des infinies vicissitudes de mutation ausquelles l'ame est preparée, n'ayant ny les peines ny les recompenses en l'autre

(1) Ils disent que nos ames vivent comme les corneilles, longtemps, mais non pas toujours. (CICÉRON, *Tusc.*, I, 31).

(2) O mon père! est-il vrai que des ames retournent d'ici sur la terre et revêtent de nouveau un corps matériel? Qui peut inspirer à ces malheureux un aussi cruel désir de la vie? (VIRGILE, *Enéide*, VI, 719).

mer trouble et vaste des erreurs medecinales. Sçachons si on s'accorde au moins en cecy, de quelle matiere les hommes se produisent les uns des autres¹. Pithagoras dict nostre semence estre l'escume de nostre meilleur sang ; Platon, l'escoulement de la moelle de l'espine du dos, ce qu'il argue de ce que cet endroit se sent le premier de la lasseté de la besongne ; Alemeon, partie de la substance du cerveau, et qu'il soit ainsi, dit-il, les yeux troublent à ceux qui se travaillent outre mesure à cette occupation² ; Democritus, une substance extraicte de toute la masse corporelle ; Epicurus, extraicte de l'ame et du corps ; Aristote, un excrement tiré de l'aliment du sang, le dernier qui s'espand en nos membres ; autres, du sang cuit et digeré par la chaleur des genitoires, ce qu'ils jugent de ce qu'aus extremes efforts on rend des gouttes de pur sang : enquoy il semble qu'il y ayt plus d'apparence, si on peut tirer quelque apparence d'une confusion si infinie. Or, pour mener à effect cette semence, combien en font-ils d'opinions contraires ? Aristote et Democritus tiennent que les femmes n'ont point de sperme, et que ce n'est qu'une sueur qu'elles esclancent par la chaleur du plaisir et du mouvement, qui ne sert de rien à la generation ; Galen, au contraire, et ses suyvans, que sans la rencontre des semences la generation ne se peut faire. Voylà les medecins, les philosophes, les jurisconsultes et les theologiens aux prises pesle mesle avecques nos femmes sur la dispute, à quels termes les femmes portent leur fruit. Et moy je secours, par l'exemple de moy-mesme, ceux d'entre eux qui maintiennent la grossesse d'onze moys³. Le monde est basty de cette expe-

1. Var. : Car, quant à leur premiere production, ce n'est pas merveille si en chose si haute et ancienne l'entendement humain se trouble et dissipe. Archelaüs le physicien, duquel Socrates fut le disciple et le mignon, selon Aristoxenus, disoit et les hommes et les animaux avoir esté faicts d'un limon lacteux, exprimé par la chaleur de la terre.

2. Var. : A cet exercice.

3. D'après sa déclaration, Montaigne serait né après dix mois. Mais, en matière de gestation, rien de moins certain que la supputation du temps.

rience; il n'est si simple femmelette qui ne puisse dire son avis sur toutes ces contestations, et si nous n'en sçaurions estre d'accord. En voylà assez pour verifler que l'homme n'est non plus instruit de la connoissance de soy en la partie corporelle qu'en la spirituelle. Nous l'avons proposé luy mesmes à soy, et sa raison à sa raison, pour voir ce qu'elle nous en diroit. Il me semble assez avoir montré combien peu elle s'entend en elle mesme ¹.

Vous, pour qui j'ay pris la peine d'estendre un si long corps contre ma coustume ², ne refuyez point de maintenir vostre Sebond ³ par la forme ordinaire d'argumenter dequoy vous estes tous les jours instruite, et exercerez en cela vostre esprit et vostre estude : car ce dernier tour d'escrime icy, il ne le faut employer que comme un extreme remede; c'est un coup desesperé, auquel il faut abandonner vos armes pour faire perdre à vostre adversaire les siennes; c'est un tour secret ⁴, duquel il se faut servir rarement et reservéement. C'est une grande temerité que de vous vouloir perdre vous mesmes pour perdre quant et quant autruy ⁵. Il ne faut pas vouloir mourir pour se venger, comme fit Gobrias : car, estant aux prises bien estroictes avec un seigneur de Perse,

1. Var.: Et qui ne s'entend en soy, en quoy se peut il entendre ? *Quasi vero mensuram ullius rei possit agere, qui sui nesotat* (1). Vrayement Protagoras nous en comtoit de belles, faisant l'homme la mesure de toutes choses, qui ne sceut jamais seulement la sienne. Si ce n'est luy, sa dignité ne permettra pas qu'autre creature ayt cet avantage. Or, luy estant en soy si contraire et l'un jugement subvertissant l'autre sans cesse, cette favorable proposition n'estoit qu'une risée qui nous menoit à conclurre par nécessité la neantise du compas et du compasseur. Quand Thales estime la cognoissance de l'homme tres-difficile à l'homme, il luy apprend la cognoissance de toute autre chose luy estre impossible.

2. Nous avons déjà dit que cette *Apologie de Sebond* était probablement adressée à Marguerite de France, reine de Navarre.

3. Var.: *Sebonde*.

4. Var.: *Et un tour secret*.

5. Var.: *C'est grande temerité de vous perdre pour perdre un autre*.

(1) Comme si celui qui ignore sa propre mesure pouvait entreprendre de mesurer quelque autre chose. (PLINE, *Nat. Hist.*, II, 1.)

treprend de faire l'ingenieur en vostre presence, aux despens de son salut et du vostre ; pour vous deffaire de cette dangereuse peste qui se respand tous les jours en vos cours, ce preservatif, à l'extreme necessité, empeschera que la contagion de ce venin n'offencera ny vous ny vostre assistance.

La liberté donq et vivacité¹ de ces esprits anciens produisoit en la philosophie et sciences humaines plusieurs sectes et pars² d'opinions differentes, chacun entreprenant de juger et de choisir pour prendre party. Mais, à present que nous recevons les arts par autorité et ordonnance, et que nostre institution est prescrite et bridée³, on ne regarde plus ce que les monnoyes poisent et valent, mais chacun à son tour les reçoit selon le pris que l'approbation commune et le cours leur donne : on ne plaide pas de l'alloy, mais de l'usage. Ainsi se mettent également toutes choses : on reçoit la medecine comme la geometrie ; et les batelages, les enchantemens, les liaisons, le commerce des esprits trespassez, les prognostications, les domifications et jusques à cette ridicule poursuite de la pierre philosophale, tout se met sans contredict. Il ne faut que sçavoir que le lieu de Mars loge au milieu du triangle de la main, celui de Venus au pouce, et de Mercure au petit doigt ; et que, quand la mensale coupe le tubercle de l'enseigneur, c'est signe de cruauté ; quand elle faut sous le mitoyen et que la moyenne naturelle fait un angle avec la vitale sous mesme endroit, que c'est signe d'une mort miserable ; que si à une femme, la naturelle est ouverte, et ne ferme point l'angle avec la vitale, cela denote

1. Var. : La liberté donc et *gaillardise*.

2. Var. : *Et pars* (mots supprimés).

3. Var. : Mais à present que les hommes vont tous un train, qui *certis quibusdam destinatisque sententiis addicti et consecrati sunt, ut etiam quæ non probant cogantur defendere* (1) ; et que nous recevons les arts par civile autorité et ordonnance, si que les escholes n'ont qu'un patron et pareille institution et discipline circonserite.

(1) Qu'enchaînés à certains dogmes, ils se voient forcés de défendre des conséquences qu'ils n'approuvent pas. (CICÉRON, *Tusc.*, II, 2).

qu'elle sera mal chaste. Je vous appelle vous mesme à tesmoin, si avec cette science un homme ne peut passer avec reputation et faveur parmy toutes compaignies.

Theophrastus disoit que l'humaine cognoissance, acheminée par les sens, pouvoit juger des causes des choses jusques à certaine mesure, mais qu'estant arrivée aux causes extremes et premieres, il falloit qu'elle s'arrestast et qu'elle rebouchast, à cause ou de sa foiblesse ou de la difficulté des choses. C'est une opinion moyenne et douce, que nostre suffisance nous peut conduire jusques à la cognoissance d'aucunes choses, et qu'elle a certaines mesures de puissance, outre lesquelles c'est temerité de l'employer. Cette opinion est plausible et introduicte par gens de composition. Mais il est malaisé de donner bornes à nostre esprit : il est curieux et avide, et n'a point occasion de s'arrester plus tost à mille pas qu'à cinquante. Ayant essayé par experience que ce à quoy l'un s'estoit failly, l'autre y est arrivé, et que ce qui estoit incogneu à un siecle, le siecle suyvant l'a esclaircy, et que les sciences et les arts ne se jettent pas en moule, ains se forment et figurent peu à peu en les maniant et pollissant à plusieurs fois, comme les ours façonnent leurs petits en les lechant à loisir ; ce que ma force ne peut découvrir, je ne laisse pas de le sonder et essayer ; et en retastant et petrissant cette nouvelle matiere, la remuant et l'eschaufant, j'ouyre à celuy qui me suit quelque facilité pour en jouyr plus à son ayse, et la luy rends plus souple et plus maniable,

Ut Hymettia sole

Cera remollescit, tractataque pollice multas

Vertitur in facies, ipsoque fit utilis usu¹.

Autant en fera le second au tiers : qui faict que² la difficulté ne me doit pas desesperer, ny aussi peu mon impuissance, car ce n'est que la mienne.

1. Comme la cire de l'Hymette s'amollit au soleil, et, pétrie sous le ponce, prend mille formes et devient plus maniable par l'usage. (Ovide, *Métam.*, X, 284).

2. Var. : Qui est cause que.

L'homme est capable de toutes choses, comme d'aucunes; et s'il avoué, comme dit Theophrastus, l'ignorance des causes premières et des principes, qu'il me quitte hardiment tout le reste de sa science : si le fondement luy faut, son discours est par terre. Le disputer et l'enquerir n'a autre but et arrest que les principes; si cette fin n'arreste son cours, il se jette à une irresolution infinie¹. Or il est vray-semblable que, si l'ame sçavoit quelque chose, elle se sçauroit premièrement elle-mesme; et si elle sçavoit quelque chose hors d'elle, ce seroit son corps et son estuy, avant toute autre chose. Si on void jusques aujourd'huy les dieux de la medecine se debatre de nostre anatomie :

Mulciber in Trojam, pro Troja stabat Apollo²,

quand attendons nous qu'ils en soyent d'accord, s'ils ne le sont meshuy après tant de siecles³? Nous nous sommes plus voisins que ne nous est la blancheur de la nege ou la pesanteur de la pierre. Si l'homme ne se connoit, comment connoit il ses operations et ses forces⁴? Il n'est pas, à l'avanture, que quelque notice veritable ne loge chez nous, mais c'est par hazard. Et d'autant que par mesme voye, mesme façon et conduite, les erreurs se reçoivent en nostre ame, elle n'a pas de quoy les distinguer, ny dequoy choisir la verité de la mensonge⁵.

Les academiciens recevoient quelque inclination de jugement, et trouvoient trop crud de dire qu'il n'estoit pas plus vray-semblable que la nege fust blanche que noire, et que nous ne fussions non plus asseurez du mouvement d'une

1. Var. : *Non potest aliud alio magis minusve comprehendere, quoniam omnium rerum una est definitio comprehendendi* (1).

2. Si Vulcain étoit contre Troie, Troie avoit pour elle Apollon. (OVIDE, *Trist.*, I, II, 5).

3. Var. : *S'ils ne le sont*, etc. (proposition supprimée).

4. Var. : Ses *functions* et ses forces.

5. Var. : La verité du mensonge.

(1) Une chose ne peut être plus ou moins comprise qu'une autre, parce que la compréhension est une pour toutes choses. (CICÉRON, *Acad.*, II, 41).